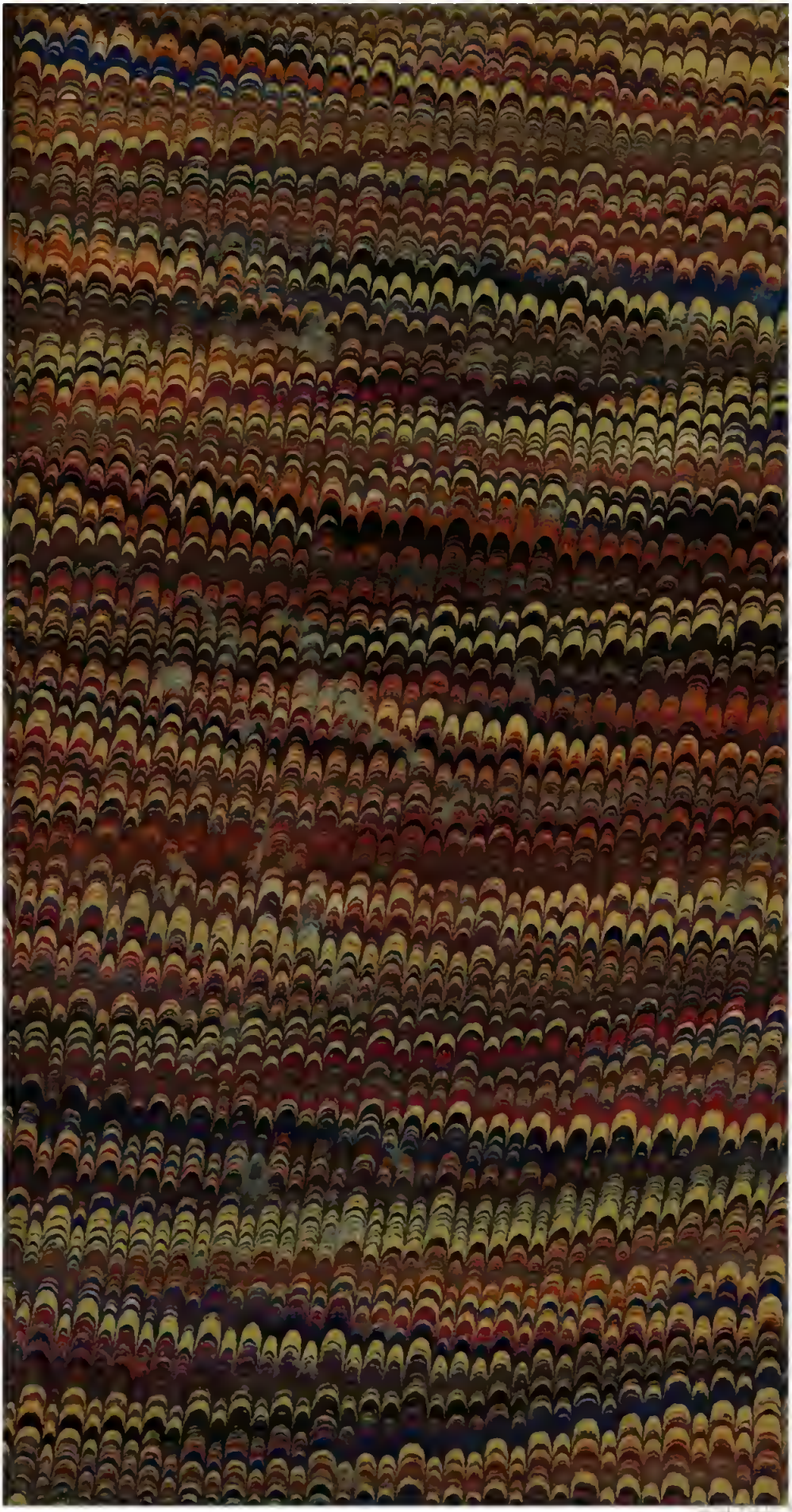

10527

Palat. L V 45 (2

ŒUVRES
DE M. TURGOT.

A PARIS,

Chez
- FIRMIN DIDOT, Libraire, rue de Thionville, n°. 10;
- COCHERIS, Libraire, quai Voltaire, n°. 17;
- LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur;
- DELANCE, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins St.-Jacques, hôtel Cluny.

ŒUVRES

DE

Mr. TURGOT,

MINISTRE D'ÉTAT,

Précédées et accompagnées de MÉMOIRES *et de* NOTES *sur sa Vie, son Administration et ses Ouvrages.*

Bonum virum facilè crederes, magnum libenter.

TACITE.

TOME SECOND.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

1808.

AVIS.

Le juste empressement que montre le Public d'avoir les *ŒUVRES de M. Turgot*, détermine à en publier dès-à-présent la partie la plus considérable et la plus importante.

On donnera, dans quatre mois, ou environ, deux autres volumes qui compléteront cette édition.

Le *neuvième* contiendra les Poësies de l'Auteur, quelques autres morceaux de Littérature, ce qu'il a laissé de l'Histoire du Jansénisme, et peut-être quelques Lettres.

Le *premier*, orné du Portrait de M. *Turgot*, gravé par un Artiste distingué, sera rempli par les *Mémoires sur la Vie, l'Administration et les Ouvrages* de ce Ministre, déjà imprimés peu après sa mort, devenus rares, et auxquels on a pu faire plusieurs additions utiles.

AVERTISSEMENT.

Le volume précédent ne peut être regardé que comme une Préface générale de cette Collection dont il indique les objets et présente une sorte de résumé.

C'est proprement ici que l'Ouvrage commence.

On y suivra l'ordre chronologique, du moins quant aux travaux philosophiques ou administratifs, autant qu'il ne sera pas nécessaire de l'interrompre pour réunir deux morceaux qui seraient la suite l'un de l'autre, ou qui auraient une liaison indispensable.

C'est pour les bons observateurs une chose curieuse que de trouver dans la jeunesse d'un grand homme le présage de sa vie, et d'examiner dans ses travaux subséquens le développement de son esprit.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

Lettre à M. l'Abbé de Cicé, depuis Évêque d'Auxerre, sur le papier suppléé à la monnoie..... Pag. 1—16

Discours de M. Turgot, alors Prieur de Sorbonne, pour l'ouverture et la clôture des Sorbonniques de l'année 1750..... 17—92

Premier Discours sur les avantages que l'établissement du Christianisme a procurés au genre-humain, prononcé le 3 *juillet* 1750..... 19—51

Second Discours sur les progrès successifs de l'esprit humain, prononcé le 11 *décembre* 1750..... 52—92

Lettre à M. de Buffon sur sa théorie de la Terre, 93—101

Sur l'origine des langues..... 102—164

Réflexions philosophiques sur l'origine des langues par M. de Maupertuis, toutes les pages paires depuis..... 102 jusqu'à 162

Remarques critiques sur les Réflexions philosophiques de M. de Maupertuis par M. Turgot, toutes les pages impaires depuis ..... 103 jusqu'à 163 et page 164

Plans et Projets d'ouvrages qui ont occupé M. Turgot pendant le loisir de ses autres études lorsqu'il étoit en Sorbonne, ou peu après qu'il en a été sorti.. 165—352

Sur la Géographie politique..... 166—208

Idées générales sur la Géographie politique. 166—172

Esquisse d'un Plan pour la Géographie politique, 172—208

Mappemondes politiques..... 174—208

Première..... 174—175

Seconde.. ..... Pag. 175—181
Troisième ..... 181—185
Quatrième..... 185—187
Cinquième..... 187—188
Sixième..... 188—200
Septième..... 200—203
Fragment du même ouvrage..... 203—208
Sur l'Histoire universelle..... 209—352
Plan des Discours sur l'Histoire universelle. 210—328
Idée de l'Introduction..... 210—213
Plan du premier Discours sur la formation des gouvernemens et le mélange des nations..... 213—254
Ébauche du second Discours dont l'objet devoit être les progrès de l'esprit humain..... 255—328
Plan du Discours sur les progrès et les diverses époques de décadence des sciences et des arts..... 329—338
Pensées et Fragmens qui avoient été jettés sur le papier pour être employés dans un des trois ouvrages sur l'Histoire universelle, ou sur les progrès et la décadence des sciences et des arts ..... 339—352
Lettres sur la Tolérance..... 353—386
Première Lettre à M. l'Abbé..... *Grand-Vicaire du diocèse de* ..... 353—360
Seconde Lettre sur la Tolérance, au même. 361—386
Le Conciliateur, ou Lettres d'un Ecclésiastique à un Magistrat, sur le droit des citoyens à jouir de la Tolérance civile pour leurs opinions religieuses ; sur celui du Clergé de repousser par toute la puissance ecclésiastique les erreurs qu'il désapprouve ; et sur les devoirs du Prince à l'un et à l'autre égard.. 387—432
Avertissement de l'Éditeur..... 387—388
Lettre première ..... 389—401
Lettre seconde..... 401—432

Fin de la Table.

FAUTES D'IMPRESSION que l'on prie le Lecteur de vouloir bien corriger.

Page 6, *ligne* 6, *après* où; *ajoutez* de.
Page 9, *ligne* 8; *rayez* même.
Page 10, *ligne* 13, conversible; *mettez* convertible.
Page 24, *ligne* 23, qui entrelace; *mettez* dont les branches s'entrelacent.
— *Même ligne; rayez* ses branches.
Page 36, *ligne* 4, porté; *mettez* donné.
Page 38, *ligne* 6, répriment; *rayez l'*n *et le* t.
Page 40, *ligne* 8, pour; *mettez* par.
Page 53, *ligne pénultième*, total; *ajoutez un* e.
Page 62, *ligne pénultième*, rendent; *mettez* donnent.
Page 117, *à la fin de la ligne* 2; *mettez* ?
Page 135, *ligne* 1re. *du* § *XVIII; rayez* bien.
Page 169, *ligne* 22; *rayez* et.
Page 185, *ligne* 20; *après* États, *ajoutez* sous les.
Page 275, *ligne* 12; *rayez* aussi.
Page 318, *ligne pénultième*, combinaison; *mettez* variété.
Page 332, *ligne* 20; *rayez* y.
Page 334, *ligne* 20, former; *mettez* réunir.
Page 401, *ligne* 1, exclura; *mettez* excluroit.

ŒUVRES
DE M. TURGOT.

LETTRE

A M. l'Abbé de Cicé, depuis Evêque d'Auxerre, sur le papier suppléé à la monnoie (1).

Paris, le 7 avril 1749.

Je profite pour vous écrire du premier moment de liberté qui se présente.

Vous jugez bien que le séminaire n'est pas un séjour de consolation, et vous savez aussi qu'il n'en est aucun qui puisse me dédommager du plaisir de vous voir.

---

(1) M. *Turgot* n'avait pas encore *vingt-deux ans* quand il écrivit cette lettre.

Si, plus de quarante ans après, la majorité des citoyens, certainement remarquables, qui composèrent l'Assemblée Constituante, avait eu autant de lumières qu'il en montrait déjà dans une si grande jeunesse la France aurait pu être préservée des assignats.

Nous voilà réduits à converser de loin. Je n'ai point oublié mes engagemens ; et pour entamer dès aujourd'hui quelque matière qui mérite de nous occuper, je vous dirai que j'ai lu les trois lettres que l'abbé *Terrasson* publia en faveur du système de *Law* quelques jours avant le fameux arrêt du 21 mai 1720, qui, comme vous pouvez penser, le couvrit de ridicule.

Une partie de cet écrit roule sur les rentes constituées qu'il prétend être usuraires. Ses raisonnemens ont du vrai, du faux, et n'ont rien d'approfondi. Il ne sait point d'où résulte l'intérêt de l'argent, ni la manière dont il est produit par le travail et la circulation, mais il montre assez bien que le Parlement, dans ses remontrances sur la diminution des rentes, étoit encore plus ignorant que lui.

Tout le reste de l'ouvrage traite du crédit et de sa nature ; et comme c'est là le fondement du *système* ou plustôt *tout le système*, je vous rendrai compte des réflexions que j'ai faites en le lisant : je crois que les principes qu'il expose sont ceux même de *Law*, puisqu'il écrivoit sans doute de concert avec lui ; et dès-lors je ne puis m'empêcher de penser que *Law* n'avoit point de vues assez sûres ni assez étendues pour l'ouvrage qu'il avoit entrepris.

Premièrement, dit l'abbé Terrasson au commencement de sa seconde lettre, *c'est un axiome reçu dans le commerce, que le crédit d'un négociant bien gouverné monte au décuple de son fonds.* Mais ce crédit n'est point un crédit de billets comme celui de la banque de Law. Un marchand qui voudroit achetter des marchandises pour le décuple de ses fonds, et qui voudroit les payer en billets au porteur, seroit bientôt ruiné. Voici le véritable sens de cette proposition. Un négociant emprunte une somme pour la faire valoir, et non-seulement il retire de cette somme de quoi payer les intérêts stipulés et de quoi la rembourser au bout d'un certain tems, mais encore des profits considérables pour lui-même. Ce crédit n'est point fondé sur les biens de ce marchand, mais sur sa probité et sur son industrie; et il suppose nécessairement un échange à terme prévu, fixé d'avance; car si les billets êtoient payables à vue, le marchand ne pourroit jamais faire valoir l'argent qu'il emprunteroit. Aussi est-il contradictoire qu'un billet à vue porte intérêt, et un pareil crédit ne sauroit passer les fonds de celui qui emprunte. Ainsi le gain que fait le négociant par son crédit, et qu'on prétend être décuple de celui qu'il feroit avec ses seuls fonds,

vient uniquement de son industrie ; c'est un profit qu'il tire de l'argent qui passe entre ses mains au moyen de la confiance que donne son exactitude à le restituer, et il est ridicule d'en conclure, comme je crois l'avoir lu dans *Dutot*, qu'il puisse faire des billets pour dix fois autant d'argent ou de valeurs qu'il en possède.

Remarquez que le Roi ne tire point d'intérêt de l'argent qu'il emprunte ; il en a besoin ou pour payer ses dettes, ou pour les dépenses de l'État; il ne peut par conséquent restituer qu'en prenant sur ses fonds, et dès-lors il se ruine s'il emprunte plus qu'il n'a. Son crédit ressemble à celui du Clergé. En un mot, tout crédit est un emprunt et a un rapport essentiel à son remboursement. Le marchand peut emprunter plus qu'il n'a, parce ce n'est pas sur ce qu'il a qu'il paie et les intérêts et le capital, mais sur les marchandises qu'il achette avec de l'argent qu'on lui a prêté, qui bien loin de dépérir entre ses mains y augmentent de prix par son industrie.

L'État, le Roi, le Clergé, les États d'une province, dont les besoins absorbent les emprunts, se ruinent nécessairement si leur revenu n'est pas suffisant pour payer tous les ans, outre les dépenses courantes, les intérêts et une partie

du capital de ce qu'ils ont emprunté dans le tems des besoins extraordinaires.

L'abbé Terrasson pense bien différemment. Selon lui, « *le Roi peut passer de beaucoup* » *la proportion du décuple à laquelle les* » *négocians, les particuliers sont fixés.* Le » billet d'un négociant, dit-il, pouvant être re- » fusé dans le commerce, ne circule pas comme » l'argent, et par conséquent revient bientôt à » sa source; son auteur se trouve obligé de » payer et se trouve privé du bénéfice du cré- » dit; il n'en est pas de même du Roi. Tout le » monde étant obligé d'accepter son billet, et » ce billet circulant comme l'argent, *il paie* » *valablement avec sa promesse même.* » — Cette doctrine est manifestement une illusion.

Si le billet vaut de l'argent, pourquoi promettre de payer? Si le billet tient lieu de monnoie, ce n'est plus un crédit. *Law* l'a bien senti, et il déclare que son papier circulant est véritablement une monnoie; il prétend qu'elle est aussi bonne que celle d'or et d'argent. « Ces » deux métaux, dit l'abbé Terrasson, ne sont » que les signes qui représentent les richesses » réelles, c'est-à-dire les denrées. *Un écu est* » *un billet conçu en ces termes : un vendeur* » *quelconque donnera au porteur la denrée*

» *ou marchandise dont il aura besoin jus-*
» *qu'à la concurrence de trois livres, pour*
» *autant d'une autre marchandise qui m'a*
» *été livrée, et l'effigie du Prince tient lieu*
» *de signature.* Or qu'importe que le signe
» soit d'argent ou papier? Ne vaut-il pas mieux
» choisir une matière qui ne coûte rien, qu'on
» ne soit pas obligé de retirer du commerce où
» elle est employée comme marchandise, enfin
» qui se fabrique dans le royaume et qui ne nous
» mette pas dans une dépendance nécessaire
» des étrangers et possesseurs des mines, *qui*
» *profitent avidément de la séduction où l'é-*
» *clat de l'or et de l'argent a fait tomber les*
» *autres peuples;* une matière qu'on puisse
» multiplier selon ses besoins sans craindre
» d'en manquer jamais, enfin qu'on ne soit ja-
» mais tenté d'employer à un autre usage qu'à
» la circulation. Le papier a tous ces avantages
» qui le rendent préférable à l'argent. » — Ce
seroit un grand bien que la pierre philosophale,
si tous ces raisonnemens étoient justes: car on
ne manqueroit jamais d'or ni d'argent pour
acheter toutes sortes de denrées. Mais étoit-il
permis à *Law* d'ignorer que l'or s'avilit en se
multipliant comme toute autre chose? S'il avoit
lu et médité *Locke*, qui avoit écrit vingt ans avant

lui, il auroit su que toutes les denrées d'un État se balancent toujours entre elles, et avec l'or et l'argent suivant la proportion de leur quantité et de leur débit. Il auroit appris que l'or n'a point une valeur intrinsèque qui réponde toujours à une certaine quantité de marchandise; mais que quand il y a plus d'or il est moins cher, et qu'on en donne plus pour une quantité déterminée de marchandise; qu'ainsi l'or quand il circule librement suffit toujours au besoin d'un État, et qu'il est fort indifférent d'avoir cent millions de marcs ou un million, si on achette toutes les denrées plus cher dans la même proportion. Il ne se seroit pas imaginé que la monnoie n'est qu'une richesse de signe, dont le crédit est fondé sur la marque du Prince.

Cette marque n'est que pour en certifier le poids et le titre. Dans leur même rapport avec les denrées, l'argent non monnoyé est au même prix que le monnoyé, la valeur numéraire n'est qu'une pure dénomiuation. Voilà ce que *Law* ignoroit en établissant la banque.

C'est donc comme marchandise que l'argent est, non pas le signe, mais la commune mesure des autres marchandises: et cela non pas par une convention arbitraire fondée sur l'éclat de ce métal, mais parce que pouvant être em-

ployé sous diverses formes comme marchandise, et ayant à raison de cette propriété une valeur vénale un peu augmentée par l'usage qu'on en fait aussi comme monnoie, pouvant d'ailleurs être réduit au même titre et divisé exactement, on en connoît toujours la valeur.

L'or tire donc son prix de sa rareté, et bien loin que ce soit un mal qu'il soit employé en même tems et comme marchandise et comme mesure, ces deux emplois soutiennent son prix.

Je suppose que le Roi puisse établir de la monnoie de papier, ce qui ne seroit pas aisé avec toute son autorité, examinons ce qu'on y gagnera. Premièrement, s'il en augmente la quantité, il l'avilit par cela même; et comme il conserve toujours le pouvoir de l'augmenter, il est impossible que les peuples consentent à donner leurs denrées au même prix nominal pour un effet auquel un coup de plume peut faire perdre sa valeur. « Mais, dit l'abbé Terrasson, » le Roi, pour conserver son crédit, est inté- » ressé à renfermer le papier dans de justes » bornes, et cet intérêt du Prince suffit pour » fonder la confiance. » Quelles seront ces justes bornes, et comment les déterminer? Suivons le système dans toutes les différentes suppositions

qu'on peut faire, et voyons quelle sera dans chacune sa solidité comparée à son utilité.

J'observe d'abord qu'il est absolument impossible que le Roi substitue à l'usage de l'or et de l'argent celui du papier. L'or et l'argent même, à ne les regarder que comme signes, sont actuellement distribués dans le public par leur circulation même, suivant la proportion des denrées, de l'industrie, des terres, des richesses réelles de chaque particulier, ou plutôt du revenu de ses richesses comparé avec ses dépenses. Or cette proportion ne peut jamais être connue, parce qu'elle est cachée et parce qu'elle varie à chaque instant par une circulation nouvelle. Le Roi n'ira pas distribuer sa monnoie de papier à chacun suivant ce qu'il possède de monnoie d'or, en défendant seulement l'usage de celle-ci dans le commerce; il faut donc qu'il attire à lui l'or et l'argent de ses sujets en leur donnant à la place son papier, ce qu'il ne peut faire qu'en leur donnant ce papier comme représentatif de l'argent. Pour rendre ceci clair, il n'y a qu'à substituer la denrée à l'argent, et voir si le Prince pourroit donner du papier pour du blé, et si on le prendroit sans qu'il fût jamais obligé de rendre autrement. Non certainement, alors les peuples ne

le prendroient pas ; et si on les y vouloit contraindre, ils diroient avec raison qu'on enlève leurs bleds sans payer. Aussi les billets de banque énonçoient leur valeur en argent; ils êtoient de leur nature exigibles ; et tout crédit l'est, parce qu'il répugne que les peuples donnent de l'argent pour du papier. Ce seroit mettre sa fortune à la merci du Prince, comme je le montrerai plus bas.

C'est donc un point également de théorie et d'expérience que jamais le peuple ne peut recevoir le papier que comme représentatif de l'argent, et par conséquent conversible en argent.

Une des manières dont le Roi pourroit attirer à lui l'argent en échange, et peut-être le seul, seroit de recevoir ses billets conjointement avec l'argent, et de ne donner que ses billets en gardant l'argent. Alors il choisiroit entre ces deux partis : ou de faire fondre l'argent pour s'en servir comme marchandise en réduisant ses sujets à l'usage du papier ; ou de laisser circuler conjointement l'argent et le papier représentatif l'un de l'autre.

Je commence par examiner cette dernière hypothèse. Alors je suppose que le Roi mette dans le commerce une quantité de papier égale à celle

de l'argent (*Law* en vouloit mettre dix fois davantage), comme la quantité totale des signes se balance toujours avec le total des denrées qui est toujours le même, il est visible que le signe vaudra la moitié moins, ou ce qui est la même chose, les denrées une fois davantage. Mais indépendamment de leur qualité de signe, l'or et l'argent ont leur valeur réelle en qualité de marchandise; valeur qui se balance aussi avec les autres denrées proportionnellement à la quantité de ces métaux, et qu'ils ne perdent point par leur qualité de monnoie, au contraire, c'est-à-dire qu'il se balancera avec plus de marchandise comme métal, que le papier avec lequel il se balance comme monnoie. Et ainsi que je le montrerai plus bas, le Roi étant toujours obligé d'augmenter le nombre de ses billets s'il ne veut les rendre inutiles, cette disproportion augmentera au point que les espèces ne seront plus réciproquement convertibles avec le papier, qui se décriera de jour en jour, tandis que l'argent se soutiendra toujours et se balancera avec la même quantité de marchandise. Or dès que le billet n'est plus réciproquement convertible avec l'argent, il n'a plus aucune valeur, et c'est ce que je vais achever de démontrer en examinant l'autre supposition,

qui est que le Roi réduise absolument ses sujets à la monnoie de papier.

Je remarque qu'elle a un inconvénient général, qui est que la quantité étant arbitraire, jamais il ne peut y avoir un fondement assuré à sa balance avec les denrées. La valeur numéraire des monnoies changeant comme le poids, est toujours dans la même proportion. Mais dans le cas du papier unique valeur numéraire, rien n'est fixe ; rien n'assure que les billets soient de la même somme numéraire, ni plus ni moins, que tout l'argent qui étoit dans le royaume. Et quand on leur donneroit par l'hypothèse toute la confiance imaginable, si on augmente les billets du double, les denrées augmenteront du double, etc.

Il est donc faux premièrement que le système soit, comme l'avance l'abbé Terrasson, un moyen d'avoir toujours assez de signes des denrées pour les dépenses qu'on fait, puisqu'il est également contradictoire qu'il n'y ait pas assez d'argent pour contrebalancer les denrées, et qu'il puisse y en avoir trop : puisque le prix des denrées se rapporte à la rareté plus ou moins grande de l'argent et n'est que l'expression de cette rareté.

En second lieu, l'avantage que tirera le Roi du système ne sera qu'un avantage passager dans

la création des billets ou plustôt dans leur multiplication, mais qui s'évanouira bien vite, puisque les denrées augmenteront de prix à proportion du nombre des billets.

Je vois ce qu'on répondra. « Il y a ici, » dira-t-on, une différence d'avec la simple » augmentation des valeurs numéraires par la- » quelle l'espèce s'augmente dans les mains de » tous les particuliers chez qui elle est distri- » buée, et qui n'affecte rien que les dettes » stipulées en valeurs numéraires. Mais lorsqu'il » s'agit du papier de l'État, l'augmentation se » fait entière dans la main du Roi, qui se crée » ainsi des richesses selon son besoin, et qui ne » mettant le billet dans la circulation qu'en le » dépréciant, en a déjà tiré tout le profit quand » par sa circulation ce billet commence à aug- » menter le prix des denrées. »

De là, qu'arrivera-t-il? Le Roi pourra, en se faisant ainsi des billets pour ses besoins, exempter totalement son peuple d'impôts et faire des dépenses beaucoup plus considérables; seulement il suffira de connoître (ce qui est aisé par le calcul) quelle est la progression suivant laquelle le nombre des billets doit être augmenté chaque année; car il est visible que ceux de l'année précédente ayant augmenté le prix des

denrées en se balançant avec elles pour faire la même dépense, il faut en faire bien davantage la seconde année, suivant une progression qui s'augmentera encore à mesure que les dépenses prendront une plus haute valeur nominale. Il faut en général toujours garder la même proportion entre la masse totale des anciens billets et celle des nouveaux, le quart par exemple.

Suivons cette hypothèse dans ses avantages et ses inconvéniens, nous tirerons ensuite quelque conséquence.

1°. J'avoue que par ce moyen le Roi en donnant à ses sujets pour leurs denrées des billets qui n'équivalent pas à des denrées, ce qui seroit toujours se servir de leur bien, leur épargneroit du moins les fraix et les vexations qui augmentent la quantité et le poids des impôts.

2°. Je ne sais trop comment on pourroit connoître si ce secours que le Roi tireroit de ses sujets seroit payé par tous dans la proportion de leurs richesses. Il est visible que si le marchand qui a reçu le billet du Roi, n'en tire que le prix qu'il doit avoir dans sa circulation avec la masse des billets dont il a augmenté le nombre, en ce cas, ceux avec qui le Roi traiteroit immédiatement, porteroient seuls le poids de l'impôt.

La solution de cette question dépend d'un

problême assez compliqué, dont voici l'énoncé: *quand et comment, par la circulation, une somme d'argent nouvelle vient-elle à se balancer avec toute la masse des denrées?* — Il est clair que ce n'est qu'en s'offrant successivement pour l'achat de diverses denrées qu'elle vient les renchérir pour le public et s'avilir elle-même. — Quand celui qui a reçu l'argent du Roi le répand, il n'a point encore circulé, ainsi les denrées ne sont point encore enchéries; ce n'est qu'en passant par plusieurs mains qu'il parvient à les enchérir toutes. Il paroît par là que, quoiqu'on ne puisse avoir là-dessus rien d'absolument précis, il est pourtant vraisemblable que la perte se répartiroit assez uniformément sur tous les particuliers, c'est-à-dire qu'ils seroient tous mécontens, et non sans raison.

On sait par les registres des monnoies que depuis la refonte générale de 1726, il a été fabriqué en France pour 1200 millions d'espèces; celles que les étrangers ont fabriquées se balancent avec celles que les besoins de l'État ont fait sortir du royaume. On peut donc compter sur 1200 millions environ. Le revenu du Roi est d'environ 300, c'est le quart. Le Roi a donc besoin, pour subvenir à ses dépenses nécessaires, du quart de la masse totale des valeurs numé-

raires existantes dans l'État et répandues dans la circulation. Dans le cas où le Roi se créeroit à lui-même tout son revenu, comme dans le cas de la pierre philosophale ou des billets multipliés arbitrairement, au moment de la multiplication les denrées ne sont pas encore augmentées, il ne seroit pas obligé à une plus grande augmentation. La somme des billets sera donc la première année :

$$a + \frac{a}{4} = 1200 + 300 = 1500.$$

La seconde année,

$$a + \frac{a}{4} + \frac{a + \frac{a}{4}}{4} = 1500 + \frac{1500}{4} = 1875,$$

et ainsi du reste.

. . . . . .

. . . . . .

Il est fâcheux que le surplus de cette lettre soit perdu : mais ce qu'on en vient de lire prouve que le jeune séminariste de moins de vingt-deux ans avait des idées très-justes d'économie politique en 1749.

DISCOURS

DISCOURS

De M. Turgot, alors Prieur de Sorbonne, pour l'ouverture et la clôture des Sorboniques de l'année 1750.

Ces Discours ont été prononcés en latin; et c'est peut-être ainsi que nous aurions dû les publier.

Ils auraient prouvé que M. Turgot parlait la langue des anciens Romains avec noblesse, élégance et correction, aussi parfaitement qu'on le puisse dans ces tems modernes. — Mais il eût été possible que deux ouvrages assez longs dont la place était marquée au commencement de ce recueil, dans un idiôme qui n'est pas familier aujourd'hui au plus grand nombre des lecteurs, en eussent rebuté quelques-uns. — Et comme il est vraisemblable que c'est en français qu'ils ont été premièrement composés, nous avons cru être plus fidèles à l'auteur, plus près de sa pensée, en nous décidant pour la version française.

Une autre idée s'était présentée à nous: celle de mettre les deux leçons en regard dans les deux langues. Elle eût été plus respectueuse pour notre excellent ami, et c'était pour nous un puissant motif. —

Nous y avons cependant renoncé, parce qu'il en serait résulté un double emploi qui aurait grossi le volume sans y ajouter une idée, ni une vérité de plus. — Et nous avons cru devoir nous imposer la loi de n'admettre dans cette édition rien de ce qui ne serait pas nécessaire ou à l'instruction du lecteur, ou à la connaissance qu'il désire obtenir des opinions et du talent de l'homme illustre dont il a recherché les œuvres.

C'est par la même raison que nous avons cédé au conseil de plusieurs amis de M. TURGOT, en élaguant ce qui, dans le premier discours d'apparat, appartenait uniquement aux fonctions, aux devoirs, à la position du *Prieur de Sorbonne*, et ne conservant que ce qui était l'expression des sentimens du Philosophe religieux. M. *Turgot* n'avait conservé lui-même que cette partie de son second discours.

PREMIER DISCOURS

Sur les avantages que l'établissement du Christianisme a procurés au Genre-humain, prononcé le 3 juillet 1750.

Après un exorde éloquent dirigé contre ceux qui pensent que le Christianisme n'est utile que pour l'autre vie, l'auteur entre en matière.

Je ne m'appuierai que sur les faits, et la comparaison du monde chrétien avec le monde idolâtre sera la démonstration des avantages que l'univers a reçus du christianisme. Je m'efforcerai de vous peindre, depuis l'établissement de la doctrine de Jésus-Christ, ce principe toujours agissant au milieu du tumulte des passions humaines, toujours subsistant parmi les révolutions continuelles qu'elles produisent, se mêlant avec elles, adoucissant leurs fureurs, tempérant leur action, modérant la chûte des États, corrigeant leurs loix, perfectionnant les Gouvernemens, rendant les hommes meilleurs et plus heureux. La matière est immense, les preuves naissent en foule ; leur multitude semble ne pouvoir se plier à aucune méthode. Je dois pourtant

me borner. Voici le plan de ce Discours. J'envisagerai dans la première partie les effets de la Religion chrétienne sur les hommes considérés en eux-mêmes. Ses effets sur la constitution et le bonheur des Sociétés politiques seront l'objet de la seconde ; l'humanité et la politique perfectionnées, le renfermeront tout entier.

Auguste Assemblée (1) où tant de lumières réunies représentent la majesté de la Religion dans toute sa splendeur, en même tems que votre présence m'inspire un respect mêlé de crainte, je ne puis m'empêcher de me féliciter d'avoir à parler devant vous de l'utilité de la Religion. Montrer ce que lui doivent les hommes et les sociétés, ce sera rappeller aux uns et aux autres la reconnoissance qu'ils doivent aux Ministres zèlés qui la font régner dans l'esprit des peuples par leurs instructions, comme ils la font respecter par leurs vertus.

Puisse l'esprit de cette Religion conduire ma voix ! Puisse-je, en la défendant, ne rien dire qui ne soit digne d'elle, digne de vous, Messieurs, et du chef illustre d'un corps si respectable (2) : digne de cet homme qui jouit de l'avan-

(1) L'assemblée du Clergé.
(2) Le Cardinal de la Rochefoucauld.

tage si rare de réunir tous les suffrages ; que Rome, que la France, la Cour et les Provinces chérissent à l'envi ; dont l'esprit, ami du vrai, prompt à le saisir, à le démêler, semble être conduit par je ne sais quel instinct sublime d'une âme droite et pure ; dont l'éloquence naïve plaît et persuade à la fois par le seul charme du vrai rendu dans sa noble simplicité, éloquence préférable à tous les brillans de l'art, et la seule digne d'un homme ; qui enfin toujours bon, toujours simple et toujours grand, ne doit qu'à ses seules vertus cette considération universelle si flatteuse, supérieure à l'éclat même de sa haute naissance et des honneurs qui l'environnent.

PREMIÈRE PARTIE.

L'étrange tableau que celui de l'univers avant le Christianisme ! Toutes les nations plongées dans les superstitions les plus extravagantes ; les ouvrages de l'art, les plus vils animaux, les passions même et les vices déifiés ; les plus affreuses dissolutions des mœurs autorisées par l'exemple des Dieux, et souvent même par les loix civiles. Quelques philosophes en petit nombre n'avoient appris de leur raison qu'à mépriser le peuple et non à l'éclairer. Indifférens sur les erreurs

grossières de la multitude, égarés eux-mêmes par les leurs qui n'avoient que le frivole avantage de la subtilité; leurs travaux s'étaient bornés à partager le monde entre l'idolâtrie et l'irréligion. Au milieu de la contagion universelle, les seuls juifs s'étoient conservés purs. Ils avoient traversé l'étendue des siècles environnés de toutes parts de l'impiété et de la superstition qui couvroient la terre, et dont les progrès s'étoient arrêtés autour d'eux. C'est ainsi qu'autrefois on les avoit vu marcher entre les flots de la mer rouge suspendus pour leur ouvrir un passage: mais ce peuple même, ce peuple de Dieu par excellence, ignoroit la grandeur du trésor qu'il devoit donner à la terre. Son orgueil avoit resserré dans les bornes étroites d'une seule nation l'immensité des miséricordes d'un Dieu. Jésus-Christ paroît. Il apporte une doctrine nouvelle; il annonce aux hommes que la lumière va se lever pour eux; que la vertu sera mieux connue, mieux pratiquée; le bonheur doit en être la suite. La Religion se répand sur la terre, et les hommes plus éclairés, plus vertueux, plus heureux, goûtent et découvrent tout-à-la-fois les avantages du Christianisme.

L'Evangile est annoncé: les temples et les idoles tombent sans effort. Leur chute n'est dûe

qu'au pouvoir de la vérité, et l'univers éclairé par la Religion chrétienne, s'étonne d'avoir été idolâtre. Les superstitions que l'on quitte sont si extravagantes, qu'à peine ôse-t-on faire un mérite à la Religion d'une chose où il semble que la raison l'ait prévenue. Cependant malgré les raisonnemens des philosophes et les railleries des poëtes, ils subsistoient toujours ces temples et ces idoles. Le peuple, esclave toujours docile à l'empire des sens, suivoit avec plaisir une religion dont l'éclat séducteur ne laissoit pas réfléchir à son absurdité. Envain les philosophes l'insultoient. Que mettoient-ils à la place d'une erreur qui flattoit les sens et qui étoit à la portée du peuple? Des rêveries ingénieuses, tout au plus des systèmes enfantés par l'orgueil, soutenus par des sophismes trop subtils pour séduire l'homme ignorant. Disons tout: les plus grands génies avoient encore plus besoin de la Religion chrétienne que le peuple, parce qu'ils s'égaroient avec plus de rafinement et de réflexion. Quelles ténèbres encore dans leurs opinions sur la Divinité, la nature de l'homme, l'origine des êtres. Rappellerai-je ici l'obscurité, la bizarrerie, l'incertitude de presque tous les philosophes dans leurs raisonnemens, les idées de Platon, les nombres de Pythagore, les extra-

vagances théurgiques de Plotin, de Porphyre et de Jamblique. Le genre humain, par rapport aux vérités même que la raison lui démontre d'une manière plus sensible, a-t-il donc une espèce d'enfance? Nos théologiens scholastiques, tant décriés par la sécheresse de leur méthode, n'ont-ils pas eu, dans le sein même de la barbarie, des connoissances plus vastes, plus sûres et plus sublimes sur les plus grands objets.

N'aurois-je pas même raison d'ajouter que c'est à eux que nous devons en quelque sorte le progrès des sciences philosophiques. Lorsque l'Université de Paris naissante entreprit de marcher d'un pas égal dans la carrière de toutes les sciences, lorsque l'histoire, la physique et les autres connoissances ne pouvoient percer les ténèbres de ces siècles grossiers; l'étude de la Religion, la théologie cultivée dans les écoles, et en particulier dans ce sanctuaire de la Faculté; cette science qui participe à l'immutabilité de la Religion, prêta en quelque sorte son appui à cette partie de la philosophie qui s'unit de si près avec elle; qui entrelace pour ainsi dire ses branches aves les siennes. Elle porta la métaphysique au point où l'éloquence et le génie de la Grèce et de Rome n'avoient pu l'élever.

A ces noms respectés de Rome et de la Grèce,

quelles réflexions viennent me saisir? Superbe Grèce! où sont ces villes sans nombre que ta splendeur avoit rendues si brillantes? Une foule de barbares a effacé jusqu'aux traces de ces arts par lesquels tu avois autrefois triomphé des Romains et soumis tes vainqueurs même. Tout a cédé au fanatisme de cette Religion destructive qui consacre la barbaric. L'Egypte, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, tout a disparu devant ses progrès. On les cherche dans elles-mêmes, et l'on ne voit plus que la paresse, l'ignorance et un despotisme brutal établis sur leurs ruines. Notre Europe n'a-t-elle donc pas été aussi la proie des barbares du Nord? Quel heureux abri put conserver au milieu de tant d'orages le flambeau des sciences prêt à s'éteindre? Quoi! cette Religion qui s'étoit établie dans Rome, qui s'étoit attachée à elle malgré elle-même, la soutint, la fit survivre à sa chute! Oui, par elle seule ces vainqueurs féroces déposant leur fierté, se soumirent à la raison, à la politesse des vaincus, en portèrent eux-mêmes la lumière dans leurs anciennes forêts, et jusqu'aux extrémités du Nord. Elle seule a transmis dans nos mains ces ouvrages immortels où nous puisons encore les préceptes et les exemples du goût le plus pur, et qui, à la renaissance des lettres nous ont du moins

épargné l'excessive lenteur des premiers pas. Par elle seule enfin, ce génie qui distinguoit la Grèce et Rome d'avec les barbares vit encore aujourd'hui dans l'Europe; et si tant de ravages coup sur coup, si les divisions des conquérans, les vices de leurs gouvernemens, le séjour de la noblesse à la campagne, le défaut de commerce, le mélange de tant de peuples et leurs langages, retinrent long-tems l'Europe dans une ignorance grossière, s'il a fallu du tems pour effacer toutes les traces de la barbarie, du moins les monumens du génie, les modèles du goût peu consultés, peu suivis, furent conservés dans les mains de l'ignorance, comme des dépôts, pour être ouverts dans des tems plus heureux. L'intelligence des langues anciennes fut perpétuée par la nécessité du service divin. Cette connoissance demeura long-tems sans produire des effets sensibles; mais elle subsista, comme les arbres dépouillés de leurs feuilles par l'hiver, subsistent au milieu des frimats pour donner encore des fleurs dans un nouveau printems.

Enfin, la Religion chrétienne en inspirant aux hommes un zèle tendre pour les progrès de la vérité, ne l'a-t-elle pas en quelque sorte rendue féconde? En établissant un corps de Pasteurs pour l'instruction des peuples, n'a-t-elle pas rendu par

là l'étude nécessaire à un grand nombre de personnes, et dès-lors tendu les mains à une foule de génies répandus sur la masse des hommes? Plus d'hommes ne se sont-ils pas appliqués aux lettres, et par conséquent plus de grands hommes! Mais dans l'abondance des preuves que mon sujet me présente, puis-je les développer toutes? Je me hâte de passer à des bienfaits plus importans et plus dignes de la Religion, au progrès de la vertu.

Ici je succombe encore plus et je cède à l'immensité de la matière. Je passe avec rapidité sur l'amour de Dieu dont la Religion chrétienne seule a fait l'essence du culte divin, borné dans les autres religions à demander des biens et à détourner des maux; sur la sévérité de notre loi qui embrassant les pensées et les sentimens les plus secrets, a appris aux hommes à remonter à la source de leurs passions, et à les captiver avant qu'elles aient pu faire leurs ravages. Mais combien je tourne les yeux vers les choses précieuses que je laisse! Combien je regrette tant d'objets d'admiration qu'offre l'histoire des premiers chrétiens! Leur courage au milieu des supplices, le spectacle de leurs mœurs si pures, et le contraste de leur sainteté avec les abominations étalées et consacrées dans les fêtes du paganisme. Forcé de me borner, je m'arrêterai

du moins à ces vertus purement humaines dont les ennemis de la Religion se glorifient d'être les apôtres, à ces sentimens de la nature qu'on ôse lui reprocher d'avoir affoiblis.

Quoi donc! elle auroit affoibli les sentimens de la nature, cette Religion dont le premier pas a été de renverser les barrières qui séparoient les Juifs des Gentils? cette Religion qui en apprenant aux hommes qu'ils sont tous frères, enfans d'un même DIEU, ne formant qu'une famille immense sous un père commun, a renfermé dans cette idée sublime l'amour de Dieu et l'amour des hommes, et dans ces deux amours tous les devoirs?

Elle auroit affoibli les sentimens de la nature, cette Religion dont un des premiers Apôtres (celui-là même que Jésus aimoit), accablé d'années, se faisoit encore porter dans les assemblées des fidelles, et là n'ouvroit une bouche mourante que pour leur dire: « *Mes enfans, aimez-* » *vous les uns et les autres?* » Elle auroit affoibli les sentimens de la nature, cette Religion dont la charité, les soins attentifs à soulager tous les malheureux ont fait le caractère constant auquel on a toujours reconnu ses disciples? « Quoi! » dit un Empereur fameux par son apostasie, en écrivant aux prêtres des idoles: » les

» Galiléens, outre leurs pauvres, nourrissent » encore les nôtres : ces nouveaux venus nous » enlèvent notre vertu ; ils couvrent d'opprobre » notre négligence et notre inhumanité! » Ce Prince vraiment singulier par un mélange bizarre de raison et de folie, Platon, Alexandre et Diogène à la fois, devenu ennemi du christianisme par un fanatisme ridicule pour des erreurs consacrées à ses yeux par leur antiquité, et assez décriées en même tems pour laisser entrevoir à son orgueil dans leur rétablissement la gloire piquante de la nouveauté : *Julien*, en un mot, est forcé par la vérité de rendre ce témoignage à la vertu des chrétiens.

Elle auroit affoibli les sentimens de la nature, cette Religion? Eh quoi! dans Athènes, dans Rome, une politique ignorante et cruelle autorisoit les pères à exposer leurs enfans ; même dans ce vaste empire situé à l'extrémité de l'Asie, dans cet empire si vanté pour la prétendue sagesse de ses loix, la nature est outragée par cette horrible coutume, ses plus tendres cris étouffés n'excitent pas la stupide indifférence des loix chinoises : sa voix ne s'est point fait entendre au cœur d'un Solon, d'un Numa, d'un Aristote, d'un Confucius! O Religion sainte! c'est vous qui avez aboli cette coutume affreuse, et si la honte et la

misère sont encore quelquefois plus fortes que l'horreur que vous en avez inspirée, c'est vous qui avez ouvert ces asyles où tant de victimes infortunées reçoivent de vous la vie, et deviennent des citoyens utiles. C'est vous qui par le zèle de tant d'hommes apostoliques que vous portez aux extrémités du monde, devenez la mère des enfans également abandonnés par leurs parens et par des loix qu'on nous vante comme le chef-d'œuvre de la raison.

O Religion sainte! on jouit de vos bienfaits et l'on cherche à se cacher qu'on les tient de vous. Quel esprit de douceur, de générosité répandu dans l'univers, a rendu nos mœurs moins cruelles? Si Théodose, dans la punition d'une ville coupable, écoute plus encore sa colère que sa justice, Ambroise lui refuse l'entrée de l'Eglise. Louis VII expie par une pénitence rigoureuse le saccagement et l'incendie de Vitri. Ces exemples et tant d'autres, ont à la longue répandu la douceur du Christianisme dans les esprits. Peu à peu ils sont devenus plus humains; et comment même ont-ils eu besoin d'un tems si long? comment cette humanité, cet amour des hommes que notre Religion a consacré sous le nom de charité, n'avoient-ils pas même de noms chez les Anciens? La sensibilité aux malheurs

d'autrui n'eût-elle donc pas gravé dans tous les cœurs ses impressions assez vivement pour faire reconnoître la sainteté de la morale chrétienne? L'étoient-elles trop peu pour la rendre inutile? C'est donc après quatre mille ans que Jésus-Christ est venu apprendre aux hommes à s'aimer. Il a fallu que sa doctrine en ranimant ces principes de sensibilité que chaque homme retrouve dans son cœur, ait en quelque sorte dévoilé la nature à elle-même.

Ici seroit-il possible de ne point mêler les preuves du progrès de la vertu parmi les hommes avec celles de l'accroissement de leur bonheur? Non, ces deux choses sont unies trop étroitement, et vainement les règles de l'éloquence prescriroient de séparer dans le discours ce qui est si près de se confondre dans la vérité! Quel autre motif que celui de la religion a jamais engagé une foule de personnes à ne plus connoître d'autre intérêt que celui des pauvres? Qui pourroit compter ces établissemens utiles qu'a élevés parmi nous une heureuse émulation à chercher des malheureux et des besoins négligés, et une heureuse industrie à les découvrir? Établissemens dans lesquels par le zèle partagé des fidèles, le corps entier de l'Église embrasse à la fois le soulagement de tous ceux qui souf-

frent. Ceux-ci se dévouent à l'instruction des enfans, ceux-là à celle des pauvres de la campagne. Des Chrétiens gémissent dans les fers des Barbares. Des hommes qui ne les connoissent pas, quittent leur patrie, passent les mers, s'exposent à mille dangers pour les délivrer. Les victimes même de la justice des hommes trouvent encore des consolations dans le sein de la religion, et des ressources dans la piété des fidelles.

Temples élevés à Jésus-Christst dans la personne des pauvres, ouvrez-vous à nos yeux. Montrez-nous l'humanité dans tout l'excès de sa foiblesse et de sa misère, et la religion dans toute sa grandeur. Montrez-nous autour de ces lits de souffrance et de larmes des personnes délicates, élevées dans la pourpre, s'empressant, malgré l'horreur et le dégoût d'un si triste spectacle, à rendre aux malades les services les plus pénibles et les plus assidus.

Des incrédules vertueux ont été souvent les apôtres de la bienfaisance et de l'humanité, mais nous les voyons rarement dans ces azyles du malheur. La raison parle; c'est la religion qui fait agir.

Ce n'est point aux Tites, aux Trajans, aux Antonins que la terre doit l'abolition des combats

bats de gladiateurs, de ces jeux où le sang humain couloit au milieu des applaudissemens populaires. C'est à Constantin, ou plustôt c'est à Jésus-Christ; c'est par les mains d'un Prince à qui l'histoire reproche d'avoir êté cruel, que la religion a répandu des bienfaits plus grands que n'a fait la bonté même des Princes privés de ses lumières.

Partout où s'est étendu leur empire, les cirques, les amphithéâtres sont à la fois des monumens de leur goût, de leur puissance, de la grandeur et de l'inhumanité romaines.

O que j'aime bien mieux ces édifices gothiques destinés au pauvre et à l'orphelin! Monumens respectables de la piété des Princes chrétiens et de l'esprit de la religion, si votre architecture grossière blesse la délicatesse de nos yeux, vous serez toujours chers aux cœurs sensibles.

Que d'autres admirent dans cette retraite préparée à ceux qui dans les combats ont sacrifié pour l'État leur vie et leur santé, toutes les richesses des arts rassemblés, étalant aux yeux des nations la magnificence de Louis XIV, et portant notre gloire au niveau de celle des Grecs et des Romains; j'admirerai l'usage de ces arts que l'honneur sublime de servir au bon

heur des hommes, élève encore plus haut qu'ils ne l'ont jamais été dans Rome et dans Athènes.

Ainsi partout où s'étend le Christianisme, les monumens de son zèle pour le bonheur de l'humanité portent à la fois dans tous les siècles, le témoignage de son utile et généreuse bienveillance. Ils s'élèvent de toutes parts; peu à peu ils couvrent la surface de l'univers. Mais que dis-je? l'univers lui-même considéré sous le point de vue le plus vaste, n'est-il pas un monument de ses bienfaits? Quel tableau nous présentent ses révolutions depuis l'établissement du Christianisme? Les passions couvrant, comme dans tous les temps, la terre de leurs ravages, et la religion au milieu d'elles, tantôt réprimant leur impétuosité, tantôt répandant ses secours et ses consolations où elles ont fait sentir leurs ravages.

O Amérique! vastes contrées! n'avez-vous été dévoilées à nos regards que pour être les tristes victimes de notre ambition et de notre avarice? Quelles scènes d'horreurs et de cruautés nous ont fait connoître à vous! Des nations entières disparoissent de la terre, ou englouties dans les mines, ou anéanties tantôt par la rigueur des supplices, tantôt par le supplice continué d'un esclavage plus dur que la mort,

sous des maîtres qui dédaignent même d'en adoucir la rigueur pour en tirer plus long-tems le profit. Mais la religion ne fut que le prétexte de ces horreurs qu'elle réprouvoit avec force; et ce fut un de ses pontifes, le pieux *Las-Casas* qui, les dénonçant à l'Europe, en adoucit un peu les calamités. — Ah! détournons nos yeux de si tristes images. Jettons-les sur les immenses déserts de l'intérieur de l'Amérique. — Ici ce ne sont plus des conquérans guidés par l'intérêt ou l'ambition: ce sont des missionnaires que l'esprit de Jésus-Christ anime, qui, à travers mille dangers, poursuivent de tous côtés des hommes grossiers qu'ils veulent rendre heureux. Des peuplades nombreuses se forment de jour en jour: peu à peu ces sauvages en devenant hommes, se disposent à devenir chrétiens. La terre jusqu'alors inculte est fécondée par des mains rendues industrieuses. Des loix fidèlement observées maintiennent à jamais la tranquillité dans ces climats fortunés. Les ravages de la guerre y sont inconnus. L'égalité en bannit la pauvreté et le luxe, et y conserve, avec la liberté, la vertu et la simplicité des mœurs: nos arts s'y répandent sans nos vices.

Peuples heureux! ainsi vous avez été portés tout-à-coup des ténèbres les plus profondes à

une félicité plus grande que celle des nations les plus policées. Vastes régions de l'Amérique, cessez de vous plaindre des fureurs de l'Europe. Elle vous a porté sa religion faite pour éclairer l'esprit, pour adoucir les mœurs; dès qu'elle y sera fidelle elle répandra parmi vous toutes les vertus et le bonheur qui les suit. Elle-même y trouvera la perfection de ses sociétés politiques et le plus ferme appui de sa félicité.

SECONDE PARTIE.

La nature à donné à tous les hommes le droit d'être heureux.

Des besoins, des désirs, des passions, une raison qui se combine en mille manières avec ces différens principes, sont les forces dont elle les a doués pour y parvenir.

Mais trop bornés dans leurs vues, trop petitement intéressés, presque toujours opposés les uns aux autres dans la recherche des biens particuliers, il leur falloit le secours d'une puissance supérieure, d'un sentiment élevé qui embrassant le bonheur de tous, pût diriger au même but et concilier tant d'intérêts différens.

Voyez cet agent universel de la nature, l'eau qui, filtrée par mille canaux insensibles, distribue aux productions de la terre leurs sucs nourri-

ciers, couvre le sol de verdure, et porte partout la vie et la fécondité; qui, recueillie en plus grand amas dans les rivières et dans la mer, est le lien du commerce des hommes et réunit toutes les parties de l'univers. Également répandue sur toute la surface de la terre, elle n'en feroit qu'une vaste mer, les germes seroient étouffés par l'élément qui doit les développer. Il a fallu que les montagnes portassent leur tête au-dessus des nuages pour rassembler autour d'elles les vapeurs de l'atmosphère, et qu'une pente variée à l'infini, depuis leur sommet jusqu'aux plus grandes profondeurs, en dirigeant le cours des eaux, distribuât partout leurs bienfaits.

Voilà l'image de la souveraineté, de cette subordination nécessaire entre tous les ordres de l'État, de cette sage distribution de la dépendance et de l'autorité qui en unit toutes les parties.

De là les deux points sur lesquels roule la perfection des sociétés politiques, la sagesse et l'équité des loix, l'autorité qui les appuie. — Des loix qui combinent tous les rapports que la nature ou les circonstances peuvent mettre entre les hommes, qui balancent toutes les conditions, et qui, de même qu'un pilote habile

sait avancer presqu'à l'opposite du vent par une adroite disposition de ses voiles, sachent diriger au bonheur public les intérêts, les passions et les vices même des particuliers. — Une autorité établie sur des fondemens solides, qui réprimant l'indépendance sans opprimer la liberté. — En deux mots, faire le bonheur des sociétés, en assurer la durée, voilà le but et la perfection de la politique; et c'est par rapport à ces deux grands objets que nous allons examiner les progrès de l'art de gouverner, et montrer combien il a été amélioré par le Christianisme.

Les premiers législateurs étoient hommes, et leurs loix portent l'empreinte de leur foiblesse. Quelle vue pouvoit être assez vaste pour reconnoitre d'un coup d'œil tous les élémens des sociétés politiques? Seroit-ce dans l'enfance de l'humanité qu'on auroit pu résoudre le plus difficile comme le plus intéressant des problêmes? Et dans ce labyrinthe ténébreux, où la raison sans expérience ne pouvoit manquer de s'égarer, n'étoit-il pas pardonnable aux législateurs de suivre quelquefois la lueur trompeuse des passions de la multitude? De là ces vertus chimériques, ces vertus de système auxquelles on a si souvent immolé la vertu véritable; de là ces

fausses idées de l'utilité publique restreinte à un petit nombre de citoyens.

Quel plan que celui de Lycurgue, qui abandonnant cette sage économie de la nature, par laquelle elle se sert des intérêts et des désirs des particuliers pour remplir ses vues générales et faire le bonheur de tous, détruisit toute idée de propriété, viola les droits de la pudeur, anéantit les plus tendres liaisons du sang! Son projet étoit si extravagant, qu'il fut obligé d'interdire à ses citoyens la culture des terres et tous les arts nécessaires à la vie. Il fallut que pour faire jouir leurs maîtres d'une égalité qui ne produisoit pas même la liberté, un peuple entier d'esclaves fut soumis à la plus cruelle tyrannie. Jouets des capriees de ces maîtres barbares, on les dépouille de tous les droits de l'humanité, et même des droits sacrés de la vertu. On les force de se livrer à des excès déshonorans, et de se rendre eux-mêmes l'exemple du vice pour en inspirer l'horreur aux jeunes Lacédémoniens. On pousse en eux l'avilissement de l'humanité jusqu'à regarder comme une action indifférente de les tuer même sans raison. Pour procurer à dix mille citoyens le rare bonheur de mener la vie la plus austère, de faire toujours la guerre sans rien conquérir,

des loix sacrifient tout un peuple, et ne rendent pas même heureux le petit nombre qu'elles favorisent.

Malheur aux nations dont un faux esprit de système a ainsi conduit les législateurs. Ceux qui s'y livrent ne font que resserrer leur objet pour l'embrasser. Les hommes en tout ne s'éclairent que pour le tâtonnement de l'expérience. Les plus grands génies sont eux-mêmes entraînés par leur siècle, et les législateurs n'ont fait souvent qu'en fixer les erreurs en voulant fixer leurs loix. Presque tous ont négligé d'ouvrir la porte aux corrections dont tous les ouvrages des hommes ont besoin, ou d'en rendre les moyens faciles; et il n'est resté pour remédier aux abus que la ressource, plus triste que les abus mêmes, d'une révolution totale, qui détruisant la puissance que les loix tirent de l'autorité souveraine, ne leur laisse que celles qu'elles reçoivent de leur utilité, ou de leur conformité avec l'équité naturelle.

Mais ni les progrès lents et successifs, ni la variété des événemens qui élèvent les États sur les ruines les uns des autres, n'ont pu abolir un vice fondamental enraciné chez toutes les nations, et que la seule religion a pu détruire. Une injustice générale a régné dans les loix de

tous les peuples. Je vois partout que les idées de ce qu'on a nommé le bien public ont été bornées à un petit nombre d'hommes ; je vois que les législateurs les plus désintéressés pour leurs personnes, ne l'ont point été pour leurs concitoyens, pour la société, ou pour la classe de la société dont ils faisoient partie ; c'est que l'amour-propre pour embrasser une sphère plus étendue, n'en est pas moins disposé à l'injustice quand il n'est pas contenu par de grandes lumières ; c'est qu'on a presque toujours mis la vertu à se soumettre aux opinions dans lesquelles on est né ; c'est que ces opinions sont l'ouvrage de la multitude qui nous entoure, et que la multitude est toujours plus injuste que les particuliers, parce qu'elle est plus aveugle et plus exempte de remords.

Ainsi dans les anciennes républiques la liberté étoit moins moins fondée sur le sentiment de la noblesse naturelle des hommes, que sur un équilibre d'ambition et de puissance entre les particuliers. L'amour de la patrie étoit moins l'amour de ses concitoyens qu'une haine commune pour les étrangers. De là les barbaries que les Anciens exerçoient envers leurs esclaves ; de là cette coutume de l'esclavage répandue autrefois sur toute la terre ; ces cruautés hor-

ribles dans les guerres des Grecs et des Romains; cette inégalité barbare entre les deux sexes qui règne encore aujourd'hui dans l'Orient; ce mépris de la plus grande partie des hommes, inspiré presque partout aux hommes comme une vertu, poussé dans l'Inde jusqu'à craindre de toucher un homme de basse naissance; de là, la tyrannie des grands envers le peuple dans les aristocraties héréditaires, le profond abaissement et l'oppression des peuples soumis à d'autres peuples. Enfin partout les plus forts ont fait les loix et ont accablé les foibles; et si l'on a quelquefois consulté les intérêts d'une société, on a toujours oublié ceux du genre-humain.

Pour y rappeller les droits et la justice, il falloit un principe qui pût élever les hommes au-dessus d'eux-mêmes et de tout ce qui les environne, qui pût leur faire envisager toutes les nations et toutes les conditions d'une vue équitable, et en quelque sorte par les yeux de DIEU même; c'est ce que la religion a fait. En vain les États auroient été renversés, les mêmes préjugés régnoient par toute la terre, et les vainqueurs y étoient soumis comme les vaincus. En vain l'humanité éclairée en auroit-elle exempté un Prince, un Législateur: auroit-il pu corriger

par ses loix une injustice intimement mêlée à toute la constitution des États, à l'ordre même des familles, à la distribution des héritages? N'étoit-il pas nécessaire qu'une pareille révolution dans les idées des hommes se fît par degrés insensibles, que les esprits et les cœurs de tous les particuliers fussent changés? Et pouvoit-on l'espérer d'un autre principe que celui de la religion? Quel autre auroit pu combattre et vaincre l'intérêt et le préjugé réunis? Le crime de tous les tems, le crime de tous les peuples, le crime des loix mêmes, pouvoit-il exciter des remords, et produire une révolution générale dans les esprits?

La Religion chrétienne seule y a réussi. Elle seule a mis les droits de l'humanité dans tout leur jour. On a enfin connu les vrais principes de l'union des hommes et des sociétés; on a su allier un amour de préférence pour la société dont on fait partie avec l'amour général de l'humanité. L'homme a trouvé dans son cœur cette tendresse que la Providence y a répandue pour tous les hommes, mais dont la vivacité mesurée sur leurs besoins mutuels, plus forte dans la proximité, semble s'évanouir en se répandant sur une plus vaste circonférence. Près de nous, les hommes ont plus besoin de nous, et notre

cœur nous porte plus rapidement vers eux. Hors de la portée de nos secours, qu'ont-ils besoin de notre tendresse ? Ils n'échappent à notre cœur et à nos bienfaits qu'en échappant à notre vue ; de là cette vivacité graduée du sentiment selon la distance des objets ; de là l'amour de nos parens et de nos amis si vif et si tendre, celui de notre Patrie et du Gouvernement qui nous protège, amour plus actif peut-être que sensible : enfin l'amour de l'humanité plus étendu, qui paroît plus foible, mais dont toutes les forces partagées se réunissent pour maîtriser notre âme à la vue d'un malheureux : degrés tous justes quoiqu'inégaux, tous pesés dans la balance équitable de la bonté d'un DIEU.

Développés par la Religion chrétienne, ces sentimens ont adouci les horreurs même de la guerre. Par elle ont cessé ces suites affreuses de la victoire, ces villes réduites en cendres, ces nations passées au fil de l'épée, les prisonniers, les blessés massacrés de sang-froid, ou conservés pour l'ignominie du triomphe, sans respect du trône même; toutes ces barbaries du droit public des Anciens sont ignorées parmi nous : les vainqueurs et les vaincus reçoivent dans les mêmes hôpitaux les mêmes secours. Par elle les esclaves même sont devenus libres dans la plus grande par-

tie de l'Europe ; elle n'a point aboli partout l'esclavage, quoiqu'elle l'ait partout adouci, parce qu'elle ne s'est point servi d'une loi précise qui eût donné à la constitution des sociétés une secousse trop subite ; et il n'est que plus glorieux pour elle d'avoir pu arracher les hommes à leur intérêt sans aucun précepte formel, seulement en adoucissant peu à peu leurs esprits, en inspirant à leurs cœurs l'humanité et la justice. Par elle seule les loix n'ont plus été l'instrument de l'oppression ; elles ont tenu la balance entre les puissans et les foibles, elles sont devenues véritablement justes.

Ce n'est point assez encore : les loix doivent enchaîner les hommes, mais les enchaîner pour leur bonheur : il faut qu'en même temps elles s'appliquent à rendre leurs chaînes plus légères, et sachent en resserrer les chaînons avec force ; qu'une heureuse harmonie entre la partie qui gouverne et la partie qui obéit, également contraire à la tyrannie et à la licence, maintienne à jamais l'ordre et la tranquillité dans l'Etat. Heureuses les sociétés politiques où l'édifice du Gouvernement tient sa solidité et sa durée des mêmes ornemens, de la même ordonnance qui en fait l'agrément et la beauté. Heureuses les nations où la félicité des sujets et la puissance

des Rois se servent l'une à l'autre d'appui! Heureux les peuples dont les liens mutuels assurent la prospérité, la richesse et la paix!

Mais n'est-ce pas à nos yeux que ce spectacle à été réservé! Les siècles qui ont précédé l'établissement du Christianisme, les peuples privés de ses lumières, l'ont-ils connu? Pourquoi celui des Anciens qui a fait l'étude la plus profonde des Gouvernemens, qui a su le mieux en comparer les principes, en peser les avantages, pourquoi le précepteur d'Alexandre croit-il impossible d'accorder l'autorité d'un seul avec la douceur du Gouvernement? Pourquoi ignore-t-il la différence de la monarchie et de la tyrannie? Pourquoi l'histoire des anciennes Républiques montre-t-elle qu'on n'y connoissoit guères mieux la différence de la liberté et de l'anarchie? C'est qu'elles n'avoient aucune idée de la monarchie que par l'histoire de leurs tyrans et par le despotisme des Rois de Perse; c'est que le monde ne leur offroit jusqu'alors dans les divers Gouvernemens qu'une ambition sans bornes dans les uns, un amour aveugle de l'indépendance dans les autres, une balance continuelle d'oppression et de révolte.

Ne le dissimulons point. Les hommes n'ont pas une raison assez supérieure pour sentir avant

l'expérience la nécessité d'être soumis à l'autorité souveraine. Avares de leur liberté, portés vers ce bien suprême par l'impulsion réunie de tous leurs désirs particuliers, pouvoient-ils croire qu'il fût un prix capable de la payer? Pouvoient-ils croire qu'il y eût un moyen de la conserver sous des loix? C'est l'ambition qui a formé les premiers empires. C'est par elle que de nouveaux conquérans ont été successivement élevés sur les premiers. Les bornes de l'ambition ne sont point dans elle-même. Elle a voulu que tout pliât sous ses caprices. Les excès de sa tyrannie ont souvent produit la liberté. Ailleurs, les peuples fatigués de l'anarchie se sont rejetés dans les bras du despotisme. En vain pour arrêter ces combats perpétuels des passions, des législateurs ont essayé de les captiver par des loix qui ne concordant pas avec les opinions et les mœurs, ont été trop foibles contre les passions. Je crois voir une liqueur bouillante dans les vases fragiles qui la contiennent, elle s'en échappe de tous côtés, et souvent les brise avec éclat. La Religion, en tempérant son effervescence, en donnant au cœur humain une solidité capable de le soutenir par lui-même, a pu seule fixer enfin ces balancemens funestes aux Etats.

En mettant l'homme sous les yeux d'un DIEU

qui voit tout, elle a donné aux passions le seul frein qui pût les retenir. Elle a donné des mœurs, c'est-à-dire des loix intérieures plus fortes que tous les liens extérieurs des loix civiles. Les loix captivent; elles commandent. Les mœurs font mieux. Elles persuadent, elles engagent, et rendent le commandement inutile. Il semble que les loix annoncent aux passions l'obstacle qu'elles peuvent renverser. Un Roi s'irrite contre la loi qui le gêne, le peuple contre celle qui l'asservit. Les mœurs n'opposent point une autorité visible contre laquelle il puisse se faire une réunion. Leur trône est dans tous les esprits. Se révolter contre elles, c'est se révolter à la fois contre tous les hommes et contre soi-même. Aussi les mœurs ne sont et ne peuvent être violées que par quelques particuliers et dans quelques parties. En un mot, elles sont le frein le plus puissant pour les hommes, et presque le seul pour les Rois. Or la seule Religion chrétienne a eu sur toutes les autres cet avantage par les mœurs qu'elle a introduites, d'avoir partout affoibli le despotisme. Voyez depuis l'Océan atlantique sans interruption, jusqu'au-delà du Gange, toutes les rigueurs de la tyrannie régner avec la religion de Mahomet! Jettez les yeux par-delà cette zône immense, et voyez au milieu

de

de la barbarie le Christianisme conserver chez les Abyssins la même sûreté pour les Princes, la même aisance pour les sujets, le même gouvernement et les mêmes mœurs qu'il entretient dans l'Europe. Les limites de cette Religion semblent être celles de la douceur du Gouvernement et de la félicité publique.

En montrant aux Rois le tribunal suprême d'un DIEU qui jugera leur cause et celle des peuples, elle a fait disparoître à leurs yeux même la distance de leurs sujets à eux, comme anéantie, comme absorbée dans la distance infinie des uns et des autres à la Divinité. Elle les a en quelque sorte égalés dans leur abaissement commun. Les Princes et les sujets ne sont plus deux puissances opposées qui, alternativement victorieuses, fassent passer sans cesse les États de la tyrannie à la licence, et de l'anarchie au despotisme. Les peuples, par la soumission que la Religion leur inspire; les Princes par la modération qu'ils tiennent d'elle, coucourent également au même but, au bonheur de tous. « Peuples, soyez soumis à l'autorité légitime, » a dit dans tous les tems cette Religion, et lors même qu'elle voyoit toute la puissance des Empereurs armée contre elle, elle répétoit encore; « Peuples, soyez soumis à l'autorité légitime; »

mais elle n'a jamais cessé d'ajouter : « et vous, » qui jugez la terre, vous, Rois, apprenez » que Dieu ne vous a confié l'image de la puis- » sance que pour le bonheur de vos peuples. » Apprenez à ne plus regarder votre autorité » comme l'unique but du gouvernement, à ne » plus immoler la fin aux moyens. »

Les Princes ont enfin compris ces vérités. Ils eussent autrefois regardé comme criminels ceux qui auroient seulement ôsé les penser. Leur manifestation est devenue l'éloge des Rois. Je le dis avec joie, parce que je vois en général les peuples plus heureux par cet esprit d'équité et de modération. Je le dis avec reconnoissance pour les Princes capables d'en goûter les maximes ; enfin, grâces à la Religion chrétienne, je le dis hardiment, et sans crainte d'irriter les bons Rois, en publiant ce qui est gravé dans leur cœur. Ames serviles, qui croyez flatter les Rois en trahissant la cause de l'humanité, en leur persuadant qu'ils ne doivent considérer qu'eux, que les peuples ne sont faits que pour servir de base à leur grandeur, et pour en porter le poids ; vos honteuses adulations sont un outrage aux Rois dignes de l'être.

Ce ne sera pas vous qui me désavouerez, grand Prince, qui regardez le nom de *Bien-*

aimé comme le plus cher de vos titres ; vous dont le cœur sait apprécier le trône par le pouvoir de faire des heureux : vous avez senti la douceur d'être aimé. Ces cris de joie de tout un peuple transporté au moment où il apprit que des portes de la mort vous reveniez à la vie, ont pénétré dans votre cœur. Avouez-le, ce triomphe a été plus cher à votre sensibilité que le moment où victorieux de trois Nations réunies, vos armes en imposèrent à l'Europe ; on vous vit gémir sur une gloire qui coûtoit tant de sang : vous soupirâtes dès-lors après la paix, et vous l'avez faite enfin sans vous réserver d'autre avantage que celui d'avoir dicté le repos du monde : puissiez-vous en faire long-tems la félicité ! puissiez-vous protéger long-tems une Religion qui doit être si chère à votre cœur, qui ne respire que ce que vous respirez, le plus grand bonheur des hommes.

Et vous, Messieurs, qui dans ce cours d'exercices, travaillez à vous rendre dignes de la défendre, vous la connoissez trop bien pour ne pas l'aimer. Plus que jamais des défenseurs instruits et zélés lui sont nécessaires. L'Église a sur vous les yeux ; elle vous regarde comme le fonds de ses plus brillantes espérances, et vous les remplirez un jour,

SECOND DISCOURS

Sur les progrès successifs de l'Esprit humain, prononcé le 11 décembre 1750.

Il est vraisemblable que ce discours avait, comme le précédent, un exorde, particulièrement relatif à la circonstance et à la cérémonie pour lesquelles il était destiné. — Mais on n'a pas retrouvé cet exorde.

Les phénomènes de la nature soumis à des loix constantes, sont renfermés dans un cercle de révolutions toujours les mêmes. Tout renaît, tout périt; et dans ces générations successives, par lesquelles les végètaux et les animaux se reproduisent, le tems ne fait que ramener à chaque instant l'image de ce qu'il a fait disparoître.

La succession des hommes, au contraire, offre de siècle en siècle un spectacle toujours varié. La raison, les passions, la liberté, produisent sans cesse de nouveaux événemens. Tous les âges sont enchaînés par une suite de causes et d'effets qui lient l'état du monde à tous ceux qui l'ont précédé. Les signes multipliés du langage et de l'écriture, en donnant aux hommes le moyen

de s'assurer la possession de leurs idées, et de les communiquer aux autres, ont formé de toutes les connoissanees partieulières un trésor commun, qu'une génération transmet à l'autre, ainsi qu'un héritage toujours augmenté des découvertes de chaque siècle; et le genre-humain considéré depuis son origine, paroît aux yeux d'un philosophe un tout immense, qui lui-même a, eomme chaque individu, son enfanee et ses progrès.

On voit s'établir des sociétés, se former des nations qui tour à tour dominent d'autres nations ou leur obéissent. Les Empires s'élèvent et tombent: les loix, les formes du gouvernement se succèdent les unes aux autres: les arts, les sciences se déeouvrent et se perfectionnent. Tour à tour retardés et aeeélérés dans leurs progrès, ils passent de elimats en elimats. L'intérêt, l'ambition, la vaine gloire changent perpétuellement la scène du monde, inondent la terre de sang; et au milieu de leurs ravages, les mœurs s'adoueissent, l'esprit humain s'éelaire; les nations isolées se rapprochent les unes des autres; le eommeree et la politique réunissent enfin toutes les parties du globe; et la masse total du genre-humain, par des alternatives de calme et d'agitations, de biens et de maux,

marche toujours, quoiqu'à pas lents, à une perfection plus grande.

Les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent pas de présenter à vos yeux un tableau si vaste. Nous essaierons seulement d'indiquer le fil des progrès de l'esprit humain ; et quelques réflexions sur la naissance, les accroissemens, les révolutions des sciences et des arts rapprochés de la suite des faits historiques, formeront tout le plan de ce discours.

Les livres saints, après nous avoir éclairés sur la création de l'univers, l'origine des hommes et la naissance des premiers arts, nous font bientôt voir le genre-humain concentré de nouveau dans une seule famille par un déluge universel. A peine commençoit-il à réparer ses pertes, que la division miraculeuse des langues força les hommes de se séparer. La nécessité de s'occuper des besoins pressans de la nourriture dans des déserts stériles et qui n'offroient que des bêtes sauvages, les obligea de s'écarter les uns des autres dans toutes les directions, et hâta leur diffusion dans tout l'univers. Bientôt les premières traditions furent oubliées. Les nations séparées par de vastes espaces, et plus encore par la diversité des langages, inconnues les unes aux autres, furent presque toutes plongées

dans la même barbarie où nous voyons encore les Américains indigènes.

Mais les ressources de la nature et le germe fécond des sciences se trouvent partout où il y a des hommes. Les connoissances les plus sublimes ne sont et ne peuvent être que les premières idées sensibles développées ou combinées; de même que l'édifice dont la hauteur étonne le plus nos regards, s'appuie nécessairement sur cette terre que nous foulons aux pieds; et les mêmes sens, les mêmes organes, le spectacle du même univers, ont partout donné aux hommes les mêmes idées, comme les mêmes besoins et les mêmes penchans leur ont partout enseigné les mêmes arts.

Une clarté foible commence à percer la nuit étendue sur toutes les nations, et se répand de proche en proche. Les habitans de la Chaldée, plus voisins de la source des premières traditions, les Egyptiens, les Chinois paroissent devancer le reste des peuples; d'autres les suivent de loin; les progrès amènent d'autres progrès. L'inégalité des nations augmente: ici les arts commencent à naître; là ils avancent à grands pas vers la perfection. Plus loin ils s'arrêtent dans leur médiocrité; ailleurs les premières ténèbres ne sont point encore

dissipées ; et dans cette inégalité variée à l'infini, l'état actuel de l'univers, en présentant à la fois sur la terre toutes les nuances de la barbarie et de la politesse, nous montre en quelque sorte sous un seul coup-d'œil, les monumens, les vestiges de tous les pas de l'esprit humain, l'image de tous les degrés par lesquels il a passé, l'histoire de tous les âges.

La nature n'est-elle donc pas partout la même? Et, si elle conduit tous les hommes aux mêmes vérités, si leurs erreurs même se ressemblent, pourquoi ne marchent-ils pas tous d'un pas égal dans cette route qui leur est tracée? Sans doute l'esprit humain renferme partout le principe des mêmes progrès ; mais la nature inégale en ses bienfaits, a donné à certains esprits une abondance de talens qu'elle a refusé à d'autres : les circonstances développent ces talens, ou les laissent enfouis dans l'obscurité; et de la variété infinie de ces circonstances naît l'inégalité des progrès des nations.

La barbarie égale tous les hommes; et, dans les premiers tems, ceux qui naissent avec du génie, trouvent à peu près les mêmes obstacles et les mêmes ressources. Cependant les sociétés se forment et s'étendent ; les haines des nations, l'ambition ou plustôt l'avarice, seule ambition

des peuples barbares, multiplie les guerres et les ravages; les conquêtes, les révolutions, mêlent en mille manières les peuples, les langages, les mœurs. Les chaînes de montagnes, les grands fleuves, les mers, en arrêtant entre certaines bornes les courses des peuples, et par conséquent leurs mêlanges, formèrent des langues générales qui devinrent un lien pour plusieurs nations, et partagèrent toutes celles de l'univers en un certain nombre de classes. Le labourage rendit les habitations plus fixes; il nourrit plus d'hommes qu'il n'en occupe, et dès-lors impose à ceux qu'il laisse oisifs la nécessité de se rendre utiles ou redoutables aux cultivateurs. De là les villes, le commerce, les métiers, les arts même de simple agrément, la séparation des professions, la différence de l'éducation, l'inégalité des conditions plus grande; de là ce loisir par lequel le génie dégagé du poids des premiers besoins sort de la sphère étroite où ils le retiennent, et dirige toutes ses forces à la culture des sciences; de là cette allure plus vigoureuse et plus rapide de l'esprit humain, qui entraîne toutes les parties de la société, et qui reçoit de leur perfection une vivacité nouvelle. Les passions se développèrent avec le génie, l'ambition prit des forces, la politique lui prêta

des vues toujours plus vastes, les victoires eurent des suites plus durables, et formèrent des empires dont les loix, les mœurs, le gouvernement influant diversement sur le génie, devinrent une espèce d'éducation générale pour les nations, et mirent entre un peuple et un peuple la même différence que l'éducation met entre un homme et un homme.

Réunis, divisés, élevés sur les ruines les uns des autres, les empires se suivent avec rapidité. Leurs révolutions font succéder les uns aux autres tous les états possibles, rapprochent et séparent tous les élémens des corps politiques. Il se fait comme un flux et reflux de la puissance d'une nation à l'autre; et dans la même nation, des princes à la multitude, et de la multitude aux princes. Dans ces balancemens tout se rapproche peu à peu de l'équilibre, et prend à la longue une situation plus fixe et plus tranquille. L'ambition en formant les grands États des débris d'une foule de petits, met elle-même des bornes à ses ravages; la guerre ne désole plus que les frontières des empires; les villes et les campagnes commencent à respirer dans le sein de la paix; les liens de la société unissent un plus grand nombre d'hommes; la communication des lumières devient plus prompte

et plus étendue, et les arts, les sciences, les mœurs avancent d'un pas plus rapide dans leur progrès. Ainsi que les tempêtes qui ont agité les flots de la mer, les maux inséparables des révolutions disparoissent : le bien reste, et l'humanité se perfectionne. Au milieu de cette combinaison variée d'événemens tantôt favorables, tantôt contraires, dont l'action opposée doit à la longue s'entre-détruire, le génie que la nature, en le distribuant à quelques hommes, a cependant répandu sur la masse totale à des distances égales à peu près, agit sans cesse, et par degrés ses effets deviennent sensibles.

Sa marche d'abord lente, ignorée, ensevelie dans l'oubli général où le tems précipite les choses humaines, sort avec elles de l'obscurité par l'invention de l'écriture. Précieuse invention! qui sembla donner aux peuples qui la possédèrent les premiers des ailes pour devancer les autres nations. Invention inestimable qui arrache au pouvoir de la mort la mémoire des grands-hommes et les exemples de la vertu; unit les lieux et les temps, fixe la pensée fugitive, et lui assure une existence durable; par laquelle les productions, les vues, les expériences, les découvertes de tous les âges accu-

mulées servent de base et de degré à la postérité pour s'élever toujours plus haut.

Mais quel spectacle présente la succession des opinions des hommes! J'y cherche les progrès de l'esprit humain, et je n'y vois presque autre chose que l'histoire de ses erreurs. Pourquoi sa marche si sûre dès les premiers pas dans l'étude des mathématiques, est-elle dans tout le reste si chancelante, si sujette à s'égarer? Essayons d'en découvrir les raisons. L'esprit, dans les mathématiques, déduit les unes des autres une chaîne de propositions, dont la vérité se démontre par leur dépendance mutuelle. Il n'en est pas de même des autres sciences, où ce n'est plus de la comparaison des idées entre elles que naît la connoissance de la vérité, mais de leur conformité avec une suite de faits réels, pour la découvrir et la constater. Il ne s'agit plus d'établir un petit nombre de principes simples d'où l'esprit n'ait qu'à se laisser entraîner par le fil des conséquences. Il faut partir de la nature telle qu'elle est, et de cette diversité infinie d'effets auxquels ont concouru tant de causes contrebalancées les unes par les autres. Les notions ne sont plus des assemblages d'idées que l'esprit

forme à son gré, et dont il connaisse précisément l'étendue. Les idées naissent et s'assemblent dans notre âme presque à notre insu; les images des objets viennent l'assaillir dès le berceau : peu à peu nous apprenons à les distinguer, moins par rapport à ce qu'ils sont en eux-mêmes, que par rapport à nos usages et à nos besoins. Les signes du langage s'impriment dans l'esprit encore foible, se lient par le moyen de l'habitude et de l'imitation, d'abord aux objets particuliers, puis parviennent à rappeller des notions plus générales. Ce cahos d'idées, d'expressions, s'accroît et se confond sans cesse; et l'homme, quand il commence à chercher la vérité, se trouve au milieu d'un labyrinthe, où il entre les yeux bandés : faut-il s'étonner de ses erreurs?

Spectateur de l'univers, ses sens en lui montrant les effets lui laissent ignorer les causes; et chercher par l'examen des effets leur cause inconnue, c'est deviner une énigme, imaginer un ou plusieurs mots, les essayer successivement, jusqu'à ce qu'on en rencontre un qui remplisse toutes les conditions. Le physicien forme des hypothèses, les suit dans leurs conséquences, il les compare à l'énigme de la nature, il les essaie pour ainsi-dire sur les faits,

comme on vérifie un cachet en l'appliquant sur son empreinte; les suppositions imaginées d'après un petit nombre d'effets mal connus, cèdent à d'autres suppositions moins absurdes sans être plus vraies. Le tems, les recherches, les hasards accumulent les observations, dévoilent les liens cachés qui unissent plusieurs phénomènes.

Toujours inquiète, incapable de trouver le repos ailleurs que dans la vérité, toujours excitée par l'image de cette vérité qu'elle croit toucher et qui fuit devant elle, la curiosité des hommes multiplie les questions et les disputes, et les oblige d'analyser d'une manière toujours plus exacte et plus approfondie les idées et les faits. Les vérités mathématiques devenues de jour en jour plus nombreuses, et dès-là plus fécondes, apprennent à développer des hypothèses plus étendues et plus précises, indiquent de nouvelles expériences qui leur donnent à leur tour de nouveaux problêmes à résoudre. Ainsi le besoin perfectionne l'instrument; ainsi les mathématiques s'appuient sur la physique à qui elles prêtent leur flambeau; ainsi tout est lié; ainsi malgré la diversité de leur marche, toutes les sciences se rendent l'une à l'autre un secours mutuel; ainsi à force de tâtonner, de

multiplier les systêmes, d'épuiser pour ainsi-dire les erreurs, on arrive enfin à la connoissance d'un grand nombre de vérités.

Que d'opinions extravagantes ont marqué nos premiers pas! Quelle absurdité dans les causes que nos pères ont imaginées pour rendre raison de ce qu'ils voyoient! Quels tristes monumens de la foiblesse de l'esprit humain! Les sens sont l'unique source de ses idées. Tout le pouvoir de l'imagination se borne à combiner les notions qu'elle a reçues d'eux. A peine même peut-elle en former des assemblages dont les sens ne lui fournissent pas le modèle; de là ce penchant presqu'invincible à juger de ce qu'on ignore par ce qu'on connoît: de là ces analogies trompeuses auxquelles la grossièreté des premiers hommes s'abandonnoit avec tant d'inconsidération; de là les égaremens monstrueux de l'idolâtrie; les hommes dans l'oubli des premières traditions, frappés des phénomènes sensibles, supposèrent que tous les effets indépendans de leur action étoient produits par des êtres semblables à eux, mais invisibles et plus puissans, qu'ils substituèrent à la Divinité. Contemplant la nature, appliquant en quelque sorte leurs regards sur la surface d'une mer profonde, au lieu du fond caché par les eaux, ils n'y virent que leur image.

Tous les objets de la nature eurent leurs dieux, qui, formés sur le modèle des hommes, en eurent les attributs et les vices. La superstition consacra par tout l'univers les caprices de l'imagination; et le seul vrai Dieu, seul digne d'être adoré, ne fut connu que dans un coin de la terre par le peuple qu'il s'étoit expressément choisi.

Dans cette progression lente d'opinions et d'erreurs qui se chassent les unes les autres, je crois voir ces premières feuilles, ces enveloppes que la nature a données à la tige naissante des plantes, sortir avant elles de la terre, se flétrir successivement à la naissance d'autres enveloppes, jusqu'à ce qu'enfin cette tige paroisse et se couronne de fleurs et de fruits, image de la tardive vérité.

Malheur donc aux nations chez lesquelles par un zèle aveugle pour les sciences, on les resserra dans les limites des connoissances actuelles en voulant les fixer. C'est par cette cause que les régions qui ont été les premières éclairées, ne sont pas celles où elles ont fait le plus de progrès. Le respect que l'éclat de la nouveauté imprime aux hommes pour la philosophie naissante tend à perpétuer les premières opinions. L'esprit de secte s'y joint, et cet esprit est naturel

naturel aux premiers Philosophes, parce que l'orgueil se nourrit de l'ignorance; parce que moins on sait, moins on doute; moins on a découvert, moins on voit ce qui reste à découvrir. En Égypte, et long-temps avant dans les Indes, la superstition qui faisoit des dogmes de l'ancienne philosophie comme le patrimoine des familles sacerdotales, qui, en les consacrant, les enchaînoit et les incorporoit aux dogmes d'une fausse religion: dans la Haute-Asie, le despotisme politique, effet de l'établissement des grands Empires dans les siècles barbares, et le despotisme civil né de l'esclavage et de la pluralité des femmes qui en est une suite: la mollesse des princes, l'abattement des sujets: à la Chine, le soin même que prirent les Empereurs de régler les études, et de mêler les sciences à la constitution politique de l'État, les retinrent à jamais dans la médiocrité. Ces tiges trop fécondes en branches dès leur origine, cessèrent bientôt de s'élever.

Le temps s'écouloit, et de nouveaux peuples se formoient dans l'inégalité des progrès des nations. Les peuples policés environnés de barbares, tantôt conquérans, tantôt conquis, se mêloient avec eux: soit que ceux-ci reçussent des premiers leurs arts et leurs loix avec la

servitude, soit que vainqueurs ils cédassent à l'empire naturel de la raison et de la politesse sur la force, la barbarie diminuoit toujours.

Les Phéniciens, habitans d'une côte aride, s'étoient fait les ministres des échanges entre les peuples. Leurs vaisseaux répandus dans toute la Méditerranée, commencèrent à dévoiler les nations aux nations. L'astronomie, la navigation, la géographie se perfectionnèrent l'une par l'autre. Les côtes de la Grèce et de l'Asie Mineure se remplirent de colonies Phéniciennes. Les colonies sont comme des fruits qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité : devenues suffisantes à elles-mêmes, elles firent ce que fit depuis Carthage, *ce que fera un jour l'Amérique* (1).

Du mélange de ces colonies, indépendantes les unes des autres, avec les anciens peuples de la Grèce et avec les restes de tous les essaims de barbares qui l'avoient successive-

(1) C'était en 1750 que M. TURGOT, n'ayant que vingt-trois ans, et livré dans un séminaire à l'étude de la Théologie, devinait, prévoyait la révolution qui a formé les *États-Unis ;* qui les a détachés de la puissance Européenne en apparence la plus capable de retenir ses Colonies sous sa domination.

ment ravagée, se forma la nation grecque, ou plustôt ce peuple de nations composé d'une foule de petits peuples, qu'une égale foiblesse et la nature du pays coupé par les montagnes et par la mer, empêchoient de s'agrandir aux dépens les uns des autres; et que leurs associations, leurs intérêts publics et particuliers, leurs guerres civiles et nationales, leurs migrations, les devoirs réciproques des colonies et des métropoles, une langue, des mœurs, une religion commune, le commerce, les jeux publics, le tribunal des Amphictions, mélangeoient, divisoient, réunissoient en mille manières. Dans ces révolutions, par ces mélanges multipliés, se formoit cette langue riche, expressive, sonore, la langue de tous les arts.

La poësie, qui n'est que l'art de peindre par le moyen du langage, et dont la perfection dépend si fort du génie des langues qu'elle emploie, se revêtit en Grèce d'une magnificence qu'elle n'avoit point connue encore. Ce n'étoit plus comme chez les premiers hommes, une suite de mots barbares asservis à la mesure d'un chant rustique, et aux pas d'une danse aussi grossière que la joie tumultueuse qu'elle exprimoit, elle s'étoit parée d'une harmonie qui n'étoit qu'à elle. L'oreille, toujours plus difficile

à contenter, avoit conduit à des règles plus sévères; et si le joug en étoit devenu plus pesant, les expressions, les tours nouveaux, les hardiesses heureuses multipliées à proportion, donnoient plus de force pour le porter.

Le goût avoit achevé de proscrire ces figures entassées, ces métaphores gigantesques qu'on reproche à la poésie des Orientaux.

Dans ces contrées de l'Asie, où les sociétés ont pris plustôt un état fixe, où il y a eu plustôt des écrivains, les langues ont été fixées plus près des premières origines, et dès-lors l'emphase en est devenue le caractère, parcequ'elle est une suite de la première imperfection du langage. Les langues sont la mesure des idées des hommes; par conséquent elles n'eurent des noms dans les premiers temps que pour les objets les plus familiers aux sens; pour exprimer des idées imparfaites, il fallut se servir de métaphores. Un mot qu'on invente n'est pas toujours entendu; il faut en rassemblant les signes des idées les plus approchantes, essayer de mettre l'esprit sur la voie de celle qu'on vouloit lui donner. L'imagination s'étudie à saisir le fil d'une certaine analogie qui lie et nos sensations et leurs différens objets. Une analogie imparfaite ou éloignée, fit naître ces métaphores grossières et

fréquentes que la nécessité plus ingénieuse que délicate emploie, que le goût désavoue, dont les premières langues sont pleines, et dont les étymologistes apperçoivent même encore les vestiges dans les plus cultivées.

Les langues, nécessairement maniées par tous les hommes, quelquefois par des hommes de génie, se perfectionnent toujours avec le tems, quand elles ne sont pas fixées par des écrits qui deviennent une règle constante pour juger de leur pureté. L'usage habituel de la parole amène sans cesse de nouvelles combinaisons d'idées, fait remarquer entre elles de nouveaux rapports, de nouvelles nuances, et fait sentir le besoin de nouvelles expressions. De plus, par les migrations des peuples, les langages se mêlent comme les fleuves, et s'enrichissent du concours de plusieurs langages.

Ainsi la langue grecque formée du mélange d'un plus grand nombre de langues, fixée plus tard que celles de l'Asie, réunit l'harmonie, l'abondance et la variété. Homère acheva de la faire triompher, y versa les trésors de son génie, et l'éleva au plus haut point par le nombre de sa poësie, le charme de ses expressions, la pompe de ses images.

Dans la suite la liberté qui, par une révolu-

tion naturelle aux petits États, vint à s'établir dans toutes les villes sur les ruines du gouvernement d'un seul, donna au génie des Grecs un nouvel essor. Les différentes formes d'administration, où les passions opposées des puissans et des peuples les précipitoient tour à tour, enseignoient aux Législateurs à comparer, à peser tous les élémens des sociétés, à trouver le juste équilibre entre leurs forces, en même temps que les querelles et les intérêts combinés de tant de Républiques voisines, ambitieuses, foibles et jalouses, apprenoient aux États à se craindre, à s'observer sans cesse, à contrebalancer les succès par des ligues, et perfectionnoient à la fois la politique et l'art de la guerre.

Ce ne fut qu'après plusieurs siècles qu'on vit paroître des Philosophes dans la Grèce ; ou plustôt ce ne fut qu'alors que l'étude de la philosophie devint le partage de certains esprits, et parut assez vaste pour les occuper entièrement. Jusques-là les poëtes avoient été à la fois les seuls philosophes et les seuls historiens. Quand les hommes sont ignorans, il est aisé de tout savoir. Mais les idées n'étoient point encore assez éclaircies, les faits n'étoient point en assez grand nombre; le temps de la vérité n'étoit point arrivé; les systêmes des philosophes grecs ne

pouvoient être encore qu'ingénieux. Leur métaphysique chancelante sur les plus importantes vérités, souvent superstitieuse ou impie, n'étoit guères qu'un amas de fables poëtiques, ou un tissu de mots inintelligibles; et leur physique elle-même n'étoit qu'une métaphysique frivole.

La morale, quoiqu'encore imparfaite, se sentit moins de l'enfance de la raison. Les besoins renaissans qui rappellent sans cesse l'homme à la société, et le forcent de se plier à ses loix; cet instinct, ce sentiment du bon et de l'honnête que la Providence a gravé dans tous les cœurs, qui devance la raison, qui souvent l'entraîne malgré elle-même, ramène les Philosophes de tous les tems aux mêmes principes fondamentaux de la science des mœurs. *Socrate* guida ses concitoyens dans le chemin de la vertu. *Platon* le sema de fleurs: le charme de l'éloquence embellit ses erreurs mêmes. *Aristote*, l'esprit le plus étendu, le plus profond, le plus véritablement philosophique de toute l'antiquité, porta le premier le flambeau d'une analyse exacte dans la philosophie et dans les arts; et dévoilant les principes de la certitude, et les ressorts du sentiment, il asservit à des règles constantes la marche de la raison et la fougue même du génie.

Siècle heureux! où tous les beaux-arts répandoient de tous côtés leur lumière! Où le feu d'une noble émulation se communiquoit avec rapidité d'une ville à l'autre; la peinture, la sculpture, l'architecture, la poësie, l'histoire s'élevoient partout à la fois, comme on voit dans l'étendue d'une forêt mille arbres divers naître, monter, élever ensemble leur cîme touffue.

Athènes gouvernée par les décrets d'une multitude, dont les orateurs calmoient ou soulevoient à leur gré les flots tumultueux; Athènes, où Périclès avoit appris aux chefs à acheter l'État aux dépens de l'Etat même, à dissiper ses trésors pour se dispenser d'en rendre compte; Athènes où l'art de gouverner le peuple étoit l'art de l'amuser, l'art de repaître ses oreilles, ses yeux, sa curiosité toujours avide de nouvelles, de fêtes, de plaisirs, de spectacles renaissans; Athènes dut aux mêmes vices de son gouvernement qui la firent succomber sous Lacédémone, cette éloquence, ce goût, cette magnificence, cet éclat dans tous les arts qui l'ont rendue le modèle des nations.

Tandis que les Athéniens, les Spartiates, les Thébains s'arrachent successivement la supériorité sur les autres villes, la puissance Macédo-

nienne, telle qu'un fleuve qui par degrés surmonte ses rives, s'étend lentement dans la Grèce sous Philippe, inonde avec impétuosité l'Asie sous Alexandre. Cette foule de régions, d'États dont les conquêtes des Assyriens, des Mèdes, des Perses, en s'engloutissant successivement les unes les autres, avoient formé ce grand corps, l'ouvrage de tant de conquérans et de tant de siècles, se sépare tout-à-coup avec fracas à la mort du vainqueur de Darius. Les guerres entre ses Généraux établissent de nouveaux royaumes. La Syrie, l'Égypte deviennent une partie de la Grèce, et reçoivent la langue, les mœurs et les scienees de leurs conquérans.

Le commeree et les arts rendent Alexandrie la rivale d'Athènes; l'astronomie et les sciences mathématiques y sont portées même plus haut qu'elles ne l'avoient encore été. Surtout on y vit briller cette érudition que jusques-là les Grecs avoient peu connue; cette espèce d'étude qui s'exerce moins sur les choses que sur les livres; qui consiste moins à produire, à déeouvrir qu'à rassembler et comparer, à juger ce qu'on a produit, ee qu'on a découvert; qui ne va point en avant, mais qui tourne les yeux en arrière pour observer le chemin qu'on a fait. Les études qui demandent le plus de génie ne

sont pas toujours celles qui supposent le plus de progrès dans la masse des hommes. Il est des esprits à qui la nature a donné une mémoire capable de les comparer, de leur donner cet arrangement qui les met dans tout leur jour; mais à qui en même temps elle a refusé cette ardeur de génie qui invente et qui s'ouvre des routes nouvelles. Faits pour réunir des découvertes anciennes sous un point de vue, pour les éclaircir et même pour les perfectionner, si ce ne sont pas des flambeaux qui brillent par eux-mêmes, ce sont des diamans qui réfléchissent avec éclat une lumière empruntée, mais qu'une obscurité totale confondroit avec les pierres les plus viles.

L'univers connu, si j'ôse ainsi parler, l'univers commerçant, l'univers politique s'étoit agrandi par les conquêtes d'Alexandre; les dissentions de ses successeurs commençoient à présenter un spectacle plus vaste, et dans ces chocs et ces balancemens des grandes Puissances, les petites villes de la Grèce situées au milieu d'elles, souvent le théâtre de leurs combats, en proie aux ravages de tous les partis, ne sentirent plus que leur foiblesse. L'éloquence ne fut plus le ressort de la politique. Dès-lors avilie dans l'ombre des écoles par des décla-

mations puériles, elle perdit son éclat avec son pouvoir.

Cependant, déjà depuis plusieurs siècles, Rome dans l'Italie, comme dans un monde à part, marchoit par une suite continuelle de triomphes à la conquête de l'univers; victorieuse de Carthage, elle parut soudain au milieu des nations. Les peuples tremblèrent et furent soumis. Les Romains, conquérans de la Grèce, connurent un nouvel empire, celui de l'esprit et du savoir; leur rudesse austère s'apprivoisa: Athènes trouva des disciples dans ses vainqueurs, et bientôt des émules. Cicéron déploya au Capitole et sur la tribune aux harangues une éloquence puisée dans les leçons des Grecs, et dont ses maîtres asservis ne connoissoient plus que les règles. La langue latine adoucie, enrichie, poliça l'Afrique, l'Espagne et les Gaules. Les limites de l'univers éclairé se confondirent avec celles de la puissance Romaine, et deux langues rivales, le grec et le latin, le partagèrent entre elles.

Les loix de Rome faites pour gouverner une ville, succombèrent sous le poids du monde entier. La liberté Romaine s'éteignit dans des flots de sang. Octave recueillit enfin seul le fruit des discordes civiles. Usurpateur cruel,

Prince modéré, il donna à la terre des jours tranquilles. Sa protection éclairée anima tous les arts. L'Italie eut un Homère moins fécond que le premier, mais plus sage, plus égal, aussi harmonieux, peut-être plus parfait. Le sublime, la raison et les grâces s'unirent pour former Horace. Le goût se perfectionna dans tous les genres.

La connoissance de la nature et de la vérité est infinie comme elles. Les arts, dont l'objet est de nous plaire, sont bornés comme nous. Le temps fait sans cesse éclore de nouvelles découvertes dans les sciences; mais la poësie, la peinture, la musique, ont un point fixe, que le génie des langues, l'imitation de la nature, la sensibilité limitée de nos organes déterminent; qu'elles atteignent à pas lents et qu'elles ne peuvent passer. Les grands-hommes du siècle d'Auguste y arrivèrent et sont encore nos modèles.

Depuis ce temps jusqu'à la chûte de l'Empire, je ne vois plus qu'une décadence générale où tout se précipite. Les hommes ne s'élèvent-ils donc que pour tomber? Mille causes se réunissent pour dépraver de plus en plus le goût. La tyrannie, qui abaisse les esprits au-dessous de tout ce qui est grand; le luxe aveugle,

qui, né de la vanité et jugeant moins les ouvrages de l'art comme des objets de goût que comme des signes d'opulence, est aussi contraire à leur perfection qu'un amour éclairé de la magnificence lui est favorable; l'ardeur pour les choses nouvelles dans ceux qui n'ayant point assez de génie pour en inventer, n'ont que trop souvent assez d'esprit pour gâter les anciennes; l'imitation des fautes des grands auteurs, et même l'imitation déplacée de leurs beautés.— Les écrivains se multiplient dans les provinces et corrompent la langue. Je ne sais quels restes de l'ancienne philosophie grecque mêlée avec une foule d'allégories vaines, avec les prestiges de la magie, s'emparent des esprits, étouffent la saine physique qui commençoit à naître dans les écrits de Sénèque et de Pline l'Ancien.

Bientôt l'Empire abandonné aux caprices d'une milice insolente, devient la proie d'une foule de tyrans qui, en se l'arrachant les uns aux autres, promènent dans les provinces la désolation et le ravage. La discipline militaire s'anéantit. Les barbares du Nord pénètrent de tous côtés. Les peuples se précipitent sur les peuples : les villes deviennent désertes, les campagnes incultes, et l'Empire d'Occident affoibli par le transport de toutes les forces à Constan-

tinople, ruiné en détail par tant de ravages redoublés, s'affaisse enfin tout-à-coup, et laisse les Bourguignons, les Goths, les Francs se disputer ses vastes débris, et fonder des royaumes dans les diverses contrées de l'Europe.

Seroit-ce dans ce sanctuaire que je passerois sous silence cette nouvelle lumière, qui, tandis que l'Empire marchoit à sa ruine, s'étoit répandue sur l'univers, lumière plus précieuse mille fois que celle des lettres et de la philosophie. Religion sainte! pourrois-je oublier les mœurs perfectionnées, les ténèbres de l'idolâtrie enfin dissipées, les hommes éclairés sur la Divinité! Dans la ruine presque totale des lettres, vous seule formiez encore des écrivains qu'animoit le désir d'instruire les fidèles ou de repousser les attaques des ennemis de la Foi; et quand l'Europe fut la proie des barbares, vous seule apprivoisâtes leur férocité; vous seule avez perpétué l'intelligence de la langue latine abolie; vous seule nous avez transmis à travers tant de siècles l'esprit, si j'ôse ainsi parler, de tant de grands-hommes confié à cette langue, et la conservation du trésor des connoissances humaines prêt à se dissiper est un de vos bienfaits.

Mais la plaie du genre-humain étoit trop profonde : il falloit des siècles pour la guérir. Si

Rome n'avoit été conquise que par un seul peuple, le chef seroit devenu romain, et sa nation auroit été absorbée dans l'empire avec sa langue : on auroit vu ce que l'histoire du monde présente plus d'une fois, le spectacle d'un peuple policé envahi par des barbares qui leur communique ses mœurs, son langage, ses connoissances, et les force de ne faire avec lui qu'un seul peuple. Cicéron, Virgile auroient soutenu la langue latine, comme Homère, Platon, Démosthène avoient défendu la leur contre la puissance romaine. Mais trop de peuples, trop de ravages se succédèrent ; trop de couches de barbarie furent données coup sur coup, avant que les premières eussent le tems de disparoître et de céder à la force des sciences romaines. Les conquérans trop nombreux, trop uniquement livrés à la guerre, furent pendant plusieurs siècles trop occupés de leurs dissentions : le génie des romains s'éteignit, et leur langue se perdit, confondue avec les langues germaniques.

C'est une suite du mélange de deux langues, qu'il s'en forme une nouvelle différente de chacune d'elles ; mais il se passe bien du tems avant qu'elles puissent se confondre d'une manière assez intime. La mémoire flottante entre les deux se détermine au hazard pour les expressions de

l'une ou de l'autre : l'analogie, c'est-à-dire l'art de former les conjugaisons, les déclinaisons, d'exprimer les rapports des objets, d'arranger les expressions dans le discours, n'a plus de règles fixes. Les idées se lient d'une manière confuse : plus d'harmonie, plus de clarté dans le langage. Versez deux liqueurs dans le même vase : vous les verrez se troubler, s'obscurcir, et ne reprendre la transparence qu'elles avoient séparément, que lorsque le tems aura rendu leur mélange plus intime et plus homogène. Ainsi, jusqu'à ce qu'une longue suite de siècles ait achevé de donner au nouveau langage sa couleur propre et uniforme, la poésie, l'éloquence, le goût disparoissent presque entièrement. Ainsi, de nouvelles langues naissoient en Europe, et dans le cahos de leur première formation, l'ignorance et la grossièreté dominoient partout.

Déplorable empire des Césars, faut-il que de nouveaux malheurs poursuivent encore jusqu'aux restes échappés à ton naufrage? Faut-il que la barbarie détruise à la fois tous les asyles des arts! Et toi, Grèce aussi, tes honneurs sont donc éclipsés! Le Nord enfin paroît s'être épuisé, et de nouveaux orages se forment dans le Midi contre les seules provinces qui ne gémissent point encore sous un joug étranger.

L'étendard

L'étendard d'un faux prophète réunit les pâtres errans dans les déserts de l'Arabie : en moins d'un siècle la Syrie, la Perse, l'Egypte, l'Afrique sont couvertes par le torrent fougueux qui embrasse dans ses ravages depuis les frontières de l'Inde jusqu'à l'Océan Atlantique et aux Pyrénées. L'Empire Grec resserré dans des bornes étroites, dévasté au midi par les Sarrazins, et depuis par les Turcs ; au nord par les Bulgares ; désolé au dedans par les factions et par l'instabilité de son trône, tombe dans un état de foiblesse et de langueur, et la culture des lettres et des arts cesse d'occuper des hommes avilis dans une lâche indolence.

En vain Charlemagne dans l'Occident veut ranimer quelques étincelles d'un feu enseveli sous la cendre ; leur éclat est aussi passager que foible. Bientôt les discordes de ses petits-fils troublent son Empire. Le Nord fait encore sortir de son sein de nouveaux destructeurs ; les Normands, les Hongrois couvrent encore l'Europe de nouvelles ruines et de nouvelles ténèbres. Dans la foiblesse générale une nouvelle forme de gouvernement achève de tout perdre. La puissance royale anéantie fait place à cette foule de petites souverainetés subordonnées les unes aux autres, entre lesquelles les loix des fiefs

entretiennent je ne sais quelle fausse image de l'ordre au sein même de l'anarchie qu'elles perpétuent.

Les Rois sans autorité, les nobles sans frein, les peuples esclaves, les campagnes couvertes de forteresses, et sans cesse ravagées : la guerre allumée entre une ville et une ville, un village et un village ; pénétrant, si j'ose ainsi parler, toute la masse des royaumes ; nul commerce, toute communication interrompue ; les villes habitées par des artisans pauvres et sans émulation ; les seules richesses, le seul loisir dont quelques hommes jouissent encore, perdues dans l'oisiveté d'une noblesse répandue çà et là dans ses châteaux, et qui ne savoit que se livrer des combats inutiles à la patrie. L'ignorance la plus grossière étendue sur toutes les nations, sur toutes les professions ! Tableau déplorable, mais trop ressemblant, de l'Europe pendant plusieurs siècles.

Et cependant du sein de cette barbarie ressortiront un jour les sciences et les arts perfectionnés. Au milieu de l'ignorance un progrès insensible prépare les éclatans succès des derniers siècles. Sous cette terre se développent déjà les foibles racines d'une moisson éloignée. Les villes, chez tous les peuples policés, sont par leur na-

ture le centre du commerce et des forces de la société. Elles subsistoient, et si l'esprit du gouvernement féodal né des anciennes coutumes de la Germanie combinées avec quelques circonstances accidentelles, les avoit abaissées, c'étoit dans la constitution des États une contradiction qui devoit s'effacer à la longue. Je vois bientôt les villes se relever sous la protection des princes. Ceux-ci, en tendant la main aux peuples opprimés, diminuer la puissance de leurs vassaux, et rétablir peu à peu la leur.

On étudioit déjà le latin et la théologie dans les universités, avec la dialectique d'Aristote. Dès long-tems les Arabes musulmans s'étoient instruits dans la philosophie des Grecs; et leurs lumières se répandoient dans l'Occident. Les mathématiques s'étoient étendues par leurs travaux, plus indépendantes que les autres sciences de la perfection du goût, et peut-être même de la justesse de l'esprit. On ne peut les étudier sans être conduit au vrai. Toujours certaines, toujours pures, les vérités naissoient environnées des erreurs de l'astrologie judiciaire. Les chimériques espérances du grand œuvre, en animant les philosophes arabes à séparer, à rapprocher tous les élémens des corps, avoient fait éclore sous leurs mains la science immense de

la chimie, et l'avoient répandue partout où les hommes peuvent être trompés par leurs désirs avides. Enfin, de tous côtés les arts mécaniques se perfectionnoient par cela seul que le tems s'écouloit, parce que dans la chute même des sciences et du goût, les besoins de la vie les conservent, et parce que dès lors dans cette foule d'artisans qui les cultivent successivement, il est impossible qu'il ne se rencontre quelqu'un de ces hommes de génie qui sont mêlés avec le reste des hommes, comme l'or avec la terre d'une mine.

De là quelle foule d'inventions ignorées des Anciens, et dues à un siècle barbare! Notre art de noter la musique, les lettres de change, notre papier, le verre à vitres, les grandes glaces, les moulins à vent, les horloges, les lunettes, la poudre à canon, l'aiguille aimantée, la perfection de la marine et du commerce. Les arts ne sont que l'usage de la nature, et la pratique des arts est une suite d'expériences physiques qui la dévoilent de plus en plus. Les faits s'amassoient dans l'ombre des tems d'ignorance, et les sciences, dont le progrès pour être caché, n'en étoit pas moins réel, devoient reparoître un jour accrues de ces nouvelles richesses; et telles que ces rivières qui, après s'être dérobées quel-

que tems à notre vue dans un canal souterrain, se montrent plus loin grossies de toutes les eaux filtrées à travers les terres.

Différentes suites d'événemens naissent dans les différentes contrées du monde, et toutes comme par autant de routes séparées concourent enfin au même but, à relever l'esprit humain de ses ruines. Ainsi pendant la nuit on voit les étoiles se lever successivement; elles s'avancent chacune sur leur cercle; elles semblent dans leur révolution commune entraîner avec elles toute la sphère céleste, et nous amener le jour qui les suit. L'Allemagne, le Dannemarck, la Suède, la Pologne, par les soins de Charlemagne et des Othons, la Russie par le commerce avec l'Empire des Grecs, cessent d'être des forêts incultes. Le Christianisme, en rassemblant ces sauvages épars, en les fixant dans des villes, va tarir pour jamais la source de ces inondations tant de fois funestes aux sciences. L'Europe est encore barbare; mais ses connoissances portées chez des peuples plus barbares encore, sont pour eux un progrès immense. Peu à peu les mœurs apportées de la Germanie dans le midi de l'Europe disparoissent. Les nations, dans les querelles des Nobles et des Princes, commencent à se former les principes d'un gouverne-

ment plus fixe, à acquérir par la variété des circonstances où elles se trouvent, le caractère particulier qui les distingue. Les guerres contre les Musulmans dans la Palestine, en donnant à tous les Etats de la Chrétienté un intérêt commun, leur apprennent à se connoître, à s'unir, jettent les semences de cette politique moderne par laquelle tant de nations semblent ne composer qu'une vaste république. Déjà on voit l'autorité royale renaître en France; la puissance du peuple s'établir en Angleterre; les villes d'Italie se former en républiques et présenter l'image de l'ancienne Grèce; les petites monarchies d'Espagne chasser les Maures devant elle, et se rejoindre peu à peu dans une seule. Bientôt les mers qui jusques-là séparoient les nations, en deviennent le lien par l'invention de la boussole. Les Portugais à l'Orient, les Espagnols à l'Occident, découvrent de nouveaux Mondes. L'univers est enfin connu. Déjà le mêlange des langues barbares avec le latin a produit, dans la suite des siècles, de nouvelles langues; tandis que l'italienne, moins éloignée de leur source commune, moins mêlée avec les langues étrangères, s'élève la première à l'élégance du style et aux beautés de la poësie. Les Ottomans répandus dans l'Asie et dans l'Europe

avec la rapidité d'un vent impétueux, achèvent d'abattre l'Empire de Constantinople, et dispersent dans l'Occident les foibles étincelles des sciences que la Grèce conservoit encore.

Quel art naît tout à coup comme pour faire voler en tous lieux les écrits et la gloire des grands-hommes qui vont paroître? Que les moindres progrès sont lents en tous genres! Depuis deux mille ans les médailles présentent à tous les yeux des caractères imprimés sur l'airain, et après tant de siècles un particulier obscur soupçonne qu'on peut en imprimer sur le papier. Aussitôt les trésors de l'antiquité tirés de la poussière passent dans toutes les mains, pénètrent dans tous les lieux, vont porter la lumière aux talens qui se perdroient dans l'ignorance, vont appeller le génie du fond de sa retraite.

Les tems sont arrivés. Sors, Europe, de la nuit qui te couvroit. Noms immortels des Médicis, de Léon X, de François Ier., soyez consacrés à jamais! Que les bienfaiteurs des arts partagent la gloire de ceux qui les cultivent! Je te salue, ô Italie! Heureuse terre, pour la seconde fois la Patrie des lettres et du goût, la source d'où leurs eaux se sont répandues pour fertiliser nos régions. Notre France ne regarde

encore que de loin tes progrès. Sa langue encore infectée d'un reste de barbarie, ne peut les suivre. Bientôt de funestes discordes déchireront l'Europe entière. Des hommes audacieux ont ébranlé les fondements de la Foi et ceux des Empires : les tiges fleuries des beaux-arts croissent-elles arrosées de sang ? Un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, qu'elles embelliront toutes les contrées de l'Europe.

Tems, déploye tes aîles rapides ! Siècle de Louis, siècle des Grands-Hommes, siècle de la Raison, hâtez-vous ! Déjà dans les troubles de l'hérésie, la fortune des États long-temps agitée a achevé, comme par une dernière secousse, de prendre une raisonnable fixité. Déjà l'étude opiniâtre de l'Antiquité a remis les esprits au point où elle s'étoit arrêtée. Déjà cette multitude de faits, d'expériences, d'instrumens, de manœuvres ingénieuses que la pratique des arts accumuloit depuis tant de siècles, a été tirée de l'obscurité par l'impression. Déjà les productions des deux Mondes rassemblées sous les yeux par un commerce immense, sont devenues le fondement d'une physique inconnue jusques-là, et dégagée enfin des spéculations étrangères. Déjà de tous côtés des regards attentifs sont fixés sur la nature. Les

moindres hazards mis à profit, enfantent les découvertes. Le fils d'un artisan, dans la Zélande, assemble en se jouant deux verres convexes dans un tube. Les limites de nos sens sont reculées, et dans l'Italie les yeux de *Galilée* ont découvert un nouveau ciel. Déjà *Képler*, en cherchant dans les astres les nombres de Pythagore, a trouvé ces deux fameuses loix du cours des planètes, qui deviendront un jour dans les mains de *Newton* la clef de l'univers. Déjà *Bacon* a tracé à la postérité la route qu'elle doit suivre.

Quel mortel ôse rejetter les lumières de tous les âges, et les notions mêmes qu'il a crues les plus certaines. Il semble vouloir éteindre le flambeau des sciences pour le rallumer lui seul au feu pur de la raison. Veut-il imiter ces peuples de l'Antiquité chez lesquels c'étoit un crime d'allumer à des feux étrangers celui qu'on faisoit brûler sur l'autel des Dieux. Grand *Descartes!* s'il ne vous a pas été donné de trouver toujours la vérité, du moins vous avez détruit la tyrannie de l'erreur.

La France, que l'Espagne et l'Angleterre ont déjà devancée dans la gloire de la poësie, la France dont le génie n'achève de se former que lorsque l'esprit philosophique commence à se ré-

pandre, devra peut-être à cette lenteur même l'exactitude, la méthode, le goût sévère de ses écrivains. Les pensées subtiles et recherchées, le pesant étalage d'une érudition fastueuse, corrompent encore notre littérature. Etrange différence de nos progrès dans le goût et de ceux des Anciens! L'avancement réel de l'esprit humain se décèle jusques dans ses égaremens. Les caprices de l'architecture gothique n'appartiennent point à ceux qui n'ont que des cabanes de bois; l'acquisition des connoissances chez les premiers hommes et la formation du goût marchoient pour ainsi dire du même pas. De là une rudesse grossière, une trop grande simplicité étoient leur appanage. Guidés par l'instinct et l'imagination, ils saisirent peu à peu ces rapports entre l'homme et les objets de la nature, qui sont les seuls fondemens du beau. Dans les derniers temps, où malgré l'imperfection du goût, le nombre des idées et des connoissances étoit augmenté, où l'étude des modèles et des règles avoit fait perdre de vue la nature et le sentiment, il falloit revenir par la perfection au point où les premiers hommes avoient été conduits par un instinct aveugle; et qui ne sait que c'est là le suprême effort de la raison?

Enfin toutes les ombres sont dissipées. Quelle

lumière brille de toutes parts! Quelle foule de grands-hommes dans tous les genres! Quelle perfection de la raison humaine! Un homme, NEWTON, a soumis l'infini au calcul; a dévoilé les propriétés de la lumière qui, en éclairant tout, semblait se cacher elle-même; a mis dans la balance les astres, la terre et toutes les forces de la nature. Cet homme a trouvé un rival. *Leibnitz* embrasse dans sa vaste intelligence tous les objets de l'esprit humain. Les différentes sciences resserrées d'abord dans un petit nombre de notions simples, communes à tous, ne peuvent plus, lorsqu'elles sont devenues par leurs progrès plus étendus et plus difficiles, être envisagées que séparément; mais un progrès plus grand encore les rapproche, parce qu'on découvre cette dépendance mutuelle de toutes les vérités qui en les enchaînant entre elles les éclaire l'une par l'autre; parce que si chaque jour ajoute à l'immensité des sciences, chaque jour les rend plus faciles; parce que les méthodes se multiplient avec les découvertes, parce que l'échafaud s'élève avec l'édifice.

O Louis! quelle majesté t'environne! quel éclat ta main bienfaisante a répandu sur tous les arts! Ton peuple heureux est devenu le centre de la politesse. Rivaux de Sophocle, de

Ménandre, d'Horace, rassemblez-vous autour de son trône! Académies savantes, naissez! unissez vos travaux pour la gloire de son règne! Quelle mutitude de monumens publics, de productions du génie, d'arts nouveaux inventés, d'arts anciens perfectionnés! Qui pourroit fuffire à les peindre! Ouvrez les yeux et voyez! Siècle de Louis-le-Grand, que votre lumière embellisse le règne précieux de son successeur! Qu'elle soit à jamais durable, qu'elle s'étende sur tout l'univers! Puissent les hommes faire sans cesse de nouveaux pas dans la carrière de la vérité! Plustôt encore puissent-ils devenir sans cesse meilleurs et plus heureux!

Au milieu de ces vicissitudes des opinions, des sciences, des arts et de tout ce qui est humain, jouissez, Messieurs, du plaisir de voir cette religion à laquelle vous avez consacré vos cœurs et vos talens, toujours semblable à elle-même, toujours pure, toujours entière, se perpétuer dans l'Église, conserver tous les traits du sceau dont l'a marquée la Divinité. Vous serez ses ministres, et vous serez dignes d'elle. La Faculté attend de vous sa gloire, l'Église de France ses lumières, la Religion ses défenseurs: le génie, l'érudition et la piété s'unissent pour fonder leurs espérances.

LETTRE

A M. DE BUFFON,

Sur sa Théorie de la Terre.

Nous aurions dû placer cette lettre à la tête des OEuvres de M. Turgot, puisqu'elle est le plus ancien ouvrage de lui qui ait été conservé.

La transposition qu'elle éprouve, résulte de ce que nous avions d'abord cru qu'elle devait rester inédite, puisqu'on y verra que M. *Turgot* promettait à M. *de Buffon* de ne pas la publier.

Mais tous deux étant morts, et la juste gloire de M. *de Buffon* n'empêchant point que sa Théorie de la Terre n'ait depuis long-tems été jugée par les Géomètres, les Astronomes et les Naturalistes, nous avons senti que le motif qui a empêché l'Auteur de donner à sa critique aucune publicité ne subsistait plus.

Sa délicatesse, qui nous est si respectable et si chère, nous paraît donc ne pouvoir être offensée que nous fassions connaître un point chronologique de l'histoire des sciences; et que nous cons-

tations que sur le seul *Prospectus* de M. de Buffon, M. Turgot, bien jeune encore, ayant à peine vingt-un ans, avait fait à notre grand Naturaliste, alors dans la force de son âge, des objections puissantes que tous les savans ont depuis adoptées sans qu'il les eût communiquées à personne, et auxquelles M. *de Buffon* n'a pas eu égard.

LETTRE

DE M. TURGOT A M. DE BUFFON.

Octobre 1748.

J'AI lu, Monsieur, le projet imprimé de votre Histoire Naturelle. Il m'a fait le même plaisir qu'à tous ceux qui s'intéressent aux progrès des sciences, à l'utilité publique et à la gloire de la Nation; et il m'a inspiré la plus vive impatience de voir la sphère des connoissances humaines s'étendre encore par les nouvelles découvertes que vous y annoncez. Je m'empresserai, dès que votre livre paroîtra, de recueillir cette nouvelle moisson que vous offrez aux philosophes, en même tems que vous leur présentez le spectacle de toutes les richesses de la nature rassemblées par vos soins et par la magnificence

du Roi. Je vous avouerai même que ma curiosité n'a pu attendre la publication de ce grand ouvrage pour s'instruire plus en détail d'un objet si propre à la piquer. Comme vous en avez lu plusieurs morceaux à l'Académie, et à vos amis, je suis parvenu à en connoître quelques-uns, ou du moins ce qu'ils contiennent. En même tems que j'ai admiré l'étendue, la fécondité, et presque toujours la sagacité de votre esprit, j'ai remarqué plusieurs choses qui ne m'ont point parues vraies, et je crois ne pouvoir mieux faire que de vous communiquer mes observations, lorsqu'il est encore tems d'en faire usage, si elles sont fondées. Si j'ai mal conçu vos sentimens, ma critique pourra vous paroître prématurée; mais j'aime mieux en ce cas qu'elle le soit, que d'être tardive, si elle est juste. Je la soumets à vos lumières; soyez juge entre vous et moi; je ne souhaite rien tant que d'avoir tort. Au reste, assurez-vous que je ne publierai point cette lettre. L'intérêt que je prends à l'éclaircissement de la vérité et à la perfection de votre ouvrage en est l'unique motif.

Vous promettez pour les premiers volumes un discours sur la théorie de la terre, divisé en deux parties, dont l'une regarde la terre comme planète, et l'autre roule sur l'arrangement des

parties du glôbe. Dans la première, vous essayez d'expliquer comment la terre et les planètes ont pu se former et recevoir le mouvement latéral qui les fait tourner autour du Soleil. Vous supposez qu'une comète, en tombant obliquement dans cet astre, a pu en chasser de grosses masses de sa matière en fusion, lesquelles arrondies par l'attraction mutuelle de leurs parties, ont été portées à des distances différentes du Soleil relativement à leur masse et à la force qui leur a été imprimée. Si les planètes se meuvent autour du Soleil toutes dans un même sens, si leurs distances sont relatives à leurs masses, vous pensez que c'en est la véritable cause.

Mais je demande en premier lieu pourquoi entreprenez-vous d'expliquer de pareils phénomènes? Voulez-vous faire perdre à la philosophie de Newton cette simplicité et cette sage retenue qui la caractérisent? Voulez-vous, en nous replongeant dans la nuit des hypothèses, justifier les Cartésiens sur leurs trois élémens et sur leur formation du monde?

En second lieu, d'où vient cette comète? Étoit-elle renfermée dans la sphère d'attraction du soleil? N'y étoit-elle pas? Si elle n'y étoit pas, comment a-t-elle pu sortir de la sphère des autres étoiles et tomber sur le soleil, qui n'agissoit point

sur

sur elle? Si elle y étoit en repos, elle devoit tomber perpendiculairement, et non obliquement; elle devoit y avoir été placée dans un tems déterminé, ou bien être tombée plustôt, puisque, pour parcourir, en vertu de la pesanteur, un espace fini, il ne faut qu'un tems fini. Si elle y décrivoit une courbe autour du soleil, elle avoit donc reçu un mouvement latéral. Étoit-il plus difficile à Dieu de donner ce même mouvement aux planètes, que de l'imprimer à une comète pour le leur communiquer? Votre explication est donc entièrement inutile.

Troisièmement enfin, par quelle étrange inadvertance la contradiction manifeste qui s'y trouve a-t-elle pu vous échapper? Vous savez que Newton a démontré qu'un corps poussé par un mouvement latéral, et attiré vers un centre en raison inverse du quarré des distances décrit autour de lui une ellipse, dont par conséquent, les deux extrêmités de l'axe restent toujours à la même distance du foyer, puisqu'autrement ce seroit une spirale et non une ellipse; vous savez que les planètes suivent dans chaque révolution la même ligne qu'elles ont suivie dans la précédente, à une très-petite différence près, causée par leur action mutuelle, et qui n'empêche pas que leur aphélie et leur périhélie ne

soient toujours à la même distance du soleil. Comment donc voulez-vous que les planètes soient sorties du corps même de cet astre, et qu'elles n'y retombent pas ? Quelle courbe ont-elles décrite pour s'en éloigner jusqu'à ce qu'elles se soient fixées dans leurs orbes ? Croyez-vous que la pesanteur puisse faire décrire successivement au même corps une spirale et une ellipse ? Ces réflexions me semblent assez claires et plus que suffisantes pour démontrer l'impossibilité de votre système sur la formation de la terre et des autres planètes.—Je passe à la seconde partie du même discours concernant l'arrangement des parties du globe.

Vous prétendez que toute la masse de la terre a été autrefois couverte d'eau, et que les montagnes avec les différens lits de pierres dont elles sont composées ont été formées dans le fond de la mer ; c'est à cette cause que vous attribuez les coquillages et les poissons qu'on y rencontre si fréquemment.

Pour rendre raison d'une si étonnante révolution, vous avez recours au flux et reflux de la mer combiné avec le mouvement diurne de la terre sur son centre. En vertu de ces deux mouvemens, la mer, dites-vous, doit toujours déposer sur ses rivages du côté de l'orient les

terres qu'elle enlève du côté de l'occident, et par conséquent la terre et la mer ont dû changer de place dans la suite des tems.

La difficulté qui se présente la première contre ce système est tirée de l'excessive longueur de ce période. Vous rejettez cette longueur sur les six jours de la création dont nous ignorons la durée. Je ne sais si la réponse satisfera tout le monde. Mais outre cette difficulté, j'avoue que je ne connois pas bien comment le flux et le reflux de la mer a pu élever des montagnes à plus d'une lieue au-dessus de sa plus grande hauteur, car les volcans n'ont jamais pu élever celles dont les aiguilles sont disposées régulièrement, parmi lesquelles on ne peut nier qu'il n'y en ait de très-hautes. Il ne paroît point que la mer puisse agir où elle n'est pas, et sûrement elle n'a jamais été portée à plus d'une lieue au-dessus de sa surface ordinaire.

En supposant même le système réel, l'inspection du globe porteroit plustôt à croire que le transport des terres se feroit d'orient en occident, et non pas d'occident en orient. Les côtes d'Amérique sur la mer du nord sont beaucoup plus plates que celles de la mer du sud et que celles de l'Europe. A prendre du sommet de la grande Cordillière, la pente est bien plus

rapide du côté de la mer du sud que du côté de celle du nord; le rivage est même si plat dans le golfe du Mexique, que les vaisseaux sont obligés de se tenir éloignés de terre de plusieurs lieues; or il est constant que la mer en rongeant ses bords, doit nécessairement les rendre plus escarpés, et former une pente douce du côté opposé en s'en retirant peu à peu.— La Seine, vis-à-vis de Chaillot, peut nous donner une idée des opérations de la nature dans ce genre. Du côté du chemin de Versailles, l'eau est très-peu profonde, et on voit de grands attérissemens qui s'avancent fort loin dans la rivière; au contraire, les bords du côté de la plaine de Grenelle qu'elle ronge perpétuellement, sont presque perpendiculaires à sa surface.

Il est évident que la mer doit agir de la même façon. Par là votre système ne paroît pas s'accorder avec l'expérience.

Je relèverai encore une autre inattention qui se trouve dans le même discours. Vous calculez quel doit être, vû l'attraction que la terre exerce sur la lune, le flux et le reflux dans cette planète en cas qu'il y ait des mers, et vous en fixez la hauteur à quatre-vingt pieds environ. Vous n'avez pas songé que notre flux et notre reflux ne viennent que de la terre qui, par son mouve-

ment journalier, présente successivement tous ses méridiens à la lune, et que la lune, au contraire, lui présente toujours la même face.

Telles sont, Monsieur, les réflexions critiques que j'ai faites sur ce que j'ai pu apprendre de votre Histoire Naturelle. Je vous donne le conseil que je donnerois à un ami qui me consulteroit, et j'espère que vous ne serez point fâché que la connoissance de votre ouvrage soit parvenue sitôt jusqu'à moi. Elle n'a pu qu'augmenter l'opinion que j'avois conçue de vos talens et de vos lumières dont je suis depuis long-tems l'*Admirateur*.

Vous me permettrez de ne pas signer autrement. Résolu de garder l'incognito, je ne puis mieux me confondre dans la foule.

Les observations de *Maupertuis* sur l'Origine des des Langues ont passé pour un de ses écrits les plus remarquables.

M. *Turgot* y trouvait plus d'apparence de profondeur que de justesse réelle. Il les a combattues dans l'intervalle qui s'est écoulé entre ses Discours en Sorbonne.

On a cru devoir mettre en regard le travail de ces deux grands Métaphysiciens.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Sur l'origine des Langues et la signification des Mots, par M. DE MAUPERTUIS.

I.

LES signes par lesquels les hommes ont désigné leurs premières idées ont tant d'influence sur toutes nos connoissances, que je crois que des recherches sur l'origine des langues et sur la manière dont elles se sont formées, méritent autant d'attention et peuvent être aussi utiles dans l'étude de la philosophie, que d'autres méthodes qui bâtissent souvent des systèmes sur des mots dont on n'a jamais approfondi le sens.

REMARQUES CRITIQUES

Sur les Réflexions philosophiques de M. de Maupertuis, par M. TURGOT.

I.

JE n'ai que deux remarques à faire sur ce premier article :

1°. On parle beaucoup de l'influence des langues, et personne encore n'en a donné les principes, ni fourni des exemples : c'est là ce qui seroit le plus utile.

Les noms donnés à une chose ont été étendus à ce qui paroissoit en approcher : de là l'origine des divisions par classes ; de là une foule d'abus en théologie, en morale, en métaphysique, en histoire naturelle, en belles-lettres, etc. Les pauvres humains ont donné les noms *in globo :* rarement ils ont peint les nuances, et tout objet particulier en est formé, est différencié par elles.

2°. Il seroit fort curieux d'examiner par quelle mécanique l'esprit humain bâtit des systèmes sur des mots purement mots : comment on trouve ingénieuse une pensée fausse, etc. — J'y reviendrai peut-être, mais je n'ai pas le tems ni la volonté de m'en occuper à présent.

II.

On voit assez que je ne veux pas parler ici de cette étude des langues dont tout l'objet est de savoir que ce qu'on appelle *pain* en France, s'appelle *bread* à Londres. Plusieurs langues ne paroissent être que des traductions les unes des autres; les expressions des idées y sont coupées de la même manière, et dès lors la comparaison de ces langues entre elles ne peut rien nous apprendre; mais on trouve des langues, surtout chez les peuples fort éloignés, qui semblent avoir été formées sur des *plans d'idées si différens* des nôtres, qu'on ne peut presque pas traduire dans nos langues ce qui a été une fois exprimé dans celles-là Ce seroit de la comparaison de ces langues avec les autres, qu'un esprit philosophique pourroit tirer beaucoup d'utilité.

II.

1°. Il n'est aucune étude de langue qui se reduise à aussi peu de chose. Il y a toujours au moins des conjugaisons et une syntaxe à étudier; et après cette étude, on sent malgré soi quel est le génie d'une langue.

2°. Il est bien vrai que plusieurs langues semblent n'être que des traductions; mais on n'y sent pas moins je ne sais quoi de différent dont il est très-bon de se rendre compte : bien plus, la même langue ne se ressemble pas dans les auteurs différens; Corneille et La Fontaine parlent-ils la même langue? Ainsi l'anglois et le françois doivent bien moins se ressembler.

3°. Les *plans* d'idées *différens* sont de l'invention de Maupertuis. Tous les peuples ont les mêmes sens, et sur les sens se forment les idées: aussi nous voyons les fables même de tous les peuples se ressembler beaucoup.

4°. La difficulté de traduire n'est pas si grande que l'imagine Maupertuis, et elle ne vient pas d'un *plan* d'idées *différent*, mais des métaphores qui à la longue s'adoucissent dans une langue policée. Deux langues imparfaites se ressemblent ainsi que deux parfaites. Il me vient

III.

Cette étude est importante non-seulement par l'influence que les langues ont sur nos connoissances, mais encore parce qu'on peut retrouver dans la construction des langues des vestiges des premiers pas qu'a fait l'esprit humain. Peut-être sur cela les *jargons* des peuples les plus sauvages pourroient nous être plus utiles que les langues des peuples les plus exercés dans l'art de parler, et nous apprendroient mieux l'histoire de notre esprit. A peine sommes-nous nés que nous entendons répéter une infinité de mots qui expriment plustôt les préjugés de ceux qui nous environnent que les premières idées qui naissent dans notre

une comparaison sensible : une langue imparfaite dira : *ta conduite est pleine de sauts de chèvre*, et nous dirions *pleine de caprices.* C'est la même chose, et l'un vient de l'autre ; mais l'idée accessoire comme trop grossière s'en est allée.

5°. Il est bien vrai pourtant que l'étude des langues sauvages seroit très-utile.

III.

1°. Il est sûr que les langues sauvages nous apprendroient mieux les premiers pas qu'a fait l'esprit humain. Sans elles cependant ils ne nous sont pas inconnus. Beaucoup d'*onomatopées*, des noms de *choses sensibles*, enfin des métaphores ; voilà les trois premiers pas ; pas une construction régulière, beaucoup d'expressions, de gestes, de signes abstraits, mais de choses corporelles.—Quelques gens pensent que les idées abstraites sont venues fort tard ; je ne suis pas de cet avis, et j'en dirai plus bas les raisons. Mais pour connoître bien la marche de notre esprit, il faudroit nous instruire par des observations suivies sur la manière dont les mots s'arrangent dans notre tête ; il faudroit étudier comment les signes font naître les idées.

Quant à ces idées confuses dont parle Mau-

esprit: nous retenons ces mots, nous leur attachons des idées confuses; et voilà bientôt notre provision faite pour tout le reste de notre vie, sans que le plus souvent nous nous soyions avisés d'approfondir la vraie valeur des mots, ni la sûreté des connoissances qu'ils peuvent nous procurer ou nous faire croire que nous possédons.

IV.

Il est vrai que, excepté ces langues qui ne paroissent que des traductions les unes des autres, toutes les autres étoient simples dans leurs commencemens; elles ne doivent leurs origines qu'à des hommes simples et grossiers, qui ne formèrent d'abord que le peu de signes dont ils avoient besoin pour exprimer leurs premières idées. Mais bientôt les idées se combinèrent les unes avec les autres, et se multiplièrent; on multiplia les mots, et souvent même au-delà du nombre des idées.

pertuis, je dirai 2°. que souvent nous n'attachons aucune idée nette à nos mots ; mais nous faisons un arrangement méthodique des signes qui sont pour nous comme une tablature qui nous sert à raisonner sur des *à peu près*, c'est-à-dire ; sans aucune exactitude : rien n'assimile autant les objets que l'ignorance : les arbres vus de loin ne sont que des arbres. Voyez un peintre qui peint des lointains, il travaille comme l'esprit de l'ignorant : rien de différencié ; les hommes sont des hommes, les maisons sont des maisons ; voilà tout ; et voilà nos idées confuses.

IV.

1°. Si par langue simple, Maupertuis entend celles où il y a peu de mots, il a tort ; et s'il l'entend autrement, il a tort encore de dire que les premières langues fussent simples.

2°. Des hommes grossiers ne font rien de simple ; il faut des hommes *perfectionnés* pour y arriver ; et une langue ne devient simple que lorsque les mots sont de *purs signes ;* ce qui n'est pas dans l'origine où tout est métaphore, souvent forcée.

3°. Les mots sont répétés, mais jamais inventés sans une idée répondante à une sensation.

V.

Cependant ces nouvelles expressions qu'on ajouta dépendirent beaucoup des premières qui leur servirent de bâses : et de là est venu que dans les mêmes contrées du monde, dans celles où ces bâses ont été les mêmes, les esprits ont fait assez le même chemin, et les sciences ont pris à peu près le même tour.

VI.

Puisque les langues sont sorties de cette première simplicité, et qu'il n'y a peut-être plus au monde de peuple assez sauvage pour nous instruire dans la recherche d'une vérité pure que chaque génération a obscurcie; et que d'un autre côté les premiers momens de mon existence ne sauroient me servir dans cette recherche; que j'ai perdu totalement le souvenir de mes premières idées, de l'étonnement que me causa la vue des objets lorsque j'ouvris les yeux pour la première fois, et des premiers jugemens que je portai dans cet âge, où

V.

1°. Ce 5e. article suppose qu'il y a des bâses différentes, et il n'y a nulle part aucune autre bâse que les sensations.

2°. Il est faux que les mêmes bâses suffisent pour les mêmes progrès.

Les langues aident les progrès, mais elles seules ne les font pas naître.

V I.

1°. Maupertuis suppose toujours que c'est aux langues sauvages à nous instruire sur la nature de notre esprit : elles contribueroient à nous éclairer; mais l'étude de nos sensations suffit.

2°. Je ne comprends pas ce que c'est qu'une âme qui, vuide d'idées, pourroit se connoître en cet état. Maupertuis est ici la dupe de son imagination; il est bien sûr que je vois mieux les compartimens d'une chambre vuide de meubles; mais une âme pour se voir a besoin d'idées : rien n'en suppose peut-être tant que le retour sur soi-même.

3°. Maupertuis ne dit rien dans tout son ouvrage qui serve à connoître le sens et la force

mon âme plus vuide d'idées m'auroit été plus facile à connoître qu'elle ne l'est aujourd'hui, parce qu'elle étoit pour ainsi dire plus *elle-même :* puisque, dis-je, je suis privé de ces moyens de m'instruire, et que je suis obligé de recevoir une infinité d'expressions établies, ou du moins de m'en servir, tâchons d'en connoître le sens, la force et l'étendue; remontons à l'origine des langues, et voyons par quels degrés elles se sont formées.

VII.

Je suppose qu'avec les mêmes facultés que j'ai d'appercevoir et de raisonner, j'eusse perdu le souvenir de toutes les perceptions que j'ai eues jusques ici, et de tous les raisonnemens que j'ai faits; qu'après un sommeil qui m'auroit fait tout oublier, je me trouvasse subitement frappé de perceptions telles que le hasard me les présenteroit; que ma première perception fût, par exemple, celle que j'éprouve aujourd'hui lorsque je dis *je vois un arbre;* qu'ensuite j'eusse la

des

des mots : et ce n'est que par des observations suivies sur les différens usages des mots qu'on trouvera leur sens fixe ; ou que s'ils n'en ont pas, on trouvera leur insuffisance, leur non-valeur.

VII.

1°. Cette supposition est ridicule. La faculté d'apercevoir ne subsiste que par les perceptions ; celle de raisonner ne se fonde que sur elles, et peut-être même suppose-t-elle les signes ; du moins est-il bien vrai que l'homme, tel qu'il est à présent, a besoin des signes pour raisonner. — Un homme seul, tel que le suppose ici Maupertuis, ne seroit pas tenté de chercher des marques pour désigner ses perceptions ; ce n'est que vis-à-vis des autres qu'on en cherche.

2°. Il suit de là, et d'ailleurs c'est une chose claire, que le premier dessein du langage et son

même perception que j'ai aujourd'hui lorsque je dis *je vois un cheval.* Dès que je recevrois ces perceptions, je verrois aussitôt que l'une n'est pas l'autre, je chercherois à les distinguer, et comme je n'aurois point de langage formé, je les distinguerois par quelques marques, et pourrois me contenter de ces expressions, A et B, pour les mêmes choses que j'entends aujourd'hui quand je dis *je vois un arbre, je vois un cheval.* Recevant ensuite de nouvelles perceptions, je pourrois toutes les désigner de la sorte; et lorsque je dirois, par exemple, R, j'entendrois la même chose que j'entends aujourd'hui quand je dis *je vois la mer.*

VIII.

Mais parmi ce grand nombre de perceptions dont chacune auroit son signe, j'aurois bientôt peine à distinguer à quelle perception chaque signe appartiendroit, et il faudroit avoir recours à un autre langage. Je remarquerois que certaines perceptions

premier pas sont d'exprimer les objets, et non les perceptions.

Ce second dessein ne vient à l'esprit que lorsque dans le sang-froid du retour sur soi-même la perception elle-même devient à son tour un objet de perception. Cela paroîtra d'autant plus évident, que les premières idées sont des sensations, et que par l'effet naturel des sensations nous les rapportons promptement aux objets extérieurs.

Cette observation renverse presque tout l'ouvrage de Maupertuis; mais j'ai d'autres choses à remarquer.

VIII.

1°. M. de Maupertuis qui prêche tant qu'il faut remonter aux premiers pas de l'esprit humain, suppose ici un philosophe qui forme un langage de sang-froid : c'est porter l'esprit de système partout. — Comment veut-on me faire concevoir la formation d'un langage qui est né dans la chaleur de la sensation, et qui est un résultat

ont quelque chose de semblable, et une même manière de m'affecter, que je pourrois comprendre sous un même signe. Par exemple, dans les perceptions précédentes je remarquerois que chacune des deux premières a certains caractères qui sont les mêmes, et que je pourrois désigner par un signe commun : c'est ainsi que je changerois mes premières expressions A et B en celles-ci, CD, CE, qui ne différeroient des premières que par une nouvelle convention, et qui répondroient aux perceptions que j'ai maintenant, lorsque je dis *je vois un arbre, je vois un cheval.*

IX.

Tant que les caractères semblables de mes perceptions demeureroient les mêmes, je les pourrois désigner par le seul signe C; mais j'observe que ce signe simple ne peut plus subsister lorsque je veux désigner les perceptions *je vois deux lions, je vois trois corbeaux;* et que pour ne désigner dans ces perceptions, par un même signe,

presque forcé du sentiment actuel qui opéroit dans divers instans sans suite.

2°. Je ne comprends pas comment, dans une langue parlée, on pourroit substituer ainsi des expressions à d'autres; cela est bon dans un cabinet: je sais bien que Maupertuis traite cela de supposition, mais il sera bien adroit si faisant des suppositions tellement opposées à la vérité, il en tire une explication de l'origine des langues.

IX.

Le neuvième article n'est qu'une paraphrase du huitième, ainsi même défaut.

que ce qu'elles ont d'entièrement semblable, il faut subdiviser ces signes, et augmenter le nombre de leurs parties. Je marquerai donc les deux perceptions : *je vois deux lions, je vois trois corbeaux*, par CGH et CIK, et j'acquerrerai ainsi des signes pour des parties de ces perceptions qui pourroient entrer dans la comparaison des signes dont je me servirai pour exprimer d'autres perceptions qui auront des parties semblables à celles des deux perceptions précédentes.

X.

Ces caractères H et K, qui répondent à *lions* et à *corbeaux*, ne pourront suffire que tant que je n'aurai point à faire la description des *lions* et des *corbeaux* : car si je veux analyser ces parties de perceptions, il faudra encore subdiviser les signes.

XI.

Mais le caractère C, qui répond à *je vois*, subsistera dans toutes les perceptions de ce genre, et je ne le changerai que lorsque

X et XI.

Je n'ai rien à dire sur le dixième article.

Si je voulois sur le onzième faire une chicane à Maupertuis, je lui dirois que le caractère C pourroit ne signifier que perception en général et subsister éternellement, soit pour *je vois*, soit pour *j'entends*: de là naîtroit non pas de la fausseté, mais une inexactitude étonnante dans le langage. — Dans les langues les plus policées, il y a ainsi beaucoup de mots vagues pour des choses très-différentes : on dit *j'ai* FAIM, *j'ai* SOIF; pourquoi ne dit-on pas, *j'ai* SON, *j'ai* COULEURS, ou quelque

j'aurai à désigner des perceptions en tout différentes, comme celles-ci : *j'entends des sons, je sens des fleurs*, etc.

XII.

C'est ainsi que se sont formées les langues ; et comme les langues une fois formées peuvent induire en plusieurs erreurs et altérer toutes nos connoissances, il est de la plus grande importance de bien connoître l'origine des premières propositions, ce qu'elles étoient avant les langages établis, ou ce qu'elles seroient si l'on avoit établi d'autres langages. Ce que nous appellons nos sciences, dépend si intimement des manières dont on s'est servi pour désigner les perceptions, qu'il me semble que les questions et les propositions seroient toutes différentes si l'on avoit établi d'autres expressions des premières perceptions.

chose de pareil? La *FAIM* et la *SOIF* sont peut-être, ainsi que l'a observé *Montaigne*, deux sens; mais le malheur a voulu qu'ils n'eussent pas de noms particuliers affectés pour l'espèce de leur sensation.

Un autre exemple: *dixi* en latin, signifie le passé, *j'ai dit*, et l'aoriste *je dis*.

En voilà assez, je n'ai pas le courage de faire à ce sujet d'autres recherches.

XII.

1°. Il y a grande apparence qu'avant les langages établis il n'y avoit aucune proposition: toutes nos idées devoient être des sensations ou des peintures de l'imagination.

2°. Si l'on avoit établi d'autres langages, ç'auroit été aussi sur la base des sensations; ainsi les propositions auroient été à peu près les mêmes, et toute la différence auroit été dans les progrès.

3°. Si pourtant les premières expressions eussent été plus relatives à un sens qu'à un autre, au goût, par exemple, qu'à la vue, et si l'on y avoit appliqué plusieurs expressions qui sont maintenant relatives aux autres sens, cela auroit introduit une métaphysique différente; et dans le cas que je suppose (celui du goût)

XIII.

Il me semble qu'on n'auroit jamais fait ni questions ni propositions, si l'on s'en êtoit tenu aux premières expressions simples A BCD, etc., si la mémoire avoit été assez forte pour pouvoir désigner chaque perception par un signe simple, et retenir chaque signe, sans le confondre avec les autres. Il me semble qu'aucune des questions qui nous embarrassent tant aujourd'hui, ne seroit jamais même entrée dans notre esprit; et que, dans cette occasion plus que dans aucune autre, on peut dire que là *la mémoire est opposée au jugement.*

Après avoir composé, comme nous avons dit, les expressions de différentes parties, nous avons méconnu notre ouvrage: nous avons pris chacune des parties des expressions pour des choses; nous avons combiné les choses entre elles, pour y découvrir des rapports de convenance ou d'opposi-

elle eut été selon toutes les apparences plus obscure et moins détaillée, ainsi que les effets même du goût.

XIII.

1°. C'est une mauvaise pointe que fait là Maupertuis.

Est-il possible de s'en tenir aux expressions simples ? Et quand par des expressions simples, on marqueroit les perceptions de rapports, en seroit-ce moins un jugement ?

2°. Voilà une observation bien forte pour M. de Maupertuis ! N'est-il pas évident qu'en diminuant le nombre des idées, vous diminuez les questions ?

3°. Quant à ce qu'il dit que nous avons pris nos perceptions pour des choses, cela est vrai quelquefois ; mais nous verrons plus bas (art. XIV et XV) que Maupertuis a tort en poussant cela trop loin.

tion; et de là il est né ce que nous appellons nos sciences.

Mais qu'on suppose pour un moment un peuple qui n'auroit qu'un nombre de perceptions assez petit pour pouvoir les exprimer par des caractères simples: croira-t-on que de tels hommes eussent aucune idée des questions et des propositions qui nous occupent? Et quoique les Sauvages et les Lappons ne soient pas dans le cas d'un aussi petit nombre d'idées qu'on le suppose ici, leur exemple ne prouve-t-il pas le contraire?

Au lieu de supposer ce peuple dont le nombre des perceptions seroit si resserré, supposons-en un autre qui auroit autant de perceptions que nous, mais qui auroit une mémoire assez vaste pour les désigner toutes par des signes simples indépendans les uns des autres, et qui les auroit en effet désignées par de tels signes: ces hommes ne seroient-ils pas dans le cas des premiers dont nous venons de parler?

4°. Supposons, puisque Maupertuis le veut, un peuple tel qu'il le peint ici : je soutiens qu'il nous ressemblera beaucoup ; il dira *cogito*, au lieu de *ego sum cogitans*. Supposons qu'au lieu de *cogito*, il dise simplement A, ce n'en sera pas moins un jugement qui pourra servir au raisonnement.

J'observe encore que les idées de rapports ou de liaisons auront toujours un caractère générique ; soit que ce caractère affecte le signe même de l'idée, comme dans les déclinaisons latines où les différentes terminaisons marquent les différens rapports ; soit qu'on l'exprime par un article, comme dans les langues d'aujourd'hui.

Voici un exemple des embarras où nous ont jettés les langages établis.

XIV.

Dans les dénominations qu'on a données aux perceptions, lors de l'établissement de nos langues, comme la multitude des signes simples surpassoit trop l'étendue de la mémoire, et auroit jetté à tous momens dans la confusion, on a donné des signes généraux aux parties qui se trouvoient le plus souvent dans les perceptions, et l'on a désigné les autres par des signes particuliers, dont on pouvoit faire usage dans tous les signes composés des expressions où ces mêmes parties se trouvoient : on évitoit par là la multiplication des signes simples. Lorsqu'on a voulu analyser les perceptions, on a vu que certaines parties se trouvent communes à plusieurs, et plus souvent répétées que les autres; on a regardé les premières comme des sujets sans lesquels les dernières ne pouvoient subsister. Par exemple, dans cette partie de perception

XIV et XV.

1°. Dans cet article-ci, je ferai la critique de presque toute la suite de l'ouvrage. Et ce que je vais dire, je l'emprunte de l'abbé *Trublet*. C'est l'idée d'*Être* en général, et non celle de *Substance*, qui répond à ce qu'il y a d'uniforme, non dans les perceptions, mais dans les objets ; c'est l'idée de *moi* qui est la seule chose uniforme dans les perceptions. Si les hommes s'étoient formé l'idée de *substance* comme le dit Maupertuis, s'ils entendoient par substance la partie uniforme des perceptions, ils seroient tous *spinosistes*. Mais c'est tout le contraire, et l'idée de substance suppose une existence déterminée et singulière ; de plus, si les hommes avoient toujours considéré leurs perceptions comme fait ici Maupertuis, indépendamment de leurs objets, ils n'auroient jamais eu l'idée de *substance*, ou plutôt elle se seroit confondue avec le sentiment de leur existence propre ; mais naturellement portés à supposer hors d'eux-mêmes un objet de leurs perceptions, tous leurs sens et tous les raisonnemens qu'ils ont pu faire sur leurs sens les ont conduits à la même opinion :

que j'appelle *arbre*, on a vu qu'il se trouvoit quelque chose de commun à *cheval*, à *lion* et à *corbeau*, etc., pendant que les autres choses varioient dans ces différentes perceptions.

On a formé pour cette partie uniforme dans les différentes perceptions un signe général, et on l'a regardé comme *la bâse* ou *le sujet* sur lequel résident les autres parties des perceptions qui s'y trouvent le plus souvent jointes : par opposition à cette partie uniforme des perceptions, on a désigné les autres parties les plus sujettes à varier par un autre signe général; et c'est ainsi qu'on s'est formé l'idée de *substance*, attribuée à la partie uniforme des perceptions, et l'idée de *mode* qu'on attribue aux autres.

XV.

Je ne sais pas s'il y a quelque autre différence entre les *substances* et les *modes*. Les Philosophes ont voulu établir ce caractère distinctif, que les premières se peu-

je

je ne crois pas nécessaire de prouver cela, et je vais examiner la génération de l'idée de substance comme je la conçois.

Plusieurs perceptions du même objet variant entre elles, et leurs variétés paroissant venir d'un changement de l'objet indépendant de nous, on conçut que l'objet existant hors de nous, pouvoit recevoir quelques changemens, et cependant rester le même quant à son existence. Ce que l'on conçoit ainsi dans l'objet existant indépendamment des changemens, on l'appella par une métaphore naturelle *substantia*, *subjectum*, *substratum*, etc.; et les changemens qui survenoient à l'objet, on les appella à cause de cela même *accidens*; ou parce qu'ils déterminoient un certain état de l'objet, on leur donna le nom de *qualités*, de *modes*, de *manières d'être*.

De là les différentes questions sur les substances qu'il faut distinguer soigneusement. On demande d'un arbre, par exemple, est-il une substance ou un mode? Alors en supposant l'existence des objets hors de nous, l'on considère l'objet total, et l'on ne sauroit se tromper en répondant que c'est une *substance*; car le mot de substance est un nom que les hommes ont donné à l'objet existant hors d'eux auquel

vent concevoir seules, et que les autres ne le sauroient et ont besoin de quelque support pour être conçues. Dans *arbre* ils ont cru que la partie de cette perception qu'on appelle *étendue,* et qu'on trouve aussi dans *cheval, lion*, etc., pouvoit être prise pour cette *substance;* et que les autres parties comme *couleur, figure,* etc., qui diffèrent dans *arbre,* dans *cheval,* dans *lion,* ne doivent être regardées que comme des *modes.* Mais je voudrois bien qu'on examinât si, en cas que tous les objets du monde fussent verds, on n'auroit pas eu la même raison de prendre la *verdeur* pour *substance.*

se rapportent leurs différentes perceptions. Tous les hommes sont d'accord là-dessus, et *Spinosa* n'y a fait que changer la signification des mots; il a inventé un langage plustôt qu'un système nouveau.

On fait une question plus difficile. On demande dans *tel* ou *tel objet*, quelle est la substance? qu'est-ce qui existe indépendamment de tous les changemens? La réponse à cette question, qui dépend du plus ou moins de connoissance que l'on a de l'objet en lui-même, a varié selon que les lumières ont varié. On a bientôt vû que les figures, la couleur, etc., n'étoient pas la *substance;* et quand la couleur seroit la même dans tous les corps, le tact nous auroit bien appris que l'on peut séparer l'idée du corps d'avec celle de la couleur. Les Cartésiens, voyant qu'on ne pouvoit dépouiller les corps de l'étendue, en ont conclu que c'étoit en cela que consistoit la substance des corps. Il est clair que ce qui est étendu est substance; mais est-ce l'étendue qui est la substance? ou n'est-elle pas elle-même le résultat de plusieurs substances, comme le veulent les Léibnitiens? et qu'est-ce qui fait que les monades de Léibnitz sont substances? C'est ce que nous ne pouvons savoir sans connoître la nature des choses dont, hélas!

XVI.

Si l'on dit qu'on peut dépouiller l'arbre de sa *verdeur*, et qu'on ne le peut de son *étendue*, je réponds que cela vient de ce que dans le langage établi on est convenu d'appeller *arbre* ce qui a une certaine figure, indépendamment de sa verdeur. Mais si la langue avoit un mot tout différent pour exprimer un arbre sans verdeur et sans feuilles, et que le mot *arbre* fût nécessairement attaché à la verdeur, il ne seroit pas plus possible d'en retrancher la verdure que l'étendre.

Si la perception que j'ai d'*arbre* est bien fixée et limitée, on ne sauroit en rien retrancher sans la détruire. Si elle n'est composée que d'*étendue*, *figure* et *verdeur*, et que je la dépouille de *verdeur* et *figure*, il ne restera qu'une perception vague d'étendue; mais n'aurois-je pas pu par de semblables abstractions dépouiller l'*arbre* de l'*étendue*

nous ne connoissons que les rapports. Vouloir en dire plus, c'est confondre les bornes de notre esprit et celles de la nature.

XVI.

1°. Cette réponse est adroite, mais elle n'est pas convaincante : nos sens seront toujours plus forts que nos abstractions.

2°. On ne peut, il est vrai, ni ajouter ni retrancher à une notion complette, mais toutes les *idées* ne sont pas des *notions*.

et de *la figure*, et ne seroit-il pas resté tout de même une idée vague de *verdeur*?

XVII.

Rien n'est plus capable d'autoriser mes doutes sur la question que je fais ici, que de voir que tous les hommes ne s'accordent pas sur ce qu'ils appellent *substance* et *mode*. Qu'on interroge ceux qui n'ont point fréquenté les écoles, et l'on verra par l'embarras où ils seront pour distinguer ce qui est *mode* et ce qui est *substance*, si cette distinction paroît être fondée sur la nature des choses.

XVIII.

Mais si l'on rejette le jugement de ces sortes de personnes, ce qui ne me paroît pas trop raisonnable ici, où l'on doit plustôt consulter ceux qui ne sont imbus d'aucune doctrine, que ceux qui ont embrassé déjà des systèmes; si l'on veut consulter les Philosophes, on verra qu'ils ne sont pas eux-mêmes d'accord sur ce qu'il faut prendre pour *substance* et pour *mode;* ceux-ci

XVII.

L'embarras des gens du monde ne me surprendroit pas, et ne prouveroit rien. Demandez-leur ce que c'est que *monnoie ;* ils seront aussi embarrassés, et je suis sûr qu'en les aidant à s'exprimer, on trouvera chez eux l'idée de *substance* que j'ai donnée plus haut.

XVIII.

1°. Maupertuis raisonne bien ici en homme du monde qui, du désaccord des savans, conclut à l'impossibilité de l'accord entre eux.

2°. Ce qu'il dit prouve bien que les philosophes ne savent pas assigner *où est la substance*, parce que effectivement, vû les bornes de notre esprit, cela est très-difficile ; mais cela empêche-t-il les philosophes de concevoir l'idée de ce qui est *substance* et de ce qui ne l'est pas ? Il arrive souvent que ce qui est le plus

prennent *l'espace* pour une substance, et croient qu'on le peut concevoir seul indépendamment de la *matière:* ceux-là n'en font qu'un *mode*, et croient qu'il ne sauroit subsister sans la matière. Les uns ne regardent la *pensée* que comme le *mode* de quelqu'autre *substance;* les autres la prennent pour *substance* elle-même.

XIX.

Si l'on trouve les idées si différentes chez les hommes d'un même pays, et qui ont long-tems raisonné ensemble, que seroit-ce si nous nous transportions chez des nations fort éloignées, dont les savans n'eussent jamais eu de communication avec les nôtres, et dont les premiers hommes eussent bâti leur langue sur d'autres principes? Je suis persuadé que si nous venions tout à coup à parler une langue commune, dans laquelle chacun voudroit traduire ses idées, on trouveroit de part et d'autre des raisonnemens bien étranges, ou plustôt on ne s'entendroit point du tout. Je ne crois pas cepen-

clair, dès qu'il faut remonter à l'origine, devient embrouillé. Il n'en faut pas conclure qu'il n'y ait rien de clair, et que ce qui paroit embrouillé pour un degré médiocre d'attention ne puisse s'éclaircir par une attention soutenue appuyée du secours d'une logique sévère.

XIX.

Maupertuis suppose toujours des langues *bâties* sur d'autres principes, et cependant plus bas il convient que la différence ne seroit pas dans les premières perceptions qui effectivement ne peuvent pas différer étant prises des sens.

Son idée d'une langue commune dans laquelle chacun traduiroit ses idées, est ingénieuse, mais je crois que ce seroit moins des raisonnemens étranges que des expressions étranges qui en résulteroient. Voici pourquoi : les premières perceptions étant les mêmes, ce ne seroit plus que dans les métaphores tirées de différens de nos sens que seroit la différence, et c'est ce qui feroit, surtout pour les expressions de pur esprit et d'agrément, un effet singulier ; mais pour le raisonnement, on seroit toujours à même

dant que la diversité de leur philosophie vint d'aucune diversité dans les premières perceptions; mais je crois qu'elle viendroit du langage accoutumé de chaque nation, *de cette destination des signes aux différentes parties des perceptions : destination dans laquelle il entre beaucoup d'arbitraire, et que les premiers hommes ont pu faire de manières différentes ; mais qui une fois faite de telle ou telle manière, jette dans telle ou telle proposition, et a des influences continuelles sur toutes nos connoissances.*

XX.

Revenons au point où j'en étois demeuré, à la formation de mes premières notions. J'avois déjà établi des signes pour mes perceptions; j'avois formé une langue, inventé des mots généraux et particuliers d'où étoient nés les genres, les espèces, les individus. Nous avons vu comment les différences qui se trouvoient dans les

d'apprécier la juste valeur des métaphores. On en pourroit donner plusieurs exemples.

2°. Il est bien sûr que les langues une fois faites d'une certaine façon, mettent plustôt sur les voies de telles connoissances que de telles autres. Mais ne croyez pas, dans le sens de Maupertuis, que cela produiroit des connoissances opposées à celles que nous avons à présent. Une langue où les signes qui peignent les nombres sont courts et rentrans sur eux-mêmes, comme sont nos chiffres, conduira naturellement à une parfaite arithmétique : au lieu qu'on peut dire hardiment que le peuple qui pour énoncer le nombre *trois* a dix-sept syllabes, n'arrivera de long-tems jusqu'à exprimer *cent;* il aura pourtant la même idée que nous du nombre *trois.*

XX—XXIII.

J'ai d'avance dit tout ce qu'il me paroît nécessaire de dire sur les articles XX, XXI, XXII, XXIII.

Au lieu de remarques, je hasarderai quelques idées sur l'origine des langues, sur leurs progrès, et sur leur influence. J'irai plus vite que la nature ; mais je tâcherai de suivre sa route.

Les langues ne sont point l'ouvrage d'une raison présente à elle-même.

parties de mes perceptions, m'avoient fait changer mes expressions simples A et B, qui répondoient d'abord à *je vois un arbre, je vois un cheval;* comment j'étois venu à des signes plus composés C D, C E, dont une partie, qui répondoit à *je vois*, demeuroit la même dans les deux propositions, pendant que les parties exprimées par D et par E, qui répondoient à *un arbre* et à *un cheval*, avoient changé. J'avois encore plus composé mes signes, lorsqu'il avoit fallu exprimer des perceptions plus différentes, comme *je vois deux lions, je vois trois corbeaux;* mes signes étoient devenus pour ces deux perceptions, C G H et C I K; enfin on voit comment le besoin m'avoit fait étendre et composer les signes de mes premières perceptions et commencer un langage.

XXI.

Mais je remarque que certaines perceptions, au lieu de différer par leurs parties, ne diffèrent que par une espèce d'affoiblissement dans le tout; ces perceptions ne

Dans une émotion vive, *un cri* avec un geste qui indique l'objet, voilà la première langue.

Un spectateur tranquille, pour répéter ce qu'il a vu, imita le son que donnoit l'objet. Voilà les premiers mots un peu articulés.

Quelques mots pour peindre les choses, et quelques gestes qui répondoient à nos verbes, voilà un des premiers pas. Souvent on a donné pour nom aux choses un mot analogue au cri que le sentiment de la chose faisoit naître. C'est ainsi que Léibnitz pensoit que les noms avoient été imposés aux animaux par Adam.

Suivant qu'un sens étoit plus exercé ou plus flatté qu'un autre, et suivant qu'un objet étoit plus familier, plus frappant qu'un autre, il fut la source des métaphores : soit que les métaphores aient pris naissance du besoin ou de la paresse, il est sûr que les premiers progrès des langues se sont faits par ce chemin-là.

Pour moi, je crois que les premières métaphores sont nées de ce que le nouveau se peint par l'ancien dans notre cerveau, et que l'ancien est en quelque sorte un commencement du nouveau : ces métaphores faisant d'abord presque toute l'énergie d'une langue, et les métaphores devant naître d'un sens plustôt que d'un autre,

paroissent que des images des autres; et alors au lieu de dire C D, *je vois un arbre*, je pourrois dire, *c d, j'ai vu un arbre.*

XXII.

Quoique deux perceptions semblent être les mêmes, l'une se trouve quelquefois jointe à d'autres perceptions qui me déterminent encore à changer leur expression. Si, par exemple, la perception *c d, j'ai vu un arbre*, se trouve jointe à ces autres, *je suis dans mon lit, j'ai dormi*, etc., ces perceptions me feront changer mon expression *c d, j'ai vu un arbre*, en *y s, j'ai rêvé d'un arbre.*

XXIII.

Toutes ces perceptions se ressemblent si fort, qu'elles ne paroissent différer que par le plus ou le moins de force; et elles ne paroissent être que de différentes nuances de la même perception, ou l'association de quelques autres perceptions, qui me font dire, *je vois un arbre, je pense à un arbre, jai rêvé d'un arbre*, etc.

d'un objet plustôt que d'un autre suivant les circonstances.

De là sont venues les différentes langues selon que le peuple êtoit chasseur, pasteur ou laboureur, et encore suivant le spectacle qu'offroit le pays.

Le chasseur a dû avoir peu de mots, mais très-vifs et peu liés : ses progrès ont dû être lents. Le pasteur, dans le repos, a dû faire une langue plus douce et plus polie. Le laboureur, plus froide et plus suivie. Le mélange des différens peuples fit naître les synonymes. Mais comme aucun peuple n'a pris l'objet dans les mêmes circonstances et de la même manière, ces synonymes ne l'ont pas été parfaitement.

Ce ne fut qu'après un long tems que l'analogie pût s'établir, parce qu'il fallut le tems de sentir la similitude des cas dont on parloit. Cette analogie fit disparoître beaucoup d'onomatopées et de métaphores: les premières s'affoiblirent lorsqu'on eut établi des désinences semblables ; et les métaphores, après un long usage, durent devenir peu discernables ou prendre un sens si habituel, qu'on oublie qu'il est métaphorique.

XXIV.

Mais j'éprouve une perception composée de la répétition des perceptions précédentes, et de l'association de quelques circonstances qui lui donnent plus de force et semblent lui donner plus de réalité : j'ai la perception *j'ai vu un arbre,* jointe à la perception *j'étois dans un certain lieu :* j'ai celle *j'ai retourné dans ce lieu, j'ai vu cet arbre ; j'ai retourné encore dans le même lieu, j'ai vu le même arbre,* etc. Cette répétition, et les circonstances qui l'acccompagnent, forment une nouvelle perception : *je verrai un arbre toutes les fois que j'irai dans ce lieu :* enfin *IL Y A UN ARBRE.*

XXIV.

1°. Qu'entend Maupertuis par ces mots : *donner plus de réalité ?* A l'aide de cette équivoque, il fait bien des sophismes.

2°. Il s'agit d'un raisonnement, et non pas d'une perception nouvelle. Il faut donc examiner si ce raisonnement est bon. Et nous reconnoissons qu'il l'est, quand les impressions que ces objets font sur nous, partent d'un centre commun ; quand en les suivant jusqu'à leur origine, nous remontons à une cause commune.

Le tact qui sent par la résistance d'un objet aux mouvemens de notre corps ; la vue qui vient de la réflexion de la lumière par la surface des corps ; cette suite de perceptions d'un même objet en divers tems et en diverses circonstances, dont les ressemblances et les différences paroissent également fondées sur l'existence d'un objet toujours le même, ou en différens états : tout cela prouve l'existence de cet objet ; et les gestes dont j'ai parlé ci-dessus, prouvent que naturellement nous disons : voilà un objet hors de nous qui est la source de nos sensations.

3°. Je ne vois pas comment Maupertuis a pu s'imaginer que cette idée, *il y a un arbre*, vînt de celles qu'il rapporte. Il est bien vrai que c'est

XXV.

Cette dernière perception transporte pour ainsi dire sa réalité sur son objet, et forme une proposition sur l'existence de l'arbre comme indépendante de moi. Cependant on aura peut-être beaucoup de peine à y découvrir rien de plus que dans les propositions précédentes, qui n'étoient que des signes de mes perceptions. Si je n'avois eu jamais qu'une seule fois chaque perception *je vois un arbre, je vois un cheval,* quel-

ainsi que l'on prouve l'existence des corps, mais ce n'est point ainsi qu'a pu naître l'idée forte que nous avons de leur existence. Une idée née d'un raisonnement ne porte pas avec soi le degré de sentiment qui nous entraîne à dire : *voilà un corps.*

Ceci réfute assez ce que va dire Maupertuis dans l'article XXV, et qui n'est qu'un petit sophisme. Je soutiens hardiment que même en supposant que je n'eusse vu qu'une fois chaque objet, la proposition *il y a* pourroit bien paroître douteuse à ma raison, mais elle n'en eut pas moins été la proposition la plustôt prononcée par voie de sensation entraînante.

XXV.

1°. Maupertuis suppose partout que nous cherchons des mots pour nos perceptions. Au contraire, ce sont les choses que nous cherchons surtout à exprimer.

2°. Je trouve sa question adroite ; mais en convenant que si l'on ne parle que de système, cela peut être, je n'en dirai pas moins que quiconque a suivi la nature, sentira combien cela est faux.

ques vives que ces perceptions eussent été, je ne sais pas si j'aurois jamais formé la proposition *il y a :* si ma mémoire eût été assez vaste pour ne point craindre de multiplier les signes de mes perceptions, et que je m'en fusse tenu aux expressions simples ABCD, etc. pour chacune, je ne serois jamais parvenu à la proposition *il y a*, quoique j'eusse eu toutes les mêmes perceptions qui me l'ont fait prononcer. Cette proposition ne seroit-elle qu'un abrégé de toutes les perceptions, *je vois, j'ai vu, je verrai*, etc.

XXVI.

Dans le langage ordinaire, on dit *il y a des sons*. La pluspart des hommes se représentent les sons comme quelque chose qui existe indépendamment d'eux. Les Philosophes cependant ont remarqué que tout ce que les sons ont d'existence hors de nous, n'est qu'un certain mouvement de l'air causé par les vibrations des corps sonores et transmis jusqu'à notre oreille. Or dans

XXVI.

1°. Voici l'article où Maupertuis montre le le plus de subtilité, et si je ne me trompe c'est là la façon la plus ingénieuse pour proposer cette difficulté si commune dans les écoles : « Les » qualités sensibles ne sont pas dans les corps, » quoique nous les y rapportions ; donc aussi » les corps peuvent bien ne pas exister, quoi- » que, etc. »

Mais j'oserai dire que cette difficulté est très-foible : voici ma raison. Notre erreur, même en rapportant les qualités sensibles aux objets extérieurs, est une preuve de la réalité d'un objet extérieur, ainsi que nous l'avons remarqué article XXIV.

Pour répondre entièrement à la difficulté, je dis en premier lieu qu'il y a des sensations que nous ne rapportons pas aux objets extérieurs, mais à notre corps ; d'autres à notre corps, et non pas aux objets extérieurs ; d'autres à tous les deux ensemble. Pourquoi cette diffé-

ce que j'apperçois lorsque je dis *j'entends des sons*, ma perception n'a certainement aucune ressemblance avec ce qui se passe hors de moi, avec le mouvement du corps agité. Voilà donc une perception qui est du même genre que la perception *je vois*, et qui n'a hors de moi aucun objet qui lui ressemble. La perception *je vois un arbre* n'est-elle pas dans le même cas? Quoique je puisse peut-être suivre plus loin ce qui se passe dans cette perception, quoique les expériences de l'optique m'apprennent qu'il se peint une image de l'arbre sur ma rétine, ni cette image, ni l'arbre ne ressemblent à ma perception.

rence? Elle est fondée sur l'existence des corps, elle en est la preuve : car ne seroit-ce pas un jeu puérile de la Divinité que toutes ces différences (différences toujours uniformes), s'il n'existoit que mon âme.

En second lieu, toutes ces différences se rapportent à la conservation ou au plaisir de notre vie, elles ont quelque chose de fixe qui peut nous servir de règle du moins vis-à-vis de ce double objet.

En troisième lieu, je voudrois que Maupertuis fît attention que les hommes les plus grossiers n'attachent pas la même idée à cette proposition, il y a des *sons*, des *couleurs*, etc. qu'à celle-ci, *il y a des corps;* un paysan ne saura pas expliquer la différence; mais il sent, et je l'ai éprouvé, qu'il y a plus de *réalité* dans l'une que dans l'autre. Il verra bien qu'un son n'est qu'un effet, et non pas un corps, une couleur, l'extérieur d'un corps, un effet aussi. Voilà tout.

Maupertuis est capable de reconnoître que sa façon de raisonner est sophistique en ce qu'il ne compare que les perceptions, et qu'il faudroit de plus comparer l'effet de ces perceptions sur notre esprit; effet qui n'est pas le

XXVII.

On dira peut être qu'il y a de certaines

même quand je dis : *j'entends des sons, je vois un arbre.*

Avant de finir, j'ai encore une observation à faire. Dès que nous sommes sujets à recevoir des sensations, il a fallu que ç'en fût une suite, que nous les rapportassions aux objets qui les faisoient naître. En voici la raison, laissant à part la nature des sensations (sur laquelle Bouiller a dit de bonnes choses dans son second tome), il est sûr qu'elles sont *un effet* qui n'indique point son *comment*, et qui pourtant pour notre bonheur a dû indiquer sa cause, et (du moins quelquefois) l'organe sur lequel il s'opéroit. Or, dans cette supposition, qui n'en est pas une, nous avons dû placer partout l'expression de cet effet même ; sans quoi il nous faudroit tout ensemble et la sensation et l'idée du *comment*, afin de ne rapporter au dehors que le *comment*, et alors nous aurions dû être très-philosophes dès le berceau.

Ce que je viens de dire, joint à ce que j'ai dit sur les articles précédens, me paroît lever la difficulté.

XXVII.

1°. Il est vrai, et cela est bien vu, que sou-

perceptions qui nous viennent de plusieurs manières. Celle-ci, *je vois un arbre*, qui est due à ma vue, est encore confirmée par mon toucher. Mais quoique le toucher paroisse s'accorder avec la vue dans plusieurs occasions, si l'on examine bien, l'on verra que ce n'est que par une espèce d'habitude que l'un de ces sens peut confirmer les perceptions que l'on acquiert par l'autre. Si l'on n'avoit jamais rien touché de ce qu'on a vu, et qu'on le touchât dans une nuit obscure ou les yeux fermés, on ne reconnoîtroit pas l'objet pour être le même; les deux perceptions *je vois un arbre*, *je touche un arbre*, que j'exprime aujourd'hui par les signes CDPD, ne pourroient plus s'exprimer que par les signes CD et PQ, qui n'auroient aucune partie commune, et seroient absolument différentes. La même chose se peut dire des perceptions qui paroîtroient confirmées d'un plus grand nombre de manières.

XXVIII.

Les Philosophes seront, je crois, pres-

vent c'est par habitude qu'un sens confirme l'autre. Mais cela n'est pas général, et ce seroit mal raisonner de dire, *il y a* des *préjugés*, donc tout est préjugé : un sens confirme l'autre par habitude et souvent aussi par la répétition attentive de l'expérience ; un sens se confirme à lui-même les résultats de ses perceptions.

2°. Maupertuis raisonne ici sur le principe de Locke que le tact ne discerneroit pas une boule d'un cube de la même façon que l'œil. Mais ce principe est faux, et très-faux. Pour le prouver, je me contenterai ici de dire que la lumière peint les objets comme autant de filets qui partent des points vus de l'objet, et le toucher se peint dans notre âme comme par autant de filets qui partent des points touchés. Cela étant, les images doivent nécessairement se ressembler. — Je pourrois ajouter que tout se fait par le tact, mais il faudroit de plus amples explications.

XXVIII.

J'avoue à Maupertuis que je ne saurai peut-

que tous d'accord avec moi sur ces deux derniers paragraphes, et diront seulement qu'il y a toujours hors de moi quelque chose qui cause ces deux perceptions, *je vois un arbre, j'entends des sons;* mais je les prie de relire ce que j'ai dit sur la force de la proposition *il y a*, et sur la manière dont on la forme. D'ailleurs que sert-il de dire qu'il y a quelque chose qui est cause que j'ai les perceptions *je vois, je touche, j'entends*, si jamais ce que je vois, ce que je touche, ce que j'entends ne lui ressemble? J'avoue qu'il y a une cause dont dépendent toutes nos perceptions, *parce que rien n'est comme il est sans raison.* Mais quelle est-elle cette cause? je ne puis la pénétrer, puisque rien de ce que j'ai ne lui ressemble. Renfermons-nous sur cela dans les bornes qui sont prescrites à notre intelligence.

XXIX.

On pourroit faire encore bien des questions sur la succession de nos perceptions.

être pas quelle est cette *cause*, mais il suffira que je sache qu'elle est hors de moi, et que c'est un être réel distingué de Dieu et de moi.

XXIX—XXXII.

Je vais faire tout de suite des remarques sur les quatre derniers articles de l'ouvrage de Mau-

Pourquoi se suivent-elles dans un certain ordre? Pourquoi se suivent-elles avec de certains rapports les unes aux autres? Pourquoi la perception que j'ai, *je vais dans l'endroit où j'ai vu un arbre*, est-elle suivie de celle *je verrai un arbre?* Découvrir la cause de cette liaison est vraisemblablement chose au-dessus de nos forces.

XXX.

Mais il faut bien faire attention à ce que nous ne pouvons être nous-mêmes les juges sur la succession de nos perceptions. Nous imaginons une durée dans laquelle sont répandues nos perceptions, et nous comptons la distance des unes aux autres par les parties de cette durée qui se sont écoulées entre elles; mais cette durée, quelle est-

pertuis, et je dirai quelles sont mes idées sur la succession de nos perceptions et sur la mémoire.

J'avoue d'abord que je ne saurois expliquer toute la succession de nos idées ; mais j'observe que nos premières idées viennent de nos sens et de nos besoins. Elles sont gravées d'autant plus profondément dans notre esprit, que nos sens sont plus exercés sur le même objet, et que nos besoins continuent à être les mêmes. Elles se lient entre elles d'autant plus que nos sens ont plus d'analogie, et que nos besoins ont plus de rapports les uns avec les autres. — J'omets ici les circonstances passagères et les liaisons de la société, et je dis que les idées liées entre elles s'excitent et se succèdent facilement, parce qu'elles se sont placées dans notre esprit en forme de chaîne. Il arrive cependant quelquefois qu'une idée n'excite pas les idées qui sont les plus liées avec elles. Il faut en cela prendre garde aux circonstances.

Il me semble voir un amas de boules placées sur une table auprès les unes des autres ; suivant le côté que l'on frappe, et celle qu'on frappe, il en sort plustôt une qu'une autre. Un spectateur tranquille d'une conversation, telle bruyante et sautillante quelle fût, pourroit en voir toutes les transitions souvent liées à un mot, et il

elle? Le cours des astres, les horloges et semblables instrumens, auxquels je ne suis parvenu que comme je l'ai expliqué, peuvent-ils en être des mesures suffisantes?

XXXI.

Il est vrai que j'ai dans mon esprit la perception d'une certaine durée, mais je ne la connois elle-même que par le nombre des perceptions que mon âme y a placées.

Cette durée ne paroît plus la même lorsque je souffre, lorsque je m'ennuie, lorsque j'ai du plaisir; je ne puis la connoître que par la supposition que je fais que mes perceptions se suivent toujours d'un pas égal. Mais ne pourroit-il pas s'être écoulé des tems immenses entre deux perceptions que je regarderois comme se suivant de fort près.

XXXII.

Enfin, comment ne connois-je les perceptions passées que par le souvenir, qui est une perception présente? Toutes les perceptions passées sont-elles autre chose que

les

pourroit aisément deviner les tours d'esprit et les caractères par le mot qui fait passer l'un plustôt que l'autre, et plustôt sur telle matière que sur telle autre.

Quant à la raison pourquoi l'idée *je verrai un arbre* (article XXIX de Maupertuis : succède à celle-ci : *je vais dans un endroit où j'ai vu un arbre* ; la raison est simple, c'est que l'arbre y est.

Quant à la durée dont parle Maupertuis, je conviens qu'il n'y a guères là-dessus qu'une estimation relative qui devient suffisamment exacte pour asseoir un jugement certain. On diroit, à l'entendre parler sur les astres, les horloges, etc., que tout cela est une affaire de simple imagination : pour moi, je ne sais pas goûter un pareil pyrrhonisme, et je n'y vois qu'un jeu d'esprit assez déplacé pour quiconque n'est plus étudiant en métaphysique.

J'ai dit un mot sur l'analogie de nos sens, en parlant de la façon dont nos idées se lient. C'est une matière curieuse sur laquelle, si l'on faisoit des observations un peu fines, on pourroit parvenir à une théorie des sens assez remarquable.

Voici comment je voudrois que l'on s'y prit. Il est sûr que les analogies sont de ces choses plustôt *senties* qu'apperçues, et que le peuple

des parties de cette perception présente? Dans le premier instant de mon existence, ne pourrois-je pas avoir une perception composée de mille autres comme passées, et n'aurois-je pas le même droit que j'ai de prononcer sur leur succession.

sent long-tems avant que le philosophe en sache rendre raison, car les philosophes dissertent volontiers sur ce que personne ne sait qu'eux, et ils ne parlent presque jamais de ce que tout le monde sait. Or, pour revenir à mon sujet, ce que le peuple sent se peint dans son langage; je voudrois donc qu'on examinât dans les langues les métaphores que l'on a faites d'un sens à un autre, et des sens à l'esprit; cela nous meneroit à connoître l'analogie des sens, et en passant nous montreroit peut-être le *comment* de plusieurs de nos façons de parler. Voici des exemples. On dit une vue *perçante*, un son *perçant*, on ne dit pas un goût *perçant*, une odeur *perçante*, et l'on dit aussi un esprit *perçant*, et non un sentiment, un cœur, etc.

J'observe en général que l'ouïe, la vue et l'esprit sont analogues. Le tact, le goût, l'odorat et le cœur le sont aussi entre eux. Il faudroit suivre cela dans ses différentes métaphores, et voir ce qu'elles deviennent dans les différentes langues: on trouveroit des métaphores hardies et agréables qui pourroient donner des vues; d'autres prouveroient le mauvais goût d'une nation.

Je viens à la mémoire. L'article XXXII est le plus fort de tous. Qu'est-ce que ces percep-

tions passées qui font partie de la perception présente? Qu'est-ce que c'est que cette supposition pyrrhonienne par où Maupertuis finit?

Voici ma pensée : toute idée ou signe apperçu fait une impression qui se lie avec d'autres ou qui ne s'y lie pas. Cette impression liée avec d'autres est plus aisée à rappeller. Se rappelle-t-elle, ou rappelle-t-elle, la marque qu'elle a laissée, ou en quelque sorte le chaînon qu'elle a fait avec d'autres? Quand elle se le représente, elle porte avec soi le sentiment de son autorité, sa place y étoit, et cette place n'étoit propre qu'à elle; l'esprit le sent: voilà la mémoire. Si elle ne s'étoit liée avec aucune autre idée, elle voltigeroit dans l'esprit, et l'on n'auroit pas le sentiment sûr de sa mémoire. Il n'y a personne qui n'ait senti *voltiger* dans sa tête de ces idées-là, dont on ne sait si on les a eues ou non. Il est d'autres cas où cela arrive lorsque, sans avoir déjà été dans l'esprit, elles sont une suite de celles qui y sont. On doute si on ne les a point eues. J'appelle ces idées-là les remords de l'esprit; elles font une espèce de reproche de ce qu'on ne les a pas eues.

PROJETS

ET

PLANS D'OUVRAGES

Qui ont occupé M. Turgot pendant le loisir de ses autres études lorsqu'il étoit en Sorbonne, ou peu après qu'il en a été sorti.

Les morceaux suivans ne sont que des *esquisses* que les occupations et les devoirs des magistratures dont M. *Turgot* a été revêtu, ne lui ont pas permis ensuite de remplir.

Il avait commencé celle qui regarde *la Géographie politique* pour un de ses condisciples, qui avait eu le dessein de composer un ouvrage sous ce titre, et qui fut effrayé de la manière étendue dont M. Turgot aurait voulu qu'il fut traité, et de ce qu'il n'en formait que la seconde partie d'une suite de travaux dont le premier aurait été l'*Histoire Universelle*, et le dernier aurait embrassé toute la *science du Gouvernement.*

L'amitié, que M. *Turgot* a plus inspirée et surtout

mieux ressentie qu'aucun autre homme que j'aie connu, a beaucoup contribué à l'emploi de son honorable vie. Il s'engageait pour ses amis à des projets dont il traçait tous les détails avec un zèle infatigable, et à des essais de rédaction très-soignés. Il n'aurait jamais pris tant de peine s'il ne se fût agi que de sa propre gloire.

Aucun de ceux qui ont eu l'honneur et le bonheur d'avoir part à son intimité, n'a jamais su ce qu'on devait le plus admirer de son cœur ou de son esprit.

Ces médailles de sa jeunesse auront de l'intérêt pour tout le monde. — On ne sera point surpris que celui qui au séminaire avait conçu de si vastes plans d'ouvrages sur des sujets si importans, et qui avait déjà rassemblé sur eux tant de matériaux, co-ordonné tant d'idées, ait été depuis un grand Philosophe, un Administrateur plein de lumières, un Ministre du premier ordre.

SUR LA GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

IDÉES GÉNÉRALES.

1°. LE rapport de la géographie physique à la distribution des peuples sur le globe, à la division des États. Vue générale de la division des peuples considérée historiquement. De la

formation des états, de leurs réunions. Principes de ces réunions tirés du droit public, combinés avec les obstacles ou les facilités qu'y mettent les situations respectives des provinces.

2°. La géographie considérée par rapport à la richesse respective des différentes contrées, aux denrées différentes qu'elles produisent, aux branches de commerce qui naissent de ces variétés, à la circulation des marchandises, d'abord en général sur le globe ou de climat à climat, puis de peuple à peuple, et enfin de province à province.

3°. La géographie considérée par rapport aux facilités plus ou moins grandes des communications par terre, par mer et par les rivières. Des effets de cette communication sur les conquêtes, sur les ligues, sur les intérêts respectifs des états, sur les craintes qu'ils peuvent inspirer. De ses effets sur les différentes branches de commerce relativement à la nature des denrées plus ou moins faciles à transporter, plus ou moins précieuses, sous un volume et un poids plus ou moins grands.

4°. La géographie considérée par rapport aux différens gouvernemens, aux différens caractères des peuples, à leur génie, à leur valeur, à leur industrie; séparer à ce qui appartient là dedans

aux causes morales: examiner si les causes physiques y ont part, et comment.

5°. Le résultat de tous ces principes et leur application, 1°. aux intérêts des princes, aux rapports des parties du monde, à ceux des états de l'Europe dans leur situation présente, à leur puissance, à leur commerce, à leurs intérêts faux ou vrais, à leurs vues, à leurs espérances bien ou mal fondées, aux différens systèmes de politique embrassés successivement par chaque Cour, au système de l'équilibre, aux révolutions ou possibles, ou vraisemblables. 2°. L'application de ces principes à la politique intérieure; à la situation des capitales, à la division des provinces, à la distribution de l'autorité dans ses différens départemens, aux diverses branches de productions et de commerce que l'on voudroit favoriser, à l'établissement des ports de mer, des canaux, des chemins, des points de réunion, des capitales, des provinces, des tribunaux, des gouvernemens municipaux, de celui même des communautés; à la balance de la capitale et des provinces, des villes et des campagnes, des provinces et des villes entre elles; 3°. au rapport de la nature du gouvernement à l'étendue des États, aux projets soit de république générale, soit de monarchie universelle.

Il me semble que toutes ces idées développées formeroient ce que j'appelle la Géographie politique.

On peut faire une division plus générale encore, et comprendre tout ce qui regarde le rapport de la Géographie politique sous deux articles. La diversité des productions et la facilité des communications; ce sont là, en effet, les deux élémens variables d'après lesquels il faut résoudre tous les problêmes de la Géographie politique. Il faudroit cependant y ajouter encore la division des États qui dépend en partie de ces deux principes, mais qui tient aussi en partie aux événemens fortuits qui se sont succédés dans la suite des tems.

On peut ranger tout ce qui regarde la Géographie politique sous deux divisions : la Géographie politique théorique, et la Géographie positive ou historique.

La première n'est guères que le rapport de l'art du gouvernement à la Géographie physique; et comme la terre est le théâtre de toutes les actions humaines, cet objet renfermeroit presque tout l'art de gouvernement, et pour ne l'y pas insérer tout entier, il faudroit souvent faire violence à la suite des idées. Mais si on y fait entrer tout, pourquoi déguiser un traité

complet de gouvernement sous ce nom étranger de Géographie politique? Ne vaut-il pas mieux présenter la partie sous le nom du tout, que le tout sous le nom de la partie, quelque principale qu'elle puisse être?

La Géographie politique positive ne renferme que deux parties, le présent et le passé. L'état actuel du Monde politique, les différentes forces des Nations, leurs bornes, leur étendue, leurs qualités physiques, morales et politiques: c'est-à-dire, la quantité d'hommes, les richesses de chaque État, le caractère de ses habitans, la facilité ou les obstacles que met à leur agrandissement la nature de leur gouvernement, le commerce des différentes nations, leurs prétentions respectives, leurs intérêts faux ou vrais, le chemin qu'ils suivent à présent, et la direction de leurs mouvemens vers un progrès plus grand encore ou vers leur décadence; voilà la vraie Géographie politique, à prendre le mot de Géographie sous le sens dans lequel il est pris ordinairement, d'une description actuelle de la terre. Mais la Géographie, par là même qu'elle est le tableau du présent, varie sans cesse; et puisque tout ce qui est passé a été présent, l'histoire, qui est le réeit du passé, doit être une suite de ces tableaux de l'histoire du Monde pris dans chaque moment.

Si l'on comprend dans la Géographie l'état des nations, comme paroît l'exiger le titre de Géographie politique, il y a bien peu à ajouter à la Géographie des différentes époques pour en faire l'histoire universelle, tout au plus les noms et les actions de quelques hommes. En un mot, l'histoire et la Géographie placent les hommes dans leurs différentes distances; l'une exprime les distances de l'espace, l'autre celles du tems. La description nue des terreins, d'un côté; la suite sèche et numérale des années, de l'autre; sont comme la toile où il faut placer les objets. La Géographie ordinaire et la chronologie en déterminent les situations; l'histoire et la Géographie politique les peignent de leurs propres couleurs. La Géographie politique est, si j'ôse ainsi parler, *la coupe* de l'histoire. Il en est des différentes suites d'événemens qui forment l'histoire de chaque pays par rapport à celle du monde, comme des fibres qui forment le tissu d'un arbre depuis sa racine jusqu'à son sommet; elles varient sans cesse entre elles, et chaque point de la hauteur, si on y fait une section transversale, présentera la figure qui lui est propre, en sorte que l'arbre entier n'est que la suite de ces tranches variées. Voilà l'histoire universelle. Chaque moment a

son espèce de Géographie politique, et ce nom convient spécialement à la description du moment présent où se termine nécessairement le cours des différentes suites d'événemens. Je vois encore que par rapport à cet objet, le nom de Géographie politique seroit un déguisement de l'histoire universelle. Ne vaut-il pas mieux ranger les choses sous leur vrai titre, et donner 1°. une Histoire universelle raisonnée, 2° une Géographie politique qui en seroit la suite, 3°. un Traité du Gouvernement, qui renfermeroit ce que j'appelle la théorie de la Géographie politique?

ESQUISSE D'UN PLAN

POUR LA GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

L'idée générale du globe terrestre considéré comme habitable; de la diversité des terreins et de leur fertilité; des plaines, des vallées, de leurs divisions et des bornes naturelles qui les ont occasionnées; des communications plus ou moins faciles entre certaines limites; des obstacles plus ou moins insurmontables qu'y met la nature; ruisseaux, rivières, fleuves, mers, côteaux, montagnes, chaînes de montagnes, finages, cantons, terri-

toires, provinces, régions, grands Continents.— Description géographique du globe sous ce point de vue, ou *Mappemonde*, telle que pourroit la dresser un habitant de la Lune avec de bons télescopes.

Deuxième point de vue du globe, considéré par zônes et par climats : par rapport à la différente action du soleil, aux différentes loix que suivent les variations du froid et du chaud. Effets généraux et non contestés de ces loix sur la terre considérée en tant qu'habitable. Idée générale de la manière dont les hommes ont pu être épars sur la surface du globe, en supposant qu'ils soient partis d'un centre unique, ou en admettant qu'ils ont été, dès l'origine, répandus en plusieurs lieux : les deux hypothèses doivent produire à peu près les mêmes effets. Vue des habitans du globe ainsi dispersés, et des nations isolées par leur ignorance au milieu des nations. Rapport du nombre d'hommes dans un espace donné aux productions de cet espace. Considérations générales sur la population des États, sur les progrès passés et futurs du genre-humain. Rapport de ces productions à la manière de vivre des hommes. Premier état où l'on doit supposer à cet égard les habitans du globe. Pour expliquer ce que nous

voyons, un Philosophe doit remonter jusqu'à cet état de barbarie au-delà duquel le genre-humain n'auroit pu subsister. Supposition des hommes distribués par familles vivant de ce que le hasard leur offre, fruits, insectes, animaux.

Première MAPPEMONDE *politique*, ou division du Monde habité par rapport aux différentes espèces d'hommes: blancs, noirs, rouges, Lappons, Celtes, Tartares, Chinois, Maures, Levantins, Indiens, Malais.

Des changemens successifs dans la manière de vivre des hommes, et de l'ordre dans lequel ils se sont suivis: peuples chasseurs, pasteurs, laboureurs.

Des causes qui ont pu retenir plus long-tems certains peuples dans l'état de chasseurs, puis de pasteurs. Des différences qui résultent de ces trois états, par rapport au nombre des hommes, aux mouvemens des nations, aux facilités plus ou moins grandes de surmonter les barrières par lesquelles la nature a pour ainsi dire assigné au différentes sociétés leur part sur le globe terrestre, aux communications, aux mêlanges des peuples plus ou moins faciles.

Comment les petites sociétés resserrées entre certaines bornes, ont, par des mêlanges plus

fréquens, contracté un caractère, une langue, des mœurs, peut-être même une figure commune qui forment des nations; comment des mêlanges un peu moins fréquens, renfermés entre des limites plus étendues, mais plus difficiles à franchir, ont donné à ces nations entre elles une ressemblance moins marquée, mais toujours sensible. Comment le genre-humain s'est ainsi trouvé divisé en grands peuples; comment ces peuples mêmes se sont encore mêlés sur toute la surface des grands continens, en sorte que tous les peuples qui se touchent ont pris nécessairement, comme deux couleurs voisines, quelques teintes l'un de l'autre; tandis qu'on ne peut observer de teintes communes entre les peuples d'un continent qui paroissent partir de différens centres, et dont la nuance s'étend jusqu'aux extrêmités les plus reculées, en s'affoiblissant par des dégradations plus ou moins rapides, suivant que les communications avec le lieu où l'on doit en chercher l'origine, ont été plus ou moins faciles, et par là plus ou moins fréquentes.

Seconde MAPPEMONDE *politique*, ou distribution des peuples et des nations sur le globe.

Des bornes principales que la nature a données

à ces grands peuples, et des communications principales qu'elle laisse ouvertes entre eux, et qui ont pu en quelque sorte diriger les mouvemens des nations dans toutes leurs grandes migrations.

Nouvelles réflexions sur les changemens successifs dans l'état des nations, et sur l'inégalité de leurs progrès.

Vue générale des hommes divisés en peuples plus ou moins barbares, plus ou moins policés, et représentant sous un coup-d'œil dans le tableau du présent les différentes nuances de la barbarie et de la civilisation, par lesquelles la nation la plus avancée a successivement passé depuis la première époque de la barbarie.

Idées générales de ces progrès dans les différentes nations; du transport des lumières de l'esprit et du perfectionnement du gouvernement d'un pays à l'autre, et des tableaux que l'univers, considéré sous ce point de vue, a présenté et présentera successivement.

Considérations plus détaillées sur les progrès des peuples.

Les hommes considérés comme formant des sociétés politiques.

De la première formation des gouvernemens parmi les peuples sauvages, chasseurs, pasteurs, laboureurs.

laboureurs. Des variétés relatives à ces trois manières de vivre.

Considérations générales sur la propriété des choses et des terreins; occupation; conservation ou occupation continuée, et des effets qui ont dû en résulter.

Laboureurs, habitations, distances, à quoi relatives. Mesure des distances, villes. Du rapport entre une ville et son territoire. Origine de ces rapports.

Premiers États plus étendus; comment ils ont pu se former; que la force est le seul lien qui en unisse les parties.

Colonies et guerres.

Colonies, rapports entre elles et les métropoles relativement à la facilité de la communication, et par conséquent à la distance de l'une à l'autre: relativement à l'inégalité de la puissance, et ainsi à l'avantage des situations et même à la bonté du gouvernement.

Comparaison des situations des villes entre elles par rapport à l'étendue et à la fertilité du territoire qu'elles occupent, par rapport aux commodités pour le commerce, par rapport à la difficulté de les attaquer.

Guerres entre les villes; leurs effets. Destruction des vaincus; transport des habitans, escla-

vage, ou loix et tributs imposés. Que ces sortes de guerres ont rarement produit des effets durables et formé des États étendus.

Guerres des peuples policés avec les barbares. Conquêtes rapides dans un grand espace, et peu durables par le défaut de liaison entre leurs différentes parties.

Que la conservation à certains égards est une conquête perpétuelle, et suppose par conséquent une aptitude perpétuelle à conquérir, une force constante et toujours appréciable, quoique dans un degré inférieur.

Conquêtes moins étendues et renfermées entre des limites naturelles. États médiocres, établissement des capitales. Premiers liens du gouvernement despotique. L'asservissement d'un peuple suppose toujours dans l'État une partie opprimante qui, dans les mains du Prince, est l'instrument de l'oppression. Cette partie est ou un peuple particulier dominant par la force de sa situation ou de son caractère, ou un peuple conquérant répandu dans toute l'étendue du pays conquis, ou simplement un corps de troupes disciplinées. Ce dernier moyen est d'autant plus rare, qu'on remonte plus haut dans l'antiquité, parce que dans l'art militaire comme dans les autres, les premiers élémens appartiennent à

tous les hommes, les progrès seuls y mettent des différences.

Du gouvernement des Provinces dans les États médiocres et dans les grands Empires formés par des conquêtes. Rapport de la forme du gouvernement à l'étendue des États. Despotisme des grands empires nécessaire dans les premiers tems. Effets du despotisme sur les mœurs civiles. Sur la pluralité des femmes. Causes du despotisme dans certains pays, tels que l'Asie, etc. 1°. La nature du pays et la trop grande facilité des conquêtes par l'étendue des plaines et la distance trop grande des barrières que la nature a mises entre les nations. 2°. Le progrès trop rapide de la société dans ces contrées, et l'art de conquérir perfectionné avant que l'esprit humain fût assez avancé pour avoir perfectionné l'art de gouverner, avant que les petits États eussent un gouvernement fixe qu'un conquérant pût laisser subsister, avant que les peuples sussent former des ligues et s'associer entre eux pour défendre leur liberté, avant que les conquérans trouvassent des peuples déjà policés dont ils fussent obligés d'adopter les mœurs et les loix.

Digression sur les climats; combien leur influence est ignorée. Danger qu'il y auroit à faire

usage du principe trop adopté sur cette influence. Fausses applications qu'on en a faites au caractère des peuples et de leurs langages, à la vivacité de l'imagination, à la pluralité des femmes, à la servitude des asiatiques. Vraies causes de ces effets. Nécessité d'avoir épuisé les causes morales avant d'avoir droit d'assurer quelque chose de l'influence physique des climats. De l'influence morale des climats par les objets qu'ils nous présentent. Différence de l'influence des climats d'avec les effets de la situation, qui sont la première donnée dans tous les problêmes de la Géographie politique. Utilité de cette digression.

Réflexions générales sur la manière dont les différens génies des peuples doivent entrer dans le plan de la Géographie politique. Réflexions générales sur la manière dont les nations, d'abord isolées, ont porté leurs regards autour d'elles, et sont parvenues peu à peu à se connoître de plus en plus. Progrès dans l'étendue des connoissances géographiques relatives aux états successifs du genre-humain. Des principaux rapports qui peuvent unir les peuples; voisinage, commerce. Désir de conquérir, craintes réciproques, intérêts communs. Que chaque peuple qui a devancé les autres dans ses progrès est

devenu une espèce de centre autour duquel s'est formé comme un monde politique composé des nations qu'il connoissoit et dont il pouvoit combiner les intérêts avec les siens; qu'il s'est formé plusieurs de ces mondes dans toute l'étendue du globe indépendans les uns des autres, et inconnus réciproquement; qu'en s'étendant sans cesse autour d'eux, ils se sont rencontrés et confondus jusqu'à ce qu'enfin la connoissance de tout l'univers, dont la politique saura combiner toutes les parties, ne formera plus qu'un seul monde politique, dont les limites seront confondues avec celles du monde physique.

Étendue de ces mondes politiques relative, 1°. à l'étendue des États et à la division plus ou moins grande des nations, parce qu'on connoît toujours ses voisins : un Espagnol connoît l'Allemagne, parce qu'il n'y a qu'une nation entre deux. Si cette nation intermédiaire étoit divisée en cent petits États, il ne connoîtroit que les plus voisins de l'Espagne. 2°. A la facilité des communications et aux progrès du genre-humain dans cette partie; progrès du commerce, de la navigation. De l'invention de la navigation dans les différentes parties du globe.

Troisième MAPPEMONDE *politique.* Aspect

des nations anciennes : Égypte, haute Asie, Chine, Phénicie et commencement de la Grèce, Pays barbares. Idée générale des principaux Mondes politiques dans la première époque connue. Nouvelle source du mêlange des peuples, le commerce et la navigation. Vues générales sur les progrès du commerce des Phéniciens et leurs colonies. Des colonies maritimes, du commerce, de ses différens états, de son influence sur la balance des nations par rapport à la richesse, et sur les révolutions des Phéniciens en Grèce.

Idée générale du commerce dans ces premiers tems si différens des nôtres. De la proportion de puissance des colonies avec leur métropole.

Quelle étoit alors la circulation de l'argent sur tout le globe.

Indépendance réciproque des colonies, qui devient indépendance absolue lorsqu'elles sont assez puissantes pour se passer de leur métropole, et qui forment autant d'États égaux, dans lesquels la police a profité du degré de connoissance auquel étoit parvenu l'*Orient*, sans être infectée par le despotisme qui a présidé à la formation des États dans cette partie du Monde, parce que c'est dans cette partie du Monde qu'ont été formés les premiers Etats.

Rapports des colonies phéniciennes avec les anciens habitans de la Grèce. Idées de ces anciens habitans, Pelasges, Thraces, Epirotes, Cariens. Guerres dans la Grèce. Conjectures sur les guerres des Héraclides.

Tableau de la Grèce nécessairement divisée en petits États, par la simultanéité de la fondation des États, et par la nature du pays que coupent les montagnes et la mer.

Des Grecs considérés comme nation et comme république fédérative. — Comme nation, s'étendant par leurs colonies, Sicile, grande Grèce, Yonie, Pyrène, Marseille : comme nation, comprenant plusieurs petits royaumes, Macédoine, Épire ; d'autres, comme la Carie, la Lydie, prenant les mœurs grecques, ainsi qu'aujourd'hui le Roi de Prusse prend les mœurs françaises. — Comme république fédérative, formant un corps moins étendu. Ligue des Amphyctions; droit public des Grecs; rapports des colonies et des métropoles; équilibre entre elles. Premiers États de la Grèce; ce qu'on sait de leur politique.

Guerre de Troye.

Passage du gouvernement monarchique au républicain. Des principales républiques successivement dominantes : Thèbes, Athènes, Lacédé-

mone. Institutions singulières de ces républiques, et leur influence sur leurs forces respectives.

De Lacédémone en particulier. Rapports de ses loix à la situation et à l'étendue de l'État. Danger de ces institutions singulières et de leur impossibilité dans les grands États.

Carte politique de la Grèce, de ses principaux États, de leur puissance relative à la navigation. Des principales branches de leur commerce, de leurs ligues les uns contre les autres. De la Grèce comparée avec ses voisins.

Des Rois de Macédoine, de l'Asie Mineure, de Lydie; effet singulier de la conquête de la Lydie par Cyrus, qui dévoila l'une à l'autre comme deux mondes politiques. Idée des révolutions qui avoient précédé cet événement dans la Haute Asie. — Accroissement du premier Empire d'Assyrie, toujours conquis et alternativement augmenté par ses défaites et par ses victoires. Babyloniens, Mèdes, Perses, Syriens, Égyptiens, effets de la Géographie politique sur ces peuples. — Considérations sur ces révolutions; des vallées du Tygre et de l'Euphrate, et des montagnes qui les environnent.

Des incursions des Barbares sur les peuples policés. Des Scythes; leur double route par la Transoxane et par les gorges du Caucase.

De l'Empire de Cyrus, de ses rapports avec la Grèce. Changement que ces rapports mettent dans ceux des Grecs entre eux. Grecs d'Asie, Grecs d'Europe. Influence des forces maritimes. Puissance d'Athènes.

Guerre du Péloponèse. Expédition d'Agésilas. Progrès de la Macédoine. Politique de Philippe; ses projets exécutés par Alexandre.

Quatrième MAPPEMONDE *politique*, à l'époque d'Alexandre. Rome, Carthage, la Chine, Indes. Considérations sur l'expédition d'Alexandre, considérée dans ses effets, 1°. par rapport à la Grèce, 2°. par rapport à ses conquêtes, 3°. par rapport aux projets qu'on lui prête.

Discussion sur la possibilité de la durée de son Empire, et du gouvernement à y établir.

Division entre ses Généraux; de ses effets. Comment la Géographie politique a influé dans l'établissement et dans la fixation des nouveaux États. Plusieurs classes d'États successeurs d'Alexandre. États Grecs fondés par ses Capitaines dans les pays conquis. États Grecs revenus dans leur ancienne situation. Satrapies Persannes devenues indépendantes. Intérêts respectifs de ces différens États.

Des États de la Grèce; combien leur situation étoit changée et leur état avili par la compa-

raison des grandes Puissances qui mêloient leurs intérêts avec ceux des petites républiques. Politique des Rois de Macédoine, d'Épire, d'Égypte et de Syrie entre eux et avec les Grecs. Les Rois de Syrie oublient la Haute Asie. Leur situation et le choix qu'ils ont à faire de dominer dans l'ancienne Perse ou en deçà de l'Euphrate. Effets de ce choix.

La Haute Asie abandonnée aux Parthes. Premier rapprochement des Chinois et des Européens par les conquêtes de Tsin-chi-Hoangti, que nous appellons Gengiskan. Tableau de la formation de l'Empire de la Chine; son commerce avec le Japon. Des royaumes de l'Asie Mineure. État du commerce d'Alexandrie, de Carthage, de Marseille, de la Sicile, de la Grèce. Du commerce des Indes; de quelle nature il pouvoit être.

Circulation générale sur le globe dans ce tems. Des mines d'Espagne; des isles Britanniques. Considérations sur l'état de l'Europe qui, sans être encore policée comme la Grèce, n'étoit déjà plus barbare. Rapprochement des ligues Latines, Étrusques, etc., avec l'état où les Carthaginois trouvèrent l'Espagne, et César les Gaules.

Considérations particulières sur les progrès simultanés de Rome et de Carthage. Idée des conquêtes des Romains. Combinaison singulière

de leur caractère, de leur gouvernement, et de la disposition des peuples qui les environnoient. Leur rencontre avec les Carthaginois. Forme de leur guerre. Intérêt que les Puissances Grecques devoient y prendre. Destruction de Carthage. Changemens que l'introduction des Romains dans le monde politique des Grecs dût apporter à l'intérêt de ceux-ci.

Cinquième MAPPEMONDE *politique.* Détails sur l'intérieur de la Grèce. Des ligues qui avoient succédé à l'influence des anciennes républiques, des Étoliens, des Achéens, etc.

Des Rois de l'Asie Mineure, des grandes Puissances. Réflexions sur le peu de souplesse des Cours à changer le système de leur politique quand les circonstances changent. Que l'intérêt des États n'est souvent connu que lorsqu'il est déjà changé. Politique des Romains avec les Rois.

Guerres de Mithridate. Domination universelle des Romains.

Considérations sur les conquêtes d'une république; modifications que mirent aux principes généraux sur cette matière les circonstances particulières aux Romains.

Du gouvernement Romain considéré par rap-

port aux provinces. Des provinces Romaines et des États gouvernés par leurs propres loix. Des tributs, des pillages des Proconsuls; du gouvernement des Romains considéré dans la balance des provinces et de Rome, dans la contradiction de la puissance des Romains avec leurs loix et la forme de leur gouvernement. De l'inégalité des particuliers, de la puissance des légions et des Généraux.

Des remèdes qu'on auroit pu imaginer pour remédier à ces maux, si on les avoit prévus; et si ceux qui êtoient assez puissans pour les prévenir ou les réparer n'eussent pas été assez peu citoyens pour préférer de dominer sur la république; ou si ceux qui êtoient citoyens n'avoient pas été trop attachés à la forme ancienne parce qu'elle êtoit ancienne.

Idée des troubles de la république. De César, d'Antoine, d'Octave. État des provinces pendant ces troubles. Progrès continuels de la domination Romaine. Époque d'Auguste.

Sixième MAPPEMONDE *politique.* État de l'Univers sous l'Empire Romain.

Intérieur de l'Empire.

L'Empire considéré par rapport à ses voisins.

Du reste du Monde à cette époque.

Considérations sur la forme du gouvernement; sur le rapport de Rome avec les provinces; sur la nature du despotisme des Empereurs; sur les vestiges du gouvernement républicain; sur la distribution de l'autorité dans les provinces. De leur état; de l'influence des légions; de l'étendue de l'Empire. Critique du conseil donné par Auguste à ses successeurs, *de coercendo intrà fines imperio.*

Des Barbares et des Parthes, des peuples des montagnes de l'Arménie.

Sur l'étendue des États en général, relativement à l'administration intérieure, à la forme du gouvernement, à l'autorité plus ou moins bornée, à la manière dont elle se distribue et dont elle agit dans les provinces, à sa distribution en départemens; à la facilité de transporter les forces qui contiennent les peuples dans la soumission et qui répriment les voisins; à la facilité de transporter les armées différentes dans différens siècles et dans différens pays; à la facilité des correspondances, des chemins publics, des messageries publiques; etc.

Vices essentiels du gouvernement de l'Empire; pouvoient-ils être corrigés? et comment? Considérations générales sur la difficulté et les moyens de faire subsister un État fort étendu.

Du gouvernement municipal; des sénats de

petites villes. Quel parti on en pouvoit tirer au lieu de les laisser avilir. Ces idées pouvoient-elles être connues dans les siècles dont il s'agit? et les circonstances permettoient-elles d'en faire usage? Que l'Empire ne fut jamais assez grand.

Tableau de l'Empire sous les Empereurs. Changemens insensibles. Mélange plus intime des parties de l'État. Multiplication du droit de cité. Comment l'Empereur cesse d'être l'Empereur de Rome, pour être l'Empereur de l'Empire, et comment cette révolution dans les idées se fit sans être sentie et sans qu'on en recueillît les avantages.

État du Commerce sous les Empereurs. Tableau de la circulation générale sur le globe à cette époque.

Essai sur l'intérieur de l'Empire, sur sa division en provinces, sur les métropoles et les diocèses, sur le rapport des villes et des campagnes, sur la culture des terres et le commerce. Établissement des principes de Géographie politique relatifs à ces objets, et leur application à l'Empire Romain.

Carte politique de l'Empire à l'époque de Dioclétien. Révolution des idées par le partage de l'Empire préparé par les trente tyrans. Considérations sur les divisions faites par Dioclétien et ses successeurs.

Intérêts respectifs de ces parties de l'Empire; comment combinés avec l'intérêt général.

Réflexions sur la manière dont les Etats s'incorporent par une longue union, en sorte que les barrières naturelles semblent aplanies; que l'on ne voit pas que les armées Romaines aient éprouvé les mêmes difficultés à traverser l'Empire, qu'éprouveroient aujourd'hui les armées Européennes à passer d'un royaume à l'autre, et pourquoi.

L'Empereur d'Italie ne pouvoit tirer des Vaudois les mêmes avantages qu'un duc de Savoie. Ces peuples étoient neutres, parce que la guerre entre l'Empereur des Gaules et l'Empereur d'Italie étoit une guerre d'armée à armée, et non de nation à nation.

Considérations sur ce que l'Empire Romain seroit devenu abandonné à lui-même.

Epoque de Constantin. Translation du siége de l'Empire à Constantinople, et considérations générales sur la position des capitales relativement à l'étendue des États, à leur commerce intérieur, à leur commerce extérieur, à la situation des provinces plus ou moins importantes sur lesquelles elles dominent, aux ennemis qu'elles ont à craindre, à leurs projets d'agrandissement, enfin aux établissemens déjà

faits, au mouvement qu'a reçu la machine de l'État et au danger du changement. Que dans les grands Empires, la situation des capitales n'est déterminée qu'à peu près par la Géographie politique.

Faute de Constantin. Si César avoit eu le même projet, Constantin n'avoit pas les mêmes motifs, et Constantin n'a pris que le mauvais du projet. Il transporta à Constantinople les mêmes défauts qu'avoit Rome. — Qu'il falloit joindre au projet de transporter la capitale de l'Empire, celui de conquérir le Nord de l'Europe et de ne laisser à l'Empire aucuns ennemis à craindre. D'un autre côté, que le projet de César, de commencer par vaincre les Parthes avant les Germains étoit une faute, s'il vouloit faire plus qu'Antoine. — Que Julien fit dans la guerre des Perses une faute plus grande encore, et dont l'Empire ne s'est point relevé.

Que la translation de l'Empire à Constantinople détermina la division absolue des deux Empires d'Orient et d'Occident.

Nouvel élément introduit du tems de Constantin dans les problêmes de la Géographie politique. La religion.

Considérations sur les premières religions des hommes. De l'idolâtrie ; des dieux tutélaires ;

de

de la compatibilité de tous les dieux et de tous les cultes. Idée de la manière dont les peuples s'en rapportoient à la parole les uns des autres sur leurs dieux; comment les Latins attribuoient à Neptune les aventures de Ποσειδῶν. Une pareille religion pouvoit bien quelquefois être un instrument dans les mains de la politique pour encourager les peuples; mais sa variété étoit trop uniforme pour être considérée dans la Géographie politique, du moins en grand; car il y a quelques exemples de guerres entreprises par les Anciens pour venger la sainteté d'un temple violé. Ces profanations de temples n'étoient qu'une injure; les peuples se battoient pour leurs dieux comme nos chevaliers pour leurs dames. Guerre sacrée contre les Phocéens, en vertu d'un décret des Amphictions. — Mais en général la religion étoit partout la même, les dieux seuls étoient différens; et si leurs cultes s'étendoient quelquefois, c'étoit en se mêlant et non en se chassant réciproquement des contrées où ils étoient reçus.

Deuxième espèce de religions. Religions exclusives de tout autre culte; ou elles furent l'ouvrage des législateurs, et en ce cas elles furent bornées à l'étendue d'une nation, et devinrent un mur de séparation entre elle et ses voisins,

comme la Religion judaïque, et n'eurent pas une grande influence sur la Géographie politique; ou elles n'eurent d'objet que la vérité comme quelques sectes de Philosophie, et seulement alors elles devinrent une sorte d'injure faite au reste du genre-humain : les Religions Chrétienne, Mahométane, et peut-être encore d'autres.

Chercher ce que c'est que la secte des Lamas, celle des Mages, celle des Talapoins et celle des Brames.

Ces sortes de religions se subdivisent encore. — Ou elles se bornent à n'être que de simples sectes, à n'éclairer qu'un petit nombre d'hommes choisis dans une nation, sans entreprendre d'éclairer tous les hommes, et en laissant subsister tout l'appareil extérieur du culte établi. Telles ont été les sectes des Philosophes.— Ou elles ont été animées de l'esprit de conversion, elles ont eu pour but tous les hommes et toutes les nations. — C'est alors seulement qu'elles entrent dans la Géographie politique.

La Religion Chrétienne paroît être la première qui ait mérité d'y entrer. — Des sectes dans lesquelles elle s'est partagée.

La Religion Mahométane l'a suivie ; car les autres sectes dont j'ai parlé plus haut sont trop peu connues, et ont produit des effets trop

éloignés de nous pour offrir une grande matière à nos spéculations. En général même, autant que je puis me rappeller leur histoire, ces sectes n'ont guères produit de révolutions, et elles ont été plus occupées à se défendre contre l'oppression des Mahométans qu'à s'établir dans de nouveaux pays et à s'y troubler mutuellement. Le zèle dont sans doute elles ont été animées autrefois dans les tems ignorés de leur établissement, puisqu'elles ont pu s'établir, a fait depuis long-tems place à l'indifférence, et leurs prêtres sont plus occupés à jouir qu'à acquérir.

Comment la religion a commencé à influer sur la politique intérieure et extérieure. Pourquoi le christianisme a été persécuté dans l'Empire plustôt que les divinités étrangères, les sectes philosophiques et même le judaïsme. De son hétérogénéité avec les cultes établis.

Idée du christianisme. Comment lié au judaïsme. Comment il a étendu la sphère des bienfaits de Dieu sur toute la terre. De sa diffusion dans l'Empire Romain, principalement: d'abord par les Juifs, ensuite par les Gentils, qu'il a regardés comme égaux aux Juifs.

Premier rapport des religions avec la politique; la persécution à laquelle elles sont exposées dans leur établissement. Effets de la per-

sécution quand elle est destructive, et quand elle ne l'est pas; qu'elle est aux religions ce qu'est la taille aux arbres, qu'elle les détruit ou les fortifie. Idée des progrès des religions et des effets de la persécution sur elles relativement à ces progrès. Différence à cet égard d'une secte qui s'élève et d'une secte qui tombe. Difficulté d'arrêter l'une et l'autre dans son élévation ou dans sa chûte.

Que la Religion chrétienne a dû sa principale force à la vérité de ses dogmes comparée à l'absurdité du paganisme. Le fanatisme est une passion, et toutes les passions sont fondées sur la manière dont leurs objets agissent sur les hommes. Si on aime mieux une femme qu'une autre, elle a, par rapport à son amant, quelque avantage sur sa rivale. En fait d'opinion, c'est toujours la raison qui fonde cette passion. Il est vrai que la crainte et l'espérance l'augmentent beaucoup; ajoutons l'orgueil. Que les religions, même sous les dehors du fanatisme, se combattent par des raisons; que ces raisons ne tirent pas toujours leur force de la vérité, mais des opinions déjà établies et des préjugés. Que lors même qu'elles agissent par la force de la vérité, ce n'est pas toujours par une vérité absolue, mais par une vérité relative qui se trouve

d'erreur à erreur. Progrès du christianisme et son adoption par Constantin.

Deuxième rapport de la religion à la politique intérieure. Des secours mutuels que se prêtent la religion et le gouvernement. Mélange des deux puissances, ou plustôt usurpations mutuelles de l'une et de l'autre; de là l'intolérance réduite en système et incorporée à la législation et à la constitution des États. Intolérance entre les parties d'un même peuple. Intolérance de peuple à peuple, d'où sont venues les guerres de religion.

Troisième rapport de la religion à la politique. Que l'intolérance est plus ou moins incorporée aux religions. Différence à cet égard entre le christianisme et le mahométisme. Intolérance du mahométisme différente de celle des Chrétiens. Que les effets de l'intolérance varient suivant que les religions sont plus ou moins éloignées de leur origine et de leur première ferveur, et aussi suivant que les esprits sont plus ou moins éclairés.

Des différentes sectes dans une même religion; du gouvernement ecclésiastique et du lien qu'il peut former entre plusieurs États indépendans.

Trois sortes de guerres de religion: guerres faites par les Mahométans et par les Chevaliers

Teutoniques pour étendre leur religion. Guerres de religion défensives. — Croisades pour venger les lieux saints et pour rétablir la religion dans les lieux où elle étoit établie. — Enfin guerres pour défendre la liberté des consciences contre les persécutions; guerres des Protestans. — Influence de ces trois intérêts dans la politique. Liaison qu'établit la diversité et la similitude des religions entre les sujets persécutés d'un Prince et les Princes voisins de la même religion. Moyens de remédier à ce mal.

Intolérance et tolérance. Fausseté, injustice et inutilité du premier système. Nécessité de la tolérance; examen des différentes manières d'établir la tolérance; fausses idées à ce sujet; que nulle part on n'en a suivi toutes les conséquences; dangers de ces conséquences. Que la tolérance doit être sans bornes, même par rapport à l'exercice public, et qu'alors seulement la religion n'entrera plus dans la Géographie politique, si ce n'est que parce qu'un Etat gouverné suivant le principe de la tolérance, sera plus riche et plus peuplé qu'un autre.

Pourquoi le Christianisme s'étendit dans l'Empire Romain; de ses progrès chez les barbares. Des disputes de l'Arianisme; de leurs effets par rapport aux barbares.

État de l'Empire depuis Constantin jusqu'à sa chute ; ravages des Barbares ; de leurs causes ; de leurs premiers mouvemens sous Gallien. Faute des Romains de les avoir introduits dans leurs troupes. Foiblesse des empereurs qui achetèrent la paix. Fausse idée du président de Montesquieu sur la trop grande population du Nord, et sur le refoulement des peuples par les conquêtes des Romains.

Epoque de Julien ; faute qu'il fit d'attaquer les Perses. L'Empire est ouvert des deux côtés. Des Empereurs suivans. De la division absolue de l'Empire sous Arcadius et Honorius. Cours des inondations des Barbares dirigé vers l'occident. Leurs établissemens. Ils se chassent les uns les autres, se fixent, partagent l'Empire. Inondation passagère des Huns ; réflexions sur l'état de Barbarie. Alors la Géographie politique se retrouve, et les bornes anciennes des nations se rétablissent. De la nation des Francs. Idée des ligues formées par les Germains pour défendre leur liberté. Pourquoi l'établissement des Francs dans les Gaules fut plus solide. Qu'ils réunirent une domination étendue dans la Germanie avec la possession des Gaules. Par là ils conservèrent l'égalité du courage avec les autres Germains qu'ils domptoient par la supériorité

de la puissance; le séjour des Gaules n'énerva point la nation. La puissance françoise devint le rempart de l'Europe, assura l'établissement des nations, et contribua même indirectement aux progrès des armes de Justinien en Italie et en Afrique contre les conquérans amollis de ces contrées.

Septième MAPPEMONDE *politique.* L'Europe partagée entre les Barbares immédiatement avant le règne de Justinien. Etat de l'Empire Grec; les contrées de la Germanie possédées par la nation maîtresse de la Gaule, deviennent un poids dans la balance des nations. Politique de Clovis et de Théodoric. Effets des disputes de l'Arianisme dans la conquête des Francs. Idée du Gouvernement intérieur de ces différens États. Des partages; de la dispersion des nations conquérantes dans l'intérieur des pays conquis et de la forme du gouvernement qui en est résulté.

Idée de l'aristocratie. Considérations générales sur le mêlange des nations : Barbares avec Barbares. Barbares avec policés. Effets de la rencontre de ces différentes nations, Romains, Gaulois, Francs. Leur mêlange.

Nouveau point de vue sur la religion chré-

tienne qui cessant d'être incorporée à un seul empire, devient un lien commun entre plusieurs États, et rend le siège de Rome un point de ralliement entre les nations. Autorité des évêques plus grande, et pourquoi plus grande dans l'Eglise et dans l'État.

Comment les évêques ont part au gouvernement et deviennent seigneurs, parce que le gouvernement devenant aristocratique, les évêques dûrent y entrer, attendu qu'ils tenoient un rang considérable dans la nation. Examiner comment un gouvernement fondé par la voie des conquêtes est devenu aristocratique en Europe et non pas despotique.

Du gouvernement des Germains. Différence de leurs conquêtes avec celles des Tartares dans la haute Asie. Cette différenee vient, 1°. des mœurs mêmes des Germains et de la liberté qu'ils conservoient. Différence entre une nation guerrière et une armée de soldats. 2°. De l'état des pays conquis déjà gouvernés par des loix supérieures à tout ce que les Barbares pouvoient inaginer de plus beau. 3°. Du partage des terres fait par les conquérans, qui augmenta la puissance des particuliers à proportion de celle de leurs chefs, et ne laissa à ceux-ci d'autre force que celle des vassaux sans leur laisser le pouvoir

de les opprimer. 4°. De l'influence que prit la religion parmi ces nations.

Etat du commerce à cette époque ; décadence des villes et du commerce intérieur, foiblesse de la marine. Route de la circulation générale sur le globe.

Réflexions sur la nation Juive et sur le rôle qu'elle commençoit à jouer dans le commerce d'Alexandrie, de Constantinople, et du reste de l'Europe.

Misère de l'Italie.

Réflexions sur les deux principales puissances du monde, les Francs et l'Empire Grec. Guerres d'Italie et d'Afrique.

Comparaison des deux puissances ; leurs avantages et leurs désavantages jugés par les principes de la Géographie politique, et par les défauts de leur gouvernement intérieur.

De la Perse, des Arabes, des peuples du Nord relativement à l'Empire Grec.

Naissance de Mahomet. Réflexions sur la situation des Arabes ; sur leur liberté qu'ils avoient conservée ; sur la sécurité que leur désunion et leur pauvreté avoient toujours inspirée aux Romains ; sur les avantages de leur situation ;

pour faire des conquêtes (1).....

.....

Ce n'est pas une chose neuve de dire que les Pays-Bas et l'Italie ont ruiné l'Espagne.

Examiner si les Princes espagnols n'ont pas pensé plusieurs fois à démembrer les Pays-Bas de leur monarchie ; mais celui qui auroit proposé à Philippe II de les céder à quelque Prince, eût été regardé comme un fou, et je ne sais de quel œil la Reine de Hongrie regarderoit aujourd'hui un homme qui lui feroit la même proposition. Il est du moins bien sûr que les Anglais, en faisant la guerre de 1700, ne croyoient pas rendre à la France et à l'Espagne le service le plus signalé, 1°. en fomentant leur union; 2°. en ôtant à la France un ennemi puissant; 3°. en forçant l'Epagne à s'occuper de son véritable intérêt, la marine.

La maxime qu'il faut retrancher des provinces aux États, comme des branches aux arbres, pour les fortifier, sera encore long-tems dans les livres avant d'être dans les conseils des Princes. C'est un des grands objets de la Géographie politique

(1) Il y a ici une lacune dans le manuscrit de M. Turgot, et nous ignorons combien de pages sont perdues.

de déterminer quelle province il est avantageux à un État de conserver ; c'est à elle à démontrer qu'il y a des cas où l'on doit se croire heureux d'en perdre. Il est bien constant que l'ordre établi entre les puissances par la Géographie politique, c'est-à-dire, par les bornes que la nature a mises entre les Etats, auroit subsisté, et qu'un Prince n'auroit jamais possédé que ce qu'il auroit été à portée de conserver, si la force qui est le seul moyen de conserver eût été le seul moyen d'acquérir. Mais le droit héréditaire des Princes joint à l'extrême division des États introduite par le gouvernement féodal a changé cet ordre naturel, et a mêlé les États des Princes comme les terres des particuliers, parce que le sort des nations a été réglé par les mêmes loix que la distribution des héritages. L'unité du gouvernement n'est plus dans un corps de nation, le Souverain est le seul point de réunion.

Dans le langage de l'Europe politique on doit distinguer une Puissance d'un État. Le Roi de Prusse est une Puissance, le Roi de France a un État. Charles-Quint n'avoit qu'une Puissance, et l'Espagne a été dans le même cas jusqu'à Philippe V ; elle est devenue un État depuis cette époque, elle y a gagné une unité d'intérêt qui

dirigera nécessairement ses forces jusques-là partagées aux seuls objets qui lui peuvent être utiles. Une Puissance, en un mot, redevient un État, lorsqu'elle se réduit aux bornes que la nature lui a assignées. La Géographie politique a tracé les limites des États, le droit public forme les Puissances, mais à la longue la Géographie politique l'emporte sur le droit public, parce qu'en tout genre la nature l'emporte à la longue sur les loix. On ne conserve long-tems que ce qu'on est à portée d'acquérir, parce qu'on doit toujours perdre à la longue ce qu'on ne peut recouvrer aisément quand on l'a perdu de nouveau.

Nous sommes bien loin de penser à exauniner les idées que je vais proposer, et peut-être appartiennent-elles plus à la politique prise en général qu'à la Géographie politique. Jusqu'ici les hommes ont joui de la fécondité de la terre, comme les sauvages jouissent des fruits des arbres qu'ils n'ont point plantés. Ils en ont profité sans songer à les faire naître. Je m'explique, je ne veux pas dire assurément que le produit annuel de cette fécondité ne soit pas dû à leurs travaux; sans doute la terre arrosée de leurs sueurs a plustôt vendu ses productions à leur industrie, qu'elle ne les a données à leurs be-

soins ; mais ce travail et cette industrie se sont toujours bornés, si je l'ose ainsi dire, à cultiver la terre fertile. On a labouré, ensemencé, dépouillé quelques campagnes, on n'a point encore songé, du moins en grand, à travailler la terre même, et à tirer de notre globe le meilleur parti possible ; la multitude des terreins qui sont encore incultes, malgré leur fécondité, nous a dispensé de chercher à découvrir de nouvelles ressources, quand celles qui sont connues sont si loin d'être épuisées ; et en cela nous ressemblons encore aux sauvages, qui ne songent point à labourer la terre, parce que les fruits qu'elle produit sans culture, et les animaux qu'elle nourrit suffisent aux besoins de leur petit nombre. Pourquoi désespèrerions-nous de donner à de vastes terreins une fécondité qu'ils n'ont pas reçue de la nature? Celle-ci a-t-elle tout fait pour les hommes? Non. Mais elle leur a toujours offert des modèles à suivre, lorsqu'ils ont assez d'industrie et de courage pour imiter ses opérations. Voyons comment elle agit pour rendre les terreins fertiles, et examinons si les mêmes moyens peuvent être mis en usage par l'industrie humaine.

Deux choses contribuent à la fertilité de la terre, la nature du sol et les arrosemens. La na-

ture du sol dépend de la combinaison des différens principes qui composent les terreins, sable, argile, craie, etc.; principes dont le juste mêlange peut seul féconder le développement des germes, et qui séparés des autres principes rendent souvent de vastes régions stériles et inhabitables.

Les arrosemens dépendent de la situation du sol, de la disposition des montagnes, de la pente irrésistible qui, depuis leur sommet jusqu'aux rivières et à la mer, dirige le cours des eaux que l'atmosphère, dans laquelle le soleil les tient suspendues, décharge de tems en tems sur la terre, où elles se distribuent suivant cette inclinaison variée des terreins qui les reçoivent. Cette pente doit être assez douce pour qu'une partie des eaux puisse s'insinuer dans les interstices des terreins supérieurs, en amollir les glèbes, en délayer les sucs et y charroyer ceux dont elle s'est chargée dans l'atmosphère; assez rapide en même tems pour qu'il parvienne assez d'eau pour abreuver à leur tour les terres inférieures; et cependant assez inégale pour que l'eau trouve à chaque pas des enfoncemens où, comme dans des réservoirs, elle se rassemble en plus grande quantité sous une plus petite surface, afin que d'autant moins exposée aux

effets d'une évaporation trop prompte, elle se rende par mille détours dans d'autres réservoirs où, recueillie et conservée pour les besoins des animaux et des végètaux, elle forme des fontaines, des ruisseaux, et enfin des fleuves qui la reconduisent à la mer.

Par cette distribution, dont l'immense variété ne présente à nos sens que l'image du désordre, parce que l'ordre réel n'est jamais que dans l'ensemble, et qu'ici l'ensemble est trop vaste pour nos sens, la terre est rendue habitable et fertile. Je ne crois pas impossible aux hommes d'employer tantôt l'une, tantôt l'autre de ces deux voies, et toutes les deux même au besoin, pour donner à certains terreins une fertilité qu'ils n'ont pas et suppléer ainsi à la nature, ou plustôt la remplacer de la seule façon possible en l'imitant. Voyons d'abord ce qu'on peut faire pour corriger la nature du sol. . . . . .
. . . . . .

Il y a lieu de croire que ce Plan d'ouvrage n'a jamais été terminé. Les lecteurs qui auront été frappés de l'immense chaîne d'idées que ce cadre rassemble, de la multitude de connaissances qu'il suppose, des grandes vues qu'il présente, partageront à cet égard nos regrets.

SUR

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

M. Turgot rendait à Bossuet l'hommage que méritent la hauteur de ses pensées et le nerf de son expression. Il admirait la marche noble et rapide, l'abondance, l'élevation, l'harmonieuse dignité de son style. Mais après avoir payé ce tribut à l'excellent écrivain, il regrettait que le Discours sur l'Histoire Universelle ne fût pas plus riche de vues, de raison, de véritables connaissances; il le voyoit avec peine au-dessous du beau cadre que l'Auteur avait choisi, de l'intéressante position où se trouvait le Précepteur d'un Roi, du talent majestueux que nul autre Orateur français n'a encore égalé.

Cependant il n'entrait pas dans le caractère de M. Turgot de décrier un ouvrage célèbre et de ravaler un grand-homme.

Il préférait de recomposer ce livre, de lui donner l'étendue qu'il y aurait désirée, et d'y consigner les principes que l'illustre Évêque de Meaux avait passés sous silence, n'avait peut-être pas conçus, n'aurait peut-être pas adoptés.

Un tel ouvrage ne pouvait être fait d'un seul jet. M. *Turgot* avait donc jugé convenable, avant de l'entreprendre, d'en tracer le plan, sans se gêner par une simple et sèche table des chapitres qu'il

voulait écrire et traiter, mais en dessinant du pinceau comme font les grands artistes dans leurs esquisses savantes.

C'est ce Plan qui n'a pas été achevé, dont nous avons retrouvé les premiers linéamens, et que nous allons transcrire.

L'ouvrage est incomplet, mais aucune de ses pages n'aurait pu être écrite par un homme qui ne l'aurait pas conçu tout entier, qui n'aurait pas considéré avec une attention profonde et sous toutes leurs faces la multitude d'objets qu'il devait embrasser.

PLAN DES DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Idée de l'Introduction.

Placé par son Créateur au milieu de l'éternité et de l'immensité, et n'en occupant qu'un point, l'homme a des relations nécessaires avec une multitude de choses et d'êtres, en même tems que ses idées sont concentrées dans l'indivisibilité de son esprit et de l'instant présent. — Il ne se connoît que par ses sensations, qui toutes se rapportent aux objets extérieurs, et le moment présent est un centre où aboutissent une

foule d'idées enchaînées les unes avec les autres.

C'est de cet enchaînement et de l'ordre des loix que suivent toutes ces idées dans leurs variations continuelles, que l'homme acquiert le sentiment de la réalité. Par le rapport de toutes ses différentes sensations, il apprend l'existence des objets extérieurs. Un rapport semblable dans la succession de ses idées lui découvre le passé. Les rapports des êtres entre eux ne sont point des rapports oisifs. Tous peuvent agir les uns sur les autres suivant leurs différentes loix, et aussi suivant leurs distances. Ce Monde réel dont nous ignorons les bornes, en a pour nous de fort étroites, et qui dépendent du plus ou du moins de perfection de nos sens. Nous connoissons un petit nombre d'anneaux de la chaîne, mais les extrêmités dans le grand et le petit nous échappent également.

Les loix que suivent les corps forment la physique: toujours constantes, on les décrit, on ne les raconte pas. L'histoire des animaux, et surtout celle de l'homme, offrent un spectacle bien différent.—L'homme, comme les animaux, succède à d'autres hommes dont il tient l'existence; et il voit, comme eux, ses pareils répandus sur la surface du globe qu'il habite. Mais doué d'une raison plus étendue et d'une liberté plus

active, ses rapports avec eux sont beaucoup plus nombreux et plus variés. Possesseur du trésor des signes qu'il a eu la faculté de multiplier presque à l'infini, il peut s'assurer la possession de toutes ses idées acquises, les communiquer aux autres hommes, les transmettre à ses successeurs comme un héritage qui s'augmente toujours. Une combinaison continuelle de ces progrès avec les passions et avec les événemens qu'elles ont produit, forme l'histoire du genre-humain où chaque homme n'est plus qu'une partie d'un tout immense qui a, comme lui, son enfance et ses progrès.

Ainsi l'Histoire Universelle embrasse la considération des progrès successifs du genre-humain, et le détail des causes qui y ont contribué; les premiers commencemens des hommes; la formation, le mêlange des nations; l'origine, les révolutions des gouvernemens; les progrès des langues, de la physique, de la morale, des mœurs, des sciences et des arts; les révolutions qui ont fait succéder les Empires aux Empires, les nations aux nations, les religions aux religions; le genre-humain toujours le même dans ces bouleversemens, comme l'eau de la mer dans les tempêtes, et marchant toujours à sa perfection. — Dévoiler l'influence des causes gé-

nérales et nécessaires, celles des causes particulières et des actions libres des grands-hommes, et le rapport de tout cela à la constitution même de l'homme; montrer les ressorts et la mécanique des causes morales par leurs effets: voilà ce qu'est l'Histoire aux yeux d'un philosophe. Elle s'appuie sur la géographie et la chronologie qui mesurent la distance des tems et des lieux.

En exposant sur ce plan un tableau du genre-humain, en suivant à peu près l'ordre historique de ses progrès, et en m'arrêtant aux principales époques, je ne veux qu'indiquer et non approfondir, donner une esquisse d'un grand ouvrage et faire entrevoir une vaste carrière sans la parcourir; de même que l'on voit à travers une fenêtre étroite toute l'immensité du ciel.

PLAN DU PREMIER DISCOURS

Sur la formation des gouvernemens et le mélange des Nations.

Tout l'univers m'annonce un premier Être. Je vois partout empreinte la main d'un DIEU.

Si je veux savoir quelque chose de plus précis, je suis entouré de nuages.

Je vois tous les jours inventer des arts; je vois dans quelques parties du Monde des peuples

polis, éclairés, et dans d'autres des peuples errans au sein des forêts. Cette inégalité de progrès dans une durée éternelle auroit dû disparoître. Le Monde n'est donc pas éternel; mais je dois conclure en même tems qu'il est fort ancien. Jusqu'à quel point? je l'ignore.

Les tems historiques ne peuvent remonter plus haut que l'invention de l'écriture; et, quand elle fut inventée, on ne put d'abord en profiter que pour écrire des traditions vagues, ou quelques faits principaux qui n'étoient fixés par aucune date, et qui sont mêlés avec des fables, de manière à en rendre le discernement impossible.

L'orgueil des nations les a portées à reculer leur origine fort loin dans l'abîme de l'antiquité. Mais par rapport à la durée, les hommes, avant l'invention des nombres, n'ont guères étendu leurs idées au delà du peu de générations qu'ils pouvoient connoître, c'est-à-dire de trois ou de quatre. Ce n'est qu'à un siècle ou un siècle et demi que la tradition, non aidée de l'histoire, peut indiquer l'époque d'un fait connu. Aussi aucune histoire ne remonte-t-elle beaucoup plus haut que l'invention de l'écriture, si ce n'est que par une chronologie fabuleuse, qu'on ne s'est donné la peine de faire que quand les nations, dévoilées les unes aux autres par leur

commerce, eurent tourné leur orgueil en jalousie.

Dans ce silence de la raison et de l'histoire, un livre nous est donné comme dépositaire de la révélation. Il nous expose que ce Monde existe depuis six ou huit mille ans (selon la variété des exemplaires); que nous tirons tous notre origine d'un seul homme et d'une seule femme; que c'est par la punition de leur désobéissance que l'homme, né pour un état plus heureux, a été réduit à une ignorance et une misère qu'il ne pouvoit dissiper en partie qu'à force de tems et de travaux. Il nous crayonne légèrement les inventions des premiers arts, fruits des premiers besoins, et la suite des générations, jusqu'à ce que le genre-humain, presque entièrement englouti par un déluge universel, ait été de nouveau réduit à une seule famille, et par conséquent obligé de recommencer.

Ce livre ne s'oppose donc point à ce que nous recherchions comment les hommes ont pu se répandre sur la terre, et les sociétés politiques s'organiser. Il donne à ces intéressans événemens un nouveau point de départ, semblable à celui qui auroit eu lieu, quand les faits qu'il nous raconte ne seroient pas devenus un objet de nôtre foi.

Sans provisions, au milieu des forêts, on ne put

s'occuper que de la subsistance. Les fruits que la terre produit sans culture sont trop peu de chose; il fallut recourir à la chasse des animaux qui, peu nombreux et ne pouvant dans un canton déterminé fournir à la nourriture de beaucoup d'hommes, ont par là même accéléré la dispersion des peuples et leur diffusion rapide.

Des familles ou de petites nations fort éloignées les unes des autres, parce qu'il faut à chacune un vaste espace pour se nourrir: voilà l'état des Chasseurs. — Ils n'ont point de demeure fixe, et se transportent avec une extrême facilité d'un lieu à un autre. La difficulté des vivres, une querelle, la crainte d'un ennemi, suffisent pour séparer des familles de chasseurs du reste de leur nation.

Alors ils marchent sans but où la chasse les conduit. Et si une autre chasse les mène dans la même direction, ils continuent à s'éloigner. Cela fait que des peuples qui parlent la même langue, se trouvent quelquefois à des distances de plus de six cents lieues, et environnés de peuples qui ne les entendent pas; ce qui est commun parmi les Sauvages de l'Amérique, où l'on voit, par la même raison, des nations de quinze à vingt hommes.

Il n'est cependant pas rare que les guerres

et les querelles, dont les peuples barbares ne sont que trop ingénieux à se former des motifs, aient occasionné des mélanges qui d'un grand nombre de nations ont formé quelquefois une seule nation par une ressemblance générale de mœurs et de langages, divisés seulement en un grand nombre de dialectes.

La coutume des Sauvages de l'Amérique, d'adopter leurs prisonniers de guerre à la place des hommes qu'ils perdent dans leurs expéditions, a dû rendre ces mêlanges très-fréquens. On voit des langues régner dans de vastes étendues de pays; telles que celle des Hurons aux environs du fleuve St.-Laurent; celle des Algonquins en descendant vers le Mississipi; celle des Mexicains, celle des Incas, celle des Topinamboux au Brésil, et des Guaranis au Paraguai. Les grandes chaînes de montagnes en sont communément les bornes.

Il est des animaux qui se laissent soumettre par les hommes, comme les bœufs, les moutons, les chevaux, et les hommes trouvent plus d'avantages à les rassembler en troupes, qu'à courir après des animaux errans.

La vie des Pasteurs n'a pas tardé à s'introduire partout où ces animaux se rencontroient: les bœufs et les moutons en Europe, les cha-

meaux, les chevreaux en Orient, les chevaux en Tartarie, les rennes dans le Nord.

La vie des peuples Chasseurs s'est conservée dans les parties de l'Amérique où ces espèces manquent; au Pérou, où la nature a placé une espèce de moutons appellés *Llamas*, il s'est formé des Pasteurs; et c'est vraisemblablement la raison qui fait que cette partie de l'Amérique a été policée plus aisément.

Les peuples Pasteurs ayant leur subsistance plus abondante et plus assurée, ont été plus nombreux. Ils ont commencé à être plus riches et à connoître davantage l'esprit de propriété. L'ambition, ou plustôt l'avarice, qui est l'ambition des barbares, a pu leur inspirer le penchant à la rapine, en même tems que le vœu et le courage de la conservation. — Les troupeaux donnent pour les conduire un embarras que n'ont pas les Chasseurs, et ils nourrissent plus d'hommes qu'il n'en faut pour les garder. Dès-lors il a dû se trouver entre la promptitude des mouvemens des hommes disponibles et celle des nations, une disproportion. Dès-lors une nation ne put éviter le combat contre une troupe d'hommes déterminés, soit chasseurs, soit même membres d'autres nations pastorales qui demeuroient maîtres des troupeaux s'ils étoient

vainqueurs; et qui quelquefois aussi étoient repoussés par la cavalerie des Pasteurs, quand les troupeaux de ceux-ci se trouvoient être de chevaux ou de chameaux. Et comme les vaincus ne pouvoient fuir sans mourir de faim, ils suivirent le sort des bestiaux et devinrent esclaves des vainqueurs, qu'ils nourrirent en gardant leurs troupeaux. Les maîtres débarrassés de tous soins, alloient de leur côté en soumettre d'autres de la même manière. Voilà de petites nations formées qui à leur tour en formèrent de grandes. Ces peuples se répandoient ainsi dans tout un continent jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par des barrières relativement impénétrables.

Les incursions des peuples Pasteurs laissent plus de traces que celles des Chasseurs. Susceptibles, par l'oisiveté dont ils jouissent, d'un plus grand nombre de désirs, ils couroient où ils espéroient du butin et s'en emparoient. Ils restoient là où ils trouvoient des paturages, et se mêloient avec les habitans du pays.

L'exemple des premiers encourageoit les autres. Ces torrens grossissoient dans leur course, les peuples et les langues se mêloient toujours.

Ces conquérans néanmoins se dissipoient bientôt. Quand il n'y avoit plus rien à piller, leurs

différentes hordes n'avoient plus d'intérêt à rester ensemble, et la multiplication des troupeaux les forçoit d'ailleurs de se séparer. Chaque horde avoit son chef. Seulement quelque chef principal, ou plus belliqueux, gardoit quelque supériorité sur les autres dans l'étendue de sa nation, et en exigeoit quelques présens en signe d'hommages.

Enfin de fausses idées de gloire s'y mêlèrent; ce qu'on avoit fait d'abord pour piller, on le fit pour dominer, pour élever sa nation au-dessus des autres; et, quand le commerce des peuples les eut instruits sur les qualités des pays étrangers, pour changer un pays ingrat contre un pays fertile.

Tout Prince un peu ambitieux faisoit des courses sur les terres de ses voisins, et s'étendoit jusqu'à ce qu'il trouvât quelqu'un capable de lui résister; alors on combattoit; le vainqueur augmentoit sa puissance de celle du vaincu et s'en servoit pour de nouvelles conquêtes.

De là toutes ces inondations de barbares qui ont souvent ravagé la terre; ces flux et reflux qui font toute leur histoire.

De là ces noms divers qu'ont porté successivement les peuples des mêmes pays, et dont la variété confond les recherches des savans. Le

nom de la nation dominante devenoit général pour toutes les autres, qui conservoient cependant leur nom particulier. Tels ont été les Mèdes, les Perses, les Celtes, les Teutons, les Cimbres, les Suèves, les Germains, les Allemands, les Scythes, les Gètes, les Huns, les Tures, les Tartares, les Mogols, les Mantchous, les Kalmoucks, les Arabes, les Bédouins, les Berebères, etc.

Toutes les conquêtes n'ont pas été également étendues; ce qui n'a pas arrêté cent mille hommes en a arrêté dix mille; ainsi il y a eu un bien plus grand nombre de petites conquêtes renfermées dans les pays coupés. Les révolutions ont dû y être beaucoup plus fréquentes, les nations ont dû y être plus mêlées. Les fleuves, et encore plus les chaînes de montagnes et la mer, ont formé des barrières impénétrables pour un grand nombre de ces *Attila* manqués. Ainsi, entre des chaînes de montagnes, des fleuves, des mers, les petits peuples dispersés se sont réunis, fondus ensemble par des révolutions multipliées. Leurs langues, leurs mœurs ont formé par un mêlange intime comme une couleur uniforme.

Au-delà de ces premières barrières naturelles, les conquêtes ont été plus vastes et le mêlange moins fréquent.

Des coutumes et des dialectes particuliers forment diverses nations. Tout obstacle qui diminue la communication, et par conséquent la distance qui est un de ces obstacles, fortifie les nuances qui séparent les nations ; mais en général les peuples d'un continent se sont mêlés ensemble, du moins médiatement : les Gaulois avec les Germains, ceux-ci avec les Sarmates, et ainsi jusqu'aux extrêmités que de grandes mers ne séparent point. De là ces coutumes et ces mots communs à des peuples fort éloignés et fort différens. Il semble que m'imaginant comme des bandes colorées qui traversent en tout sens toutes les nations d'un continent, je vois les langues, les mœurs, les figures mêmes former une suite de dégradations sensibles; chaque nation est la nuance entre les nations ses voisines. Tantôt toutes les nations se mêlent, tantôt l'une porte à l'autre ce qu'elle a elle-même reçu. Mais presque toutes ces révolutions sont ignorées; elles ne laissent pas plus de traces que les tempêtes sur la mer. Ce n'est que quand elles ont embrassé dans leur cours des peuples policés, que la mémoire s'en est conservée.

Les peuples pasteurs qui se sont trouvés dans des pays fertiles, ont sans doute passé les pre-

miers à l'état de laboureurs. Les peuples chasseurs qui sont privés du secours des bestiaux pour engraisser les terres et pour faciliter les travaux, n'ont pu arriver sitôt au labourage. S'ils cultivent quelque terrein, c'est en petite quantité; quand il est épuisé ils portent leur habitation ailleurs; et s'ils peuvent quitter la vie errante, ce n'est que par des progrès infiniment lents.

Les laboureurs ne sont pas naturellement conquérans, le travail de la terre les occupe trop; mais plus riches que les autres peuples, ils ont été obligés de se défendre contre la violence. De plus, la terre nourrit chez eux bien plus d'hommes qu'il n'en faut pour la cultiver. De là des gens oisifs; de là les villes, le commerce, tous les arts d'utilité et de simple agrément; de là les progrès plus rapides en tout genre, car tout suit la marche générale de l'esprit; de là une habileté plus grande dans la guerre que celle des barbares; de là la séparation des professions, l'inégalité des hommes; l'esclavage rendu domestique, l'asservissement du sexe le plus foible (toujours lié avec la barbarie) augmentant leur dureté en raison de l'augmentation des richesses. — Mais en même tems naît une étude plus approfondie du gouvernement.

Les habitans des villes, plus habiles que ceux de la campagne, les assujettirent; ou plustôt un village qui, par sa situation, devenoit le centre où les environs se rassembloient pour la commodité du commerce, plus riche en habitans, devint conquérant, et ne laissant dans les autres que ceux qui étoient nécessaires à la culture des terres, attira chez lui, ou par la voie de l'esclavage, ou par l'attrait du gouvernement et du commerce, les habitans les plus considérables. Le mêlange, l'union des parties du gouvernement, devint plus intime, plus stable. Dans le loisir des villes les passions se développèrent avec le génie.

L'ambition prit des forces, la politique lui prêta des vues, les progrès de l'esprit les étendirent : de là mille formes de gouvernement. — Les premières furent nécessairement l'ouvrage de la guerre, et supposèrent par conséquent le gouvernement d'un seul. Il ne faut pas croire que les hommes se soient jamais volontairement donnés *un maître ;* mais ils ont souvent consenti à reconnoître *un chef.* Et les ambitieux eux-mêmes, en formant les grandes nations, ont contribué aux vues de la Providence, au progrès des lumières, et par suite à l'accroissement de bonheur du genre-humain qui ne les occupoit

poit pas du tout. Leurs passions, leurs fureurs même, les ont conduits sans qu'ils sussent où ils alloient. — Je crois voir une armée immense dont un vaste génie dirige tous les mouvemens. A la vue des signaux militaires, au bruit tumultueux des trompettes et des tambours, les escadrons entiers s'ébranlent, les chevaux mêmes sont remplis d'un feu qui n'a aucun but, chaque partie fait sa route à travers les obstacles sans connoître ce qui peut en résulter, le chef seul voit l'effet de tant de marches combinées; ainsi les passions ont multiplié les idées, étendu les connoissances, perfectionné les esprits au défaut de la raison dont le jour n'étoit pas venu, et qui auroit été moins puissante si elle eût régné plustôt.

» Celle-ci qui est la justice même, n'auroit enlevé à personne ce qui lui appartenoit, auroit banni à jamais la guerre et les usurpations, auroit laissé les hommes divisés en une foule de nations séparées les unes des autres, parlant des langues diverses. — Borné par conséquent dans ses idées, incapable des progrès en tout genre d'esprit, de sciences, d'arts, de police, qui naissent de la réunion des génies rassemblés de différentes provinces, le genre-humain se-

roit resté à jamais dans la médiocrité. La raison et la justice mieux écoutées, auroient tout fixé, comme cela est à peu près arrivé à la Chine. Mais ce qui n'est jamas parfait, ne doit jamais être entièrement fixé. — Les passions tumultueuses, dangereuses, sont devenues un principe d'action, et par conséquent de progrès; tout ce qui tire les hommes de leur état, tout ce qui met sous leurs yeux des scènes variées, étend leurs idées, les éclaire, les anime, et à la longue les conduit au bon et au vrai, où ils sont entraînés par leur pente naturelle: tel le froment qu'on secoue dans un van à plusieurs reprises, et qui par son propre poids retombe toujours purifié de plus en plus des pailles légères qui le gâtoient.

Il est des passions douces qui sont toujours nécessaires, et qui se développent d'autant plus que l'humanité est perfectionnée; il en est d'autres violentes et terribles, comme la haine, la vengeance, qui sont plus développées dans les tems de barbarie; elles sont naturelles aussi, par conséquent nécessaires aussi. Leurs explosions ramènent aux passions douces et les améliorent. C'est ainsi que la fermentation véhémente est indispensable à la confection des bons vins.

Les hommes instruits par l'expérience de-

viennent plus et mieux humains. Aussi paroit-il que dans ces derniers tems la générosité, les vertus, les affections douces s'étendant toujours, du moins en Europe, diminuent l'empire de la vengeance et des haines nationales. Mais avant que les loix eussent formé les mœurs, ces passions odieuses étoient cependant nécessaires à la défense des individus et des peuples. Ce sont, si j'ose ainsi parler, les lisières avec lesquelles la nature et son Auteur ont conduit l'enfance du genre-humain.

L'homme est encore barbare en Amérique; et dans les premiers tems du reste du monde il a presque toujours été cruel pour les étrangers. Cet aveuglement partial envers sa patrie, jusqu'à ce que le christianisme et depuis la philosophie lui aient appris à aimer tous les hommes, ressemble à l'état de ces animaux qui pendant l'hiver sont hérissés d'un poil épais et hideux qui doit tomber au printems; ou si l'on veut, ses premières passions sont comme les premières feuilles qui enveloppent et cachent la tige nouvelle d'une plante, puis se flétrissent à la naissance d'autres enveloppes, jusqu'à ce que par des accroissemens successifs cette tige paroisse et se couronne de fleurs et de fruits. Cette théorie n'est point injurieuse à la Providence. Les crimes

qui furent commis ont été les crimes de l'homme. Ceux qui se les permirent n'ont pas été heureux; car nul bonheur dans les passions coupables. Ceux qui pour y résister déployèrent du courage et de la vertu, ont eu une première récompense dans les sentimens de cette vertu courageuse. La lutte des uns et des autres a augmenté les lumières et les talens de tous, et donné à la connoissance de ce qui est bien un caractère de certitude, qui de jour en jour parle plus fortement aux consciences, et un charme qui finira par maîtriser tous les cœurs. — L'univers ainsi envisagé en grand dans tout l'enchaînement, dans toute l'étendue de ses progrès, est le spectacle le plus glorieux à la sagesse qui y préside.

Ce n'est que par les bouleversemens et les ravages que les nations se sont étendues, que la police, les gouvernemens se sont perfectionnés à la longue; comme dans ces forêts de l'Amérique, aussi anciennes que le Monde, où de siècle en siècle les chênes se sont succédés les uns aux autres, où de siècle en siècle les chênes tombant en poussière ont enrichi le sol de tous les sucs féconds que l'air et les pluies leur ont fournis, où les débris des uns devenant pour la terre qui les avoit produits un nouveau prin-

cipe de fécondité, ont servi à la production de nouveaux rejettons plus forts encore et plus vigoureux. — Ainsi, par toute la surface de la terre les gouvernemens ont succédé aux gouvernemens, les Empires se sont élevés sur la ruine des Empires, leurs débris dispersés se sont rassemblés de nouveau; les progrès de la raison sous les premiers gouvernemens, débarrassés de la contrainte des loix imparfaites qu'imposoit le pouvoir absolu, ont eu plus de part à la constitution des seconds. Des conquêtes multipliées étendoient les États; l'impuissance d'une législation barbare et d'une police bornée les forçoit à se diviser. Ici les peuples fatigués de l'anarchie se sont jettés dans les bras du despotisme; ailleurs la tyrannie poussée à l'excès a produit la liberté. Aucune mutation ne s'est faite qui n'ait amené quelque avantage; car aucune ne s'est faite sans produire de l'expérience, et sans étendre ou améliorer, ou préparer l'instruction. Ce n'est qu'après des siècles et par des révolutions sanglantes que le despotisme a enfin appris à se modérer lui-même, et la liberté à se régler; que la fortune des États est enfin devenue moins chancelante et plus durable. Et c'est ainsi que par des alternatives d'agitation et de calme, de biens et de maux, la masse totale du

genre-humain a marché sans cesse vers sa perfection.

Dans les premières querelles des nations, un homme supérieur en force, en valeur ou en prudence, détermina, puis força ceux même qu'il défendoit à lui obéir.

Cette supériorité seule suffit pour donner un chef aux hommes rassemblés. Il n'est pas exactement vrai que l'ambition soit l'unique source de l'autorité. Les peuples sont portés à se choisir un chef; mais ils l'ont toujours voulu raisonnable et juste, non pas insensé et arbitraire.

Chez les nations peu nombreuses, il est impossible que l'autorité despotique soit affermie; l'empire du chef n'y sauroit être appuyé que sur le consentement des peuples, ou sur une vénération soit personnelle, soit relative à une famille: la personnelle se perd par l'abus du pouvoir; et cet abus encore, quand la vénération est pour une famille, motive des révolutions de trône au profit d'un autre membre de la famille qui cherche à satisfaire davantage l'opinion.

Chez les petites nations, tout l'État est sous les yeux de chaque particulier. Chacun partage immédiatement les avantages de la société et ne peut trouver de plus grand intérêt à l'opprimer pour le compte d'un autre. Il n'y a

pas assez de richesses arbitrairement applicables pour soudoyer des prévaricateurs. Il n'y a pas de populace : une sorte d'égalité règne. Les Rois n'y pourroient pas vivre séparés de leurs sujets ; leur peuple est nécessairement leur seule garde et leur seule cour. Ils l'aiment mieux, et, quand ils sont sages, ils en sont plus aimés. S'ils ne sont pas sages, les représentations leur arrivent promptement ; la résistance pourroit suivre. Le rassemblement est facile. Le moyen et l'art de faire obéir le plus grand nombre malgré lui par le plus petit, ne peuvent exister. Cinq cent mille hommes peuvent en asservir cinquante millions : mais deux cents hommes n'en asserviront jamais vingt mille, quoique ce soit la même proportion. — Voilà pourquoi le despotisme n'a jamais régné chez les peuples séparés en petites nations, Sauvages, Tartares, Celtes, Arabes, etc., à moins qu'une persuasion superstitieuse n'ait aveuglé les esprits comme chez les sujets du Vieux de la Montagne. — Voilà pourquoi aussi la monarchie même, qui a partout été le premier des gouvernemens, attendu qu'il est plus aisé de commander aux hommes que de les engager à s'accorder, et parce que l'autorité militaire, toujours réunie sur une seule tête, a dû rendre naturelle

et souvent nécessaire une pareille réunion de la puissance civile, a été au bout d'un certain tems remplacée par la république dans presque toutes les villes réduites à leur territoire adjacent, ou à des colonies éloignées. L'esprit d'égalité ne peut en être banni, parce que l'esprit de commerce y règne : l'industrie des hommes réunis ne manque jamais de le faire dominer dans les villes, quand leurs mœurs ne sont pas altérées, absorbées par l'impulsion générale d'un vaste État qui les embrasse toutes: soit par l'esprit du despotisme comme chez les Asiatiques; soit comme chez les anciens Francs par l'esprit militaire d'une noblesse qui demeuroit à la campagne, et qui avoit puisé ses premières habitudes chez des nations errantes qui ne peuvent avoir de commerce. Or l'esprit de commerce suppose une propriété des biens indépendante de toute autre force que celle des loix: il ne peut s'accoutumer aux avanies orientales.

Dans les États restreints à une seule ville, il étoit impossible que la royauté se soutînt longtems. Ses moindres écarts y sont et y paroissent plus tyranniques, et la tyrannie y a moins de puissance, y trouve une résistance plus énergique. — La royauté y a plus aisément dégénéré. — Les passions de l'homme y ont été

plus confondues avec celles du Prince. La fortune ou la femme d'un particulier ont pu tenter lui ou les siens. Moins élevé au-dessus de ses sujets, leurs outrages lui ont été plus sensibles, il a été plus susceptible de courroux. — Dans l'enfance de la raison humaine, il est aisé à un Prince de s'irriter contre les obstacles que les loix mettent à ses passions, et de ne pas voir que ces barrières entre lui et son peuple ne le défendent pas moins contre ses sujets que ses sujets contre lui. Mais comme il n'est jamais le plus fort dans un petit État, l'abus du pouvoir qui a dû y être plus fréquent, y a été aussi moins défendu contre la révolte qui en est la suite. — De là les républiques, d'abord aristocratiques et plus tyranniques que la monarchie, parce que rien n'est si affreux que d'obéir à une multitude qui sait toujours ériger ses passions en vertus; plus durables en même tems parce que le peuple y est plus avili. — Les puissans et les foibles se réunissent contre un tyran; mais un sénat aristocratique, surtout s'il est héréditaire, n'a que la populace à combattre. Malgré cela, les républiques bornées à l'étendue d'une ville, tendent naturellement à la démocratie, qui a aussi ses graves inconvéniens.

Il n'y a que les colonies et les conquêtes qui

aient pu étendre le domaine d'une ville. Les colonies n'ont pu se faire au voisinage d'une ville que dans les premiers tems. Bientôt les terreins qui l'environnoient se sont trouvés occupés; les colonies furent alors envoyées au loin, et ne restèrent par conséquent liées à la métropole qu'autant qu'elles ne furent pas assez solidement établies pour se passer d'elle, comme ces provins qui restent attachés au tronc jusqu'à ce qu'ils soient fortifiés suffisammment, et qui alors en sont détachés par le moindre accident; ou comme les fruits qui tiennent à l'arbre jusqu'à leur maturité, par laquelle ils tombent, germent en terre et produisent des arbres nouveaux. Cependant une métaphore assez naturelle fit exprimer les relations de la métropole à la colonie par les noms de *mère* et de *fille;* les hommes qui de tout tems ont été liés par leur propre langage, inférèrent de ces expressions des devoirs analogues, et l'exercice de ces devoirs fut long-tems maintenu par la seule force des mœurs, qui trouvent toujours des défenseurs dans les hommes qu'elles subjuguent, comme les loix dans l'autorité qui les maintient.

Il est rare que les villes fassent des conquêtes. Elles ne s'y adonnent que quand, pour ainsi dire, elles n'ont rien de mieux à faire. Et d'ailleurs

il se trouve communément entre elles une espèce d'équilibre et de jalousie suffisante pour former des ligues contre celle qui s'élèveroit trop.

L'amour de la patrie, dans les républiques surtout, rend presque impossible la destruction de la souveraineté d'une ville par des forces égales aux siennes.

Enfin rarement une ville est conquérante, à moins d'une combinaison singulière de constitution intérieure et de circonstances extérieures qui ne s'est, je crois, jamais trouvée réunie que pour le peuple Romain.

Mais quand les villes obéissoient encore à des Rois, il fut plus aisé de faire des conquêtes. Un Roi belliqueux donnoit à sa ville une très-grande supériorité, il put faire quelques conquêtes et réunir plusieurs villes sous sa domination; plus elle devenoit étendue, plus son autorité s'affermissoit, plus il pouvoit accabler une partie par les autres. L'autorité du Prince en devenoit le seul centre, et quel que pût être ou paroître l'intérêt des particuliers à secouer le joug, on ne pouvoit les réunir que par une longue suite d'intrigues secrettes; mais le Roi étoit assez puissant pour que la crainte ou l'es-

pérance engageassent ordinairement quelque compliee à trahir un tel seeret.

Souvent une ambition peu raisonnée poussa les premiers conquérans à s'étendre au loin, et dans l'impossibilité, faute de troupes, ou par leur trop grande distanee, de conserver leurs conquêtes, ils se contentèrent d'imposer des tributs qu'on ne payoit que tant qu'on êtoit le plus foible.

De là des guerres perpétuellement renaissantes, et une variété continuelle de succès, de pertes, de nations dominantes successivement, suivant que le hazard leur donnoit des rois conquérans.

Les États des Princes qui régnoient sur des peuples laboureurs et policés jusqu'à un certain point, ont dû se trouver, par l'inégalité des progrès de leurs voisins, entourés de peuples barbares. Quand ils êtoient dans leur vigueur, ils se sont étendus en faisant des conquêtes, en portant des colonies chez ceux-ci, en les poliçant peu à peu; quand ces mêmes États sont retombés dans la foiblesse, les Barbares les ont attaqués à leur tour avee avantage; l'envie de dominer sur un pays riche piqua l'ambition des chefs et l'avarice d'un peuple féroee.

Ces torrens, ces migrations des peuples qui

parmi les Barbares se succèdent sans laisser de traces, ont quelquefois embrassé dans leur cours des peuples déjà policés, et ce n'est que de cette manière que la mémoire a pu en venir jusqu'à nous. Alors le peuple barbare adopta la police du vaincu par l'influence que les lumières et la raison sont toujours sûres de prendre sur la force quand la conquête n'a pas été l'extermination. — Les Barbares devenus policés, policoient leur premier séjour. Les deux peuples n'en formoient qu'un; c'étoit un Empire plus étendu sous un seul chef.

Les peuples policés plus riches, plus tranquilles, plus accoutumés à une vie molle, au moins sédentaire, surtout dans les pays fertiles qui furent les premiers cultivés, perdent bientôt la vigueur qui les a rendus conquérans quand une discipline savante n'oppose point une barrière à la mollesse. — Les conquérans alors font place à de nouveaux Barbares, les Empires s'étendent, ils ont leur âge de vigueur et leur décadence; mais leur chûte même aide à perfectionner les arts et améliore les loix. — Ainsi se succédèrent les Chaldéens, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, et la domination de ceux-ci fut la plus vaste.

Voilà comme le royaume de Lydie ayant ac-

quis quelque supériorité, engloutit tous les petits royaumes de l'Asie mineure adoucis par les mœurs grecques; puis, semblable à ces fleuves qui enrichis du tribut de mille autres vont se perdre dans la mer, fut à son tour envahi par Cyrus, apparoissant avec une nation nouvelle. Cette nation, d'abord barbare, ne conserva sous les successeurs du conquérant que l'orgueil et l'ambition. La mollesse des vaincus passa bientôt aux vainqueurs. La discipline qui seule peut contrebalancer la force, et par laquelle la raison des peuples éclairés supplée à l'impétuosité des barbares n'étoit connue que des Grecs. Toute la masse de la puissance des Perses vint échouer contre la Grèce, qui s'étoit formée et instruite dans les guerres intestines.

Son pays coupé d'isles et de montagnes ne pouvoit être sujet aux mêmes vicissitudes. Il étoit difficile que dans les premiers tems il s'y formât de grands Empires. Une foule de petits États, presque toujours en guerre, y conserva l'esprit militaire, et y augmenta l'habileté des manœuvres, la perfection des armes, l'intrépidité dans les combats. La police s'étendoit aussi par le moyen du commerce. En général ce sont les peuples des montagnes et des pays froids ou stériles qui ont conquis les plaines et qui

ont formé des Empires, ou leur ont résisté. Ils sont plus pauvres, plus robustes, plus inaccessibles; ils ont pu choisir leur tems pour attaquer et leurs positions pour se défendre. Et quand ils voulurent être conquérans, ils y avoient plus d'intérêt, ils y trouvèrent plus de facilité.

Les grands Empires formés, comme nous venons de le dire, par des Barbares, furent despotiques. Le despotisme est facile. Faire ce qu'on veut, c'est un code qu'un Roi apprend très-vîte; il faut de l'art pour persuader, il n'en faut point pour commander. Si le despotisme ne révoltoit pas ceux qui en sont les victimes, il ne seroit jamais banni de la terre. Un père veut être despote avec ses enfans, un maître avec ses domestiques. La probité ne garantit pas un Prince de ce poison; il veut le bien, et il se fait une vertu de vouloir que tout lui obéisse. Plus un État est grand, plus le despotisme est aisé, et plus on auroit de peine à y établir un gouvernement modéré. Il faudroit pour cela un ordre constant dans toutes les parties de l'État; il faudroit fixer la situation de chaque province, de chaque ville, lui laisser avec son gouvernement municipal toute la liberté dont elle ne sauroit abuser. Que de ressorts à combiner, à mettre en équilibre, et quelle difficulté pour qui

ne se doute pas que cela soit nécessaire ! Une conquête faite par des Barbares, qui est l'ouvrage de la force et accompagnée de ravages, met dans l'État un désordre qui demanderoit, pour être réparé, le génie le plus vaste, la main la plus adroite, la vertu la plus douce et la plus énergique, le cœur le plus pur et le plus élevé.

Dans l'impossibilité de répondre à tout, on n'imagina rien de mieux que d'établir des gouverneurs aussi despotisques sur le peuple qu'esclaves du Prince. Il étoit plus court de s'adresser à eux pour lever les impôts et pour contenir les peuples que d'en régler soi-même la manière.

Le Prince oublia le peuple. Le meilleur gouverneur fut celui qui donna le plus d'argent et qui sut le mieux gagner les domestiques et les flatteurs habitués du palais. Les gouverneurs avoient des subalternes qui en agissoient de même. L'autorité despotique rendoit les gouverneurs dangereux ; la cour les traita avec la plus grande rigueur : leur état dépendit du moindre caprice. On chercha des prétextes pour les dépouiller des trésors qu'ils avoient pillés ; et on ne soulagea point les peuples, car l'avarice est encore une qualité naturelle des Rois barbares.

On n'a point connu les impôts dans l'origine comme une subvention aux besoins de l'état ; mais le

le Prince demaudoit de l'argent, et on étoit forcé d'en donner. On leur fait des présens partout l'Orient: les Rois n'y sont que des particuliers puissans et avides.

Tous les pouvoirs furent ainsi réunis dans une seule personne, qui n'eut pas même l'adresse d'en diviser la partie qu'elle ne pouvoit exercer. Les Princes, les gouverneurs, les subalternes furent autant de tyrans subordonnés qui ne pesèrent les uns sur les autres que pour accabler le peuple avec toutes leurs forces réunies.

Les Princes despotiques n'ayant point trouvé de loix, n'ont guères songé à en faire. Ils jugeoient eux-mêmes : en général quand la puissance qui fait les loix et celle qui les applique sont identifiées, les loix sont inutiles. Les peines restent arbitraires, ordinairement cruelles de la part des princes, et pécuniaires quand elles sont imposées par les subalternes qui en profitent. A l'égard de la disposition civile des héritages, la coutume ou la volonté des pères en décidoit.

On voit aussi par là qu'un gouvernement despotique qui vient après des loix et des mœurs établies n'entraîne pas les mêmes inconvéniens que ces premières conquêtes faites par des barbares.

Les Néron et les Caligula, si j'ose le dire,

avoient plus de méchanceté qu'ils n'ont fait de mal. Par les maximes reçues dans l'État sous les premiers Césars, le peuple n'étoit point opprimé, les provinces jouissoient d'une grande tranquillité ; la justice distributive étoit assez équitablement exercée. Les gouverneurs n'ôsoient se livrer à leur avidité : ils auroient été punis par les Empereurs. La Cour tenoit entre le peuple et les grands la balance qu'elle doit tenir dans un gouvernement bien dirigé.

En général, les grands États les plus modérés sont ceux qui sont formés de la réunion de plusieurs petits États, surtout quand elle s'est faite lentement.

Le Monarque n'a point au fond d'intérêt à se mêler des détails du gouvernement municipal dans les lieux où il n'est jamais présent : il est porté à le laisser tel qu'il est. Les Princes ne peuvent aimer le despotisme qu'autour d'eux, parce que leurs passions (celles du moins qui sont les plus sujettes au caprice) ne sont relatives qu'à ce qui les environne : ils ne sont pas plus hommes que d'autres. Voilà pourquoi le despotisme des Empereurs Romains fit moins de mal que celui des Turcs.

Celui-ci entre dans la constitution de leur gouvernement. Il infecte toutes les parties de l'État;

il en enchaîne tous les ressorts. Chaque pacha exerce sur les peuples qui lui sont soumis la même autorité que le Grand-Seigneur a sur lui. Il est chargé seul, et il est responsable de tous les tributs. Il n'a d'autres revenus que ce qu'il tire du peuple au-delà de ce qu'il est obligé de fournir au Sultan ; et il est forcé de redoubler ses vexations pour subvenir aux présens sans nombre nécessaires pour le maintenir dans son poste. Il n'y a dans l'Empire aucune loi pour régler la levée des deniers, aucune formalité dans l'administration de la justice. Tout se fait militairement. Le peuple ne trouve point de protecteurs à la Cour contre les abus de pouvoir des grands dont la Cour partage les fruits.

Quand c'est le conquérant qui a lui-même institué des gouverneurs dans les provinces, son ignorance a dû le porter à prendre son gouvernement pour modèle ; et par conséquent à établir un despotisme de détail, qui devient alors comme un grand arbre dont les branches s'étendent au loin sur tout l'empire, et étouffent toutes les productions de la terre qu'elles couvrent de leur ombre.

Lorsque le gouvernement militaire est le seul lien de l'État, et ne forme une nation qu'en l'asservissant à un Prince, ce gouvernement est

despotique dans son principe, et s'il n'est pas tempéré par les mœurs, il l'est encore dans la pratique. La discipline militaire suppose nécessairement le despotisme et la rigueur. — Mais il ne faut pas confondre les nations régies par le gouvernement militaire avec les nations toutes composées de guerriers comme les barbares, germains et autres. Bien loin de là: leur gouvernement fait naître la liberté. La guerre n'y est point un métier exclusif qui ait besoin d'être étudié, et qui donne à ceux qui l'exercent une supériorité de forces sur le reste de la société. Une telle nation garde ses droits. Un Prince peut asservir son peuple par ses soldats, parce que le peuple est le plus foible. Mais comment asservir un peuple de soldats? — Ce n'est pas le courage, ni l'esprit militaire, qui éteignent l'esprit de liberté: tout au contraire.

Les royaumes d'Europe conquis par les barbares du Nord ont donc été préservés du despotisme, parce que ces barbares étoient libres avant la conquête qui se faisoit au nom du peuple, et non pas à celui du Roi. Les mœurs romaines qui étoient établies et la religion que les barbares embrassèrent ont aussi contribué à les en garantir.

Les particuliers se dispersèrent dans le pays;

ils y partagèrent les avantages de la victoire et la puissance territoriale avec le Prince.

Il n'en fut pas de même en Asie où les peuples conquis se trouvoient d'avance accoutumés au despotisme, parce que les premières conquêtes antérieures au tems où les mœurs auroient pu se former, avoient été vastes et rapides.

Le despotisme enfante les révolutions; mais on ne fait que changer de tyrans, parce que dans les grands États despotiques, la force des Rois n'est établie que par le moyen de leurs troupes, et leur sûreté par le moyen de leurs gardes. Le peuple n'y est point assez fort ni assez uni pour arrêter une telle puissance militaire qui substitue un Roi à un autre, sûre d'être l'instrument de la tyrannie du successeur comme elle l'étoit de celle du prédécesseur.

On sent que tous les effets de ces principes doivent varier à l'infini, selon leur mêlange avec les idées de religion reçues, et comme nous l'avons remarqué avec la vénération pour une certaine famille, parce que l'habitude, sans autre puissance, domine sur les hommes. Il seroit aussi aisé aux janissaires, s'ils le vouloient, de choisir un Sultan dans la populace que dans la famille Othomane; mais tel est le respect

qu'on leur imprime dès l'enfance pour cette famille, qu'ils ne le voudroient pas.

Ce pouvoir de l'éducation est un des grands principes de la durée des gouvernemens, au point de les soutenir quand toutes les forces de l'Empire sont affoiblies, et d'en cacher la décadence: de sorte qu'au moindre mouvement on est surpris de voir l'état s'écrouler comme ces arbres qui paroissent sains, parce que leur écorce est entière, tandis que tout le bois en est réduit en poudre, et n'oppose plus aucune résistance au vent. Or, dans les Etats despotiques, l'éducation est toute employée à briser les courages. La crainte et le respect s'emparent de l'imagination. Le Souverain, environné d'une obscurité formidable, semble gouverner du sein d'un nuage orageux, dont les éclairs éblouissent et les tonnerres inspirent la terreur.

J'ajoute que dans ces vastes Etats despotiques il s'introduit aussi un despotisme qui s'étend sur les mœurs civiles, qui engourdit encore davantage les esprits; qui prive la société de la plus grande partie de ses ressources et de ses douceurs, de la coopération des femmes à l'administration de la famille; qui en interdisant le commerce des deux sexes, ramène tout à l'uniformité, et met les membres de l'Etat dans un

repos léthargique qui s'oppose à tout changement, par conséquent à tout progrès.

En conduisant tout par la force, (comme il faut nécessairement le faire dans une société où une foule d'esclaves et de femmes est, dans chaque maison riche comme dans l'Etat, immolée à un seul maître) on éteint le feu de l'esprit, on le resserre dans les entraves d'une législation barbare. Le despotisme perpétue l'ignorance, et l'ignorance perpétue le despotisme. Il y a plus, cette autorité despotique devient usage, et l'usage confirme les abus. Le despotisme est comme une masse énorme qui, pesant sur des pilliers de bois, affoiblit leur résistance et les affaisse ou les enfonce de jour en jour.

Je parlerai donc de l'esclavage, de la polygamie, de la mollesse qui en sont la suite : et je vais considérer sur cet article les causes des mœurs différentes parmi les hommes.

L'asservissement des femmes aux hommes est fondé par toute la terre sur l'inégalité des forces corporelles. Mais comme il naît un peu plus d'hommes que de femmes, partout où l'égalité a rêgné, la monogamie a été naturelle ; elle l'est par conséquent chez tous les peuples peu nombreux, pasteurs, chasseurs, laboureurs; elle l'est chez les peuples divisés en petites sociétés où

les Etats sont renfermés dans l'eneeinte des villes comme en Grèce, et dans les républiques démocratiques surtout; elle l'est chez les peuples pauvres, et chez tous les partieuliers peu riches dans les pays même où la polygamie est le plus en vogue; elle l'est même dans les empires dont les mœurs datent du teins où les peuples étoient encore gouvernés en république, comme l'Empire romain et celui des sueeesseurs d'Alexandre, qui bien que despotiques, n'ont point eonnu la polygamie.

Cependant les barbares, qui mettent peu de délicatesse en amour, ont tous été portés à la pluralité des femmes. Tacite rapporte que les chefs des Germains en avoient quelquefois trois ou quatre; mais ehez un peuple errant et pauvre, le mal ne sauroit être contagieux. C'est donc avec les richesses et l'étendue des Empires que la polygamie s'est établie; elle s'est étendue avec l'eselavage.

Les premiers hommes furent cruels dans leurs guerres; ils n'ont appris la modération qu'à la longue. Les peuples ehasseurs massacrent leurs prisonniers; ou quand ils ne les tuent pas, ils les incorporent dans leur nation. — Une mère qui a perdu son fils, choisit un prisonnier qui lui sert de fils; elle l'aime paree qu'il lui est utile. Les Aneiens chez qui les enfans étoient une

richesse, qui en recevoient des services, étoient portés à l'adoption des enfans. Peu ou point d'esclaves donc chez les peuples chasseurs ou primitifs.

Les pasteurs commencèrent à connoître l'esclavage. Ceux qui conquèrent des troupeaux sont obligés, pour pouvoir vaquer à de nouvelles expéditions, de conserver ceux qui les gardoient.

Les laboureurs portèrent l'esclavage plus loin. Ils eurent, pour employer les esclaves, des services plus variés, des travaux plus fatiguans, et à mesure que les mœurs des maîtres se policèrent, l'esclavage devint plus dur et plus avilissant, parce que l'inégalité fut plus grande. Les riches cessèrent de travailler, les esclaves devinrent un luxe et une marchandise, des parens même ont vendu leurs enfans. Mais le plus grand nombre des esclaves fut toujours de ceux qui étoient pris en guerre, ou qui naissoient de parens esclaves.

On les occupa dans la maison à tous les offices les plus bas. Ils n'eurent ni biens ni honneur en propre, ils furent dépouillés des premiers droits de l'humanité. Les loix donnoient sur eux une autorité sans bornes, et cela est tout simple, c'étoient leurs maîtres qui faisoient

les loix; et ces maîtres croyoient assurer l'oppression par l'oppression. Dans les Etats despotiques, les Princes eurent une foule d'esclaves; ainsi firent les gouverneurs et les riches mêmes. La vaste étendue des Etats porta l'inégalité des fortunes au plus haut point. Les capitales devinrent comme des gouffres où, de toutes les parties de l'Empire, les riches se rassemblèrent avec la multitude de leurs esclaves.

Les femmes esclaves appartinrent aux plaisirs du maître. On le voit dans les mœurs des anciens patriarches, car (et c'est encore un point de jurisprudence antique) le crime d'adultère n'étoit point réciproque comme parmi nous. Le mari seul se croyoit outragé; c'est une suite de la grande inégalité entre les deux sexes qu'amène la barbarie. Les femmes n'ont jamais eu de droits dans le mariage chez les anciens peuples. Ce n'est que la pauvreté qui a empêché la polygamie de s'établir partout.

Quand dans la suite les mœurs et les loix d'une nation furent fixées, le mêlange des familles rendit aux femmes des *droits* dont elles n'avoient pas joui lors des premiers tems, parce qu'elles employèrent, dans les républiques surtout, le pouvoir de leurs frères contre la tyrannie de leurs maris.

Dans ces républiques, où tout le monde étoit égal, les parens d'une fille n'auroient point consenti à se priver pour jamais de sa vue. La polygamie et la clôture des femmes n'ont jamais pu s'y établir. — Mais dans les premiers Empires dont nous parlons, peuplés d'une multitude d'esclaves, lorsque les femmes n'avoient aucuns droits, et que les maris en avoient sur leurs esclaves, la pluralité des femmes devint un usage aussi général que le permirent les bornes des fortunes particulières. La jalousie est une suite nécessaire de l'amour : elle inspire sagement aux époux un esprit de propriété mutuelle qui assure le sort des enfans. Cette dernière raison, et plus encore le préjugé de déshonneur qu'on avoit attaché à l'infidélité des femmes, s'accrurent avec la polygamie.

L'impossibilité de soumettre les femmes à cette loi de la fidélité, quand ni leur cœur ni leurs sens ne pouvoient être satisfaits, fit imaginer de les renfermer. Les Princes, et ensuite ceux qui furent assez riches, se firent des serrails.

La jalousie fit mutiler des hommes pour garder les femmes. De là dans les mœurs une mollesse qui ne les adoucit pas, et qui les rendit au contraire plus cruelles.

Les Princes étant renfermés avec leurs femmes

et leurs esclaves, leurs sujets, qu'ils ne voyoient jamais, furent à peine des hommes pour eux. Leur politique fut toujours la politique des barbares. Elle fut simple, parce qu'ils étoient ignorans et paresseux; et cruelle, parce qu'il faut moins de tems pour couper un arbre que pour en cueillir les fruits, et parce que l'art de rendre les hommes heureux est de tous les arts le plus difficile, celui qui renferme le plus d'élémens à combiner.

Cette même mollesse se répandit dans tout l'État. De là cet affoiblissement subit des monarchies de l'Orient. Celles des Chaldéens, des Assyriens, des Mèdes et des Perses ne survécurent guères aux premiers conquérans qui les avoient fondées. Il semble qu'elles n'aient subsisté quelque tems qu'en attendant un ennemi pour les détruire. Si quelquefois ces monarchies ont écrasé par le nombre de leurs soldats des nations foibles, elles ont échoué devant toute résistance courageuse, et dès que la Grèce a été réunie, elle a renversé presque sans effort ce colosse immense.

Il n'y a qu'une ressource contre cette abatardissement général d'une nation, une milice entretenue dans une discipline guerrière telle que les janissaires turcs ou les mamelouks

d'Egypte ; mais cette milice devient souvent terrible à ses maîtres.

Je dois remarquer une chose, c'est que ces inconvéniens du despotisme et de la pluralité des femmes n'ont jamais été poussés aussi loin que sous le mahométisme. Cette religion, qui ne permet d'autres loix que celles de la religion même, oppose le mur de la superstition à la marche naturelle du perfectionnement. Elle a consolidé la barbarie en *consacrant* celle qui existoit lorsqu'elle a paru, et qu'elle avoit adoptée par préjugé de nation. On ne trouve ni dans l'histoire des anciennes monarchies, ni dans les mœurs de la Chine et du Japon ces excès d'abaissement des peuples mahométans.

Le despotisme, l'uniformité, et par conséquent l'imperfection des mœurs, des loix, et du gouvernement, se sont conservés dans l'Asie et partout où les grands Empires ont été formés de bonne heure ; et je ne doute pas que les vastes plaines de la Mésopotamie n'y aient contribué. — Quand il s'est depuis étendu avec le mahométisme, ce n'a été en quelque sorte que par un transport de mœurs d'un pays à l'autre.

Les peuples qui en ont été préservés, sont ceux qui sont restés pasteurs ou chasseurs ; ceux qui ont formé de petites sociétés ; et les répu-

bliques. C'est parmi ces peuples que les révolutions ont été utiles ; que les nations y ont participé, et par conséquent en ont profité; que la tyrannie n'a pu s'affermir assez pour asservir les esprits ; que la multitude de législations particulières et celle des révolutions qui indiquoient les fautes des fondateurs des États, et enfin que la chute et le renouvellement de l'autorité souveraine qui ramenoient les loix à l'examen, ont perfectionné à la longue la législation et le gouvernement. C'est là que l'égalité s'est conservée, que l'esprit, le courage ont pris de l'activité, et que l'esprit humain a fait des progrès rapides. C'est là que les mœurs et les loix ont à la longue appris à se diriger vers le plus grand bonheur des peuples.

Après ce coup-d'œil sur le progrès des gouvernemens et de leur morale, il est bon de suivre les progrès de l'esprit humain dans toutes ses révolutions.

ÉBAUCHE DU SECOND DISCOURS,

Dont l'objet sera les Progrès de l'Esprit humain.

Partons de ce cahos où l'âme ne connoît que ses sensations, où des sons plus ou moins forts, plus ou moins aigus, où la température et la résistance des objets environnans, où un tableau de figures bizarres diversement colorées, venant assaillir l'âme de toutes parts, la jettent dans une espèce d'ivresse qui est pourtant le germe de la raison.

La manière dont les idées commencent à y devenir un peu distinctes, et à y influer sur nos volontés, dépend d'une sorte de mécanique spirituelle commune à tous les hommes ; elle peut être l'ouvrage de peu d'instans; du moins l'exemple des animaux qui savent trouver leur nourriture, et, ce qui semble plus difficile, qui savent la chercher peu après leur naissance, paroît le prouver.

Quoique appartenant à l'histoire de la nature, plutôt qu'à celle des faits, cette époque doit être considérée avec attention, puisque les premiers pas en tout genre décident de la direction de la route.

C'est le mouvement qui débrouilla ce cahos; c'est lui qui donna aux hommes les idées de distinctions et celle d'unité. On n'auroit jamais pensé, sans lui, à réfléchir sur la différence des couleurs; on se seroit contenté de la sentir. Mais l'ordre des parties de ce tableau présenté à l'âme, change souvent le tableau même. L'âme apprit à observer ces variations dans leurs cours. Durant les premières expériences de ces changemens, on ne distingua point encore les parties qui conservoient entre elles la même situation relative, soit que le total parût se mouvoir, comme les animaux, soit qu'il parût fixé à la même place, comme un arbre. Ainsi, tant que les images présentes à nos sens ne furent que le résultat de chaque point coloré ou résistant dont elles sont composées, l'esprit ne les conçut, pour ainsi dire, qu'en bloc.

Les premières idées individuelles sont donc nécessairement collectives par rapport aux parties dont elles sont composées; en aucun tems l'analyse des ouvrages des hommes n'a pu ni ne pourra être poussée au dernier degré; il n'y a point, à proprement parler, d'idées simples; elles se résolvent toutes en résultats de sensations dont les élémens et les causes diverses peuvent

peuvent être analysés jusques à un point dont le terme nous est inconnu.

Mais l'analyse des premiers hommes n'étoit pas poussée fort loin. Les masses d'idées ne furent divisées qu'à mesure que la variété des phénomènes, et surtout des besoins, amenoit l'expérience. Les besoins des hommes ne sont relatifs qu'à ces masses ; l'anatomie des fruits est inutile pour s'en nourrir, encore moins l'analyse des idées qui nous avertissent de leur présence. — Les idées sont un langage et de véritables signes par lesquels nous connoissons l'existence des objets extérieurs. Ce n'est point par raisonnement qu'on s'apperçoit des rapports qu'ils ont avec nous. La Providence, en nous inspirant des désirs, nous a sagement épargné une voie si longue. De là les hommes ont nécessairement rapporté leurs sensations aux objets extérieurs qu'ils supposent existans. Où en serions-nous, s'il avoit fallu qu'avant d'aller chercher leur nourriture, ils eussent, de leurs propres sensations regardées uniquement comme des affections de leur âme, conclu l'existence des objets hors d'eux-mêmes ?

On a donc commencé par donner des noms relatifs aux masses existantes. Les idées étant des signes de l'existence des objets extérieurs,

ne les représentent point exactement ; de loin un chêne ressemble à un orme, et voilà l'idée d'*un arbre*, non que j'aie l'idée d'un arbre qui ne soit ni chêne ni orme, mais parce que j'ai une idée qui m'avertit de l'existence d'un arbre sans me dire si c'est l'un ou l'autre. C'est là l'origine de l'abstraction. L'idée est simple, sans doute, si on la considère en elle-même indépendamment de ses rapports, c'est-à-dire, que c'est toujours une certaine figure, une certaine couleur ; mais cette figure, cette couleur, l'expérience nous apprend qu'elle est également le signe de l'existence d'un orme ou d'un chêne.

Il en est de même des signes du langage. La première fois ils ne désignèrent qu'un objet déterminé ; mais en s'appliquant à plusieurs objets, ils devinrent généraux. Peu à peu on distingua différentes circonstances, et pour mettre plus de clarté dans le langage, on donna des noms aux *modes* ou *manières d'être* qui ne sont, par rapport à nos idées, que des rapports de distance, ou bien des rapports aux différentes sensations qu'excitent en nous les différens langages que les objets nous parlent, si j'ôse m'exprimer ainsi.

Ainsi les idées des *modes* reçurent des noms après celles des *substances*, qui furent regar-

dées comme l'idée principale, quoique les sens nous les procurassent en même tems. Ainsi ce fut en tirant les signes du langage de leur trop grande généralité, que l'esprit se familiarisa peu à peu avec les idées les plus abstraites. On sent que les idées se multiplièrent à proportion que les langues se perfectionnoient. Les mots qui exprimoient l'affirmation, la négation, l'action de juger, l'existence, la possession, devinrent le lien de tous nos raisonnemens. L'habitude fit appliquer dans les cas semblables ces mêmes abstractions à toutes les racines des langues.

Peu à peu, en donnant ainsi des noms aux différens rapports des objets entre eux ou avec nous, on s'assura la possession de toutes ces idées, et les opérations de l'esprit en acquirent une très-grande facilité. Mais en même tems le labyrinthe des idées s'embarrassa de plus en plus; il fut naturel de croire qu'à chaque mot répondoit une idée, et cependant les mêmes mots sont rarement synonymes d'eux-mêmes: ils présentent divers sens selon qu'on les applique. On se devine plus qu'on ne s'entend dans la conversation.

L'esprit, par un exercice presque machinal qui naît de la liaison des idées, saisit assez promptement le sens des mots déterminés par les

circonstances. Quand on eut cru que les mots répondoient exactement à des idées, on fut fort étonné de voir qu'on ne pouvoit convenir sur leur détermination précise ; on fut long-tems à soupçonner que cela venoit de ce que les idées étoient différentes suivant qu'on vouloit tirer l'idée générale de différens cas particuliers ; on s'égara dans des définitions trompeuses qui n'embrassoient qu'une partie de l'objet, et chacun en donnoit une différente de la même idée.

Les notions complexes des substances qui, parce qu'elles ont rapport à des objets réels, renferment nécessairement plus ou moins de parties, selon que l'objet est plus connu, furent regardées comme des tableaux des choses mêmes. Au lieu de chercher par quels degrés on avoit rassemblé sous un nom général un certain nombre d'espèces, effet dont on auroit trouvé la raison dans des ressemblances générales, on rechercha cette essence commune que les noms exprimoient; on imagina les genres, les espèces, les individus, et ces *degrés métaphysiques* dont la nature a causé tant de disputes aussi cruelles quelquefois dans leurs effets, que frivoles dans leur objet.

Au lieu de regarder ces noms comme des signes relatifs à la manière dont nous appercevons l'échelle des êtres que nous étendons suivant les

ressemblances que nous découvrons, et que nous ne pouvons même étendre trop loin sans courir le risque de les confondre les uns avec les autres, on imagina des *essences abstraites* et incommunicables. — On est allé dans ces derniers tems jusqu'à en donner aussi aux notions des ouvrages de l'esprit humain, comme la comédie et la tragédie. On a disputé sérieusement pour savoir si un poëme appartenoit à tel ou à tel genre, et rarement on s'est apperçu qu'on ne disputoit que sur des mots.

L'erreur fut plus considérable encore à l'égard des signes par lesquels on exprimoit les rapports des choses. Telles sont toutes les idées morales dont on a raisonné, comme si elles étoient des êtres existans indépendamment des choses qui ont ces rapports les unes aux autres.

L'homme reçoit ses diverses idées dans son enfance, ou plustôt les mots se gravent dans sa tête; ils se lient d'abord avec des idées particulières; peu à peu se forme cet assemblage confus d'idées et d'expressions dont on apprend l'usage par imitation. Le tems, par le progrès des langues, a multiplié à l'infini les idées; et quand l'homme a voulu se replier sur lui-même, il s'est trouvé dans un labyrinthe où il étoit entré les yeux bandés. Il ne peut plus retrouver

la trace de ses pas; eependant ses yeux s'ouvrent, il voit de tous côtés des routes dont il ignore la liaison. Il s'attache à quelques vérités dont il ne peut douter; mais d'où lui vient eette certitude? Il ne connoît rien que par ses idées, il faut donc qu'il eroie que ses idées portent la certitude avec elles; car d'où la tireroit-il avant d'avoir analysé la manière dont ees idées se forment dans son esprit? Ouvrage immense et qui demande plusieurs générations.

Sans savoir trop ce que c'est qu'avoir idée d'une chose, il pose pour prineipe que tout ce que ses idées lui rapportent d'un objet est vrai: principe séducteur, parce que effectivement il est un art de tirer des notions une fois déterminées, même arbitrairement, des eonséquences qui ne peuvent tromper. Le suceès, en ce eas, devint une autre source d'erreur. On eut plus de eonfiance pour le principe, et ses abus n'en dégoûtèrent point. Par la même raison que chacun êtoit persuadé qu'il avoit la véritable idée de l'objet, on n'êtoit point tenté de récuser un tribunal, auquel personne n'avoit recours, sans croire l'entendre prononcer en sa faveur. De là l'obscurité de la logique et de la métaphysique dans tous les tems; de là les définitions et les divisions arbitraires.

Ces ténèbres n'ont pu se dissiper que peu à peu; l'aurore de la raison n'a pu s'élever que par des degrés insensibles, à mesure que les hommes ont analysé de plus en plus leurs idées; non pas qu'ils aient connu d'abord la nécessité d'en distinguer toutes les parties : mais les disputes mêmes y conduisent, parce que la vérité semble fuir et se dérober à nos recherches jusqu'à ce qu'on soit parvenu aux premiers élémens des idées; parce qu'en avançant peu à peu on sentit toujours un vuide; et enfin parce que la curiosité fait toujours agir jusqu'à ce qu'elle ait épuisé l'objet de ses recherches, et qu'aucune question ne peut être épuisée que par le vrai.

Les progrès furent plus ou moins rapides, selon les circonstances et les talens.

Un arrangement heureux des fibres du cerveau, plus ou moins de force ou de délicatesse dans les organes des sens et de la mémoire, un certain degré de vîtesse dans le sang, voilà probablement les uniques différences que la Nature seule mette entre les hommes. — Leurs âmes, ou la puissance et le caractère de leurs âmes, ont une inégalité réelle dont les causes nous seront toujours inconnues et ne pourront jamais être l'objet de nos raisonnemens. — Tout le reste est l'effet de l'éducation; et cette éducation est

le résultat de toutes les sensations que nous avons éprouvées, de toutes les idées que nous avons pu acquérir dès le berceau. Tous les objets qui nous environnent y contribuent; les instructions de nos parens et de nos maîtres n'en font que la moindre partie.

Les dispositions primitives agissent également chez les peuples barbares et chez les peuples policés; ils sont vraisemblablement les mêmes dans tous les lieux et dans tous les tems. Le génie est répandu sur le genre-humain à peu près comme l'or dans une mine. Plus vous prenez de minerai plus vous recueillez de métal. Plus il y aura d'hommes et plus vous aurez de grands-hommes ou d'hommes propres à devenir grands. Les hasards de l'éducation et ceux des événemens les développent ou les laissent enfouis dans l'obscurité, ou les immolent avant l'âge comme les fruits abattus par le vent. On est forcé d'avouer que si Corneille, élevé dans un village, eût mené la charrue toute sa vie, que si Racine fût né au Canada chez les Hurons, ou en Europe au onzième siècle, ils n'eussent jamais déployé leur génie. Si Colomb, si Newton fussent morts à quinze ans, l'Amérique n'auroit peut-être été découverte que deux cents ans plus tard, peut-être ignorerions nous encore le véri-

table système du Monde. Et si Virgile eût péri dans l'enfance nous n'aurions point de Virgile, car il n'y en a pas eu deux.

Les progrès, quoique nécessaires, sont entremêlés de décadences fréquentes par les événemens et les révolutions qui viennent les interrompre. Aussi ont-ils été fort différens chez les différens peuples.

Les hommes séparés les uns des autres et sans commerce, se sont à peu près également avancés. Nous avons trouvé les petites nations qui vivent de chasse au même point, avec les mêmes arts, les mêmes armes, les mêmes mœurs. Le génie a eu peu d'avantage par rapport aux besoins grossiers; mais aussitôt que le genre-humain fut parvenu à sortir de l'étroite sphère de ces premiers besoins, les circonstances qui mirent tel génie à portée de se développer, combinées avec celles qui lui offrirent tel fait, telle expérience que mille autres auroient vu sans en profiter, introduisirent bientôt une inégalité quelconque.

Chez les peuples barbares où l'éducation est à peu près la même pour tous, cette inégalité ne pût être très-considérable. — Lorsque les travaux se sont divisés selon les talens, ce qui est très-avantageux en soi, puisque tout alors est

fait mieux et plus vîte, la distribution inégale des biens et des charges de la société fit que la plus grande partie des hommes occupés de travaux obscurs et grossiers ne put suivre le progrès des autres hommes, à qui cette distribution donnoit du loisir et le moyen de se faire seconder.

L'éducation mit entre les parties d'une même nation une différence plus grande encore que les richesses, et il en fut de même entre les nations.

Le peuple qui eut le premier un peu plus de lumières, devint promptement supérieur à ses voisins; chaque progrès donnoit plus de facilité pour un autre. Ainsi la marche d'une nation s'accéleroit de jour en jour; tandis que d'autres restoient dans leur médiocrité, fixées par des circonstances particulières, et que d'autres demeuroient dans la barbarie. Un coup-d'œil jetté sur la terre nous met, même aujourd'hui, sous les yeux l'histoire entière du genre-humain, en nous montrant les vestiges de tous ces pas et les monumens de tous les degrés par lesquels il a passé depuis la barbarie encore subsistante des peuples Américains jusqu'à la politesse des nations les plus éclairées de l'Europe. Hélas! nos pères et les Pelasges qui précédèrent les Grecs ont ressemblé aux Sauvages de l'Amérique!

On a cherché dans la différence des climats une raison de cette différence qui se trouve entre les nations. Cette opinion un peu mitigée et restreinte avec raison aux seules influences du climat, qui sont toujours les mêmes, a été récemment embrassée par un des plus beaux génies de notre siècle. Mais les inductions qu'on en tire sont au moins précipitées, elles sont fort exagérées; elles sont démenties par l'expérience, puisque sous les mêmes climats les peuples sont différens, et puisque sous des climats très-peu semblables, on retrouve si souvent le même caractère et le même tour d'esprit; puisque l'enthousiasme et le despotisme des Orientaux peuvent naître de la seule barbarie combinée avec certaines circonstances; puisque ce langage métaphorique qu'on nous donne comme un effet de la plus grande proximité du soleil, étoit celui des anciens Gaulois et des Germains, au rapport de Tacite et de Diodore de Sicile, et qu'il est encore celui des Iroquois au milieu des glaces du Canada. Il est celui de tous les peuples dont la langue est très-bornée, et qui manquant de mots propres, multiplient les comparaisons, les métaphores, les allusions pour se faire entendre, et y parviennent quelquefois avec force, toujours avec peu d'exactitude et de clarté.

Les causes physiques n'agissant que sur les principes cachés qui contribuent à former notre esprit et notre caractère, et non sur les résultats que seuls nous voyons, nous n'avons droit d'évaluer leur influence qu'après avoir épuisé celle des causes morales, et nous être assurés que les faits sont absolument inexplicables par celles-ci, dont nous sentons le principe, dont nous pouvons suivre la marche au fond de notre cœur.

Les idées des premiers hommes furent limitées aux objets sensibles, et par conséquent leurs langages furent bornés à les désigner. La foule d'idées abstraites et générales inconnues encore à un grand nombre de peuples, a été l'ouvrage du tems, et par conséquent ce n'est qu'à la longue qu'on est parvenu à connoître l'art du raisonnement.

L'ordre des objets qu'on a les premiers désignés dans les langues, a été le même partout, ainsi que les premières métaphores et les premières idées abstraites qui règlent les conjugaisons, les déclinaisons, l'analogie des langues les plus barbares (nous n'en connoissons aucune dans son état primitif); car quelque fixation que la barbarie mette dans les progrès d'une masse d'hommes, ce n'est qu'en la privant des occasions

de se perfectionner. Le génie ne manque jamais avec le tems. Ainsi dans l'usage perpétuel des langues, il est impossible que la variété des combinaisons d'idées qui s'offrent à exprimer, n'annonce pas le besoin de nouveaux signes, pour marquer de nouvelles liaisons ou de nouvelles nuances entre les idées. Et ce besoin qui est le sentiment de notre indigence, en nous la manifestant, nous apprend à y remédier, et devient la source de nos richesses.

Les langues des peuples les plus barbares sont donc aujourd'hui bien loin de leurs premiers essais; il en est de même de tous les progrès qui sont toujours réels, mais quelquefois bien lents; il y a peu d'arts et de sciences dont l'origine ne puisse remonter jusqu'à ces premières époques; tous les arts sont appuyés sur des idées grossières, sur des expériences communes et à la portée de tous les hommes.

On voit le progrès immense que les sciences ont fait, et on a perdu l'enchaînement insensible par lequel elles tiennent aux premières idées. On a d'abord observé les astres avec les yeux, l'horizon a été le premier instrument, et les trois cent soixante jours de l'année luni-solaire sont le modèle de la division du cercle en trois cent soixante degrés. Les étoiles, de-

puis la première jusqu'à la quatrième grandeur sont visibles à tous les hommes. L'alternative des jours et des nuits, les changemens des phases de la lune, furent des mesures naturelles du tems; l'alternative du chaud et du froid, et les besoins de labourage firent comparer le cours du soleil et celui de la lune. De là l'année, les mois, les noms des principales constellations.

La navigation ensuite obligea de perfectionner l'Astronomie, et apprit à la comparer à la Géographie.

La musique, la danse, la poésie ont encore leur source dans la nature de l'homme. Destiné à vivre en société, sa joie a des signes extérieurs, il fait des sauts et des cris; une joie commune s'exprima par des branles, des sauts, des cris simultanés et confus. Peu à peu on s'accoutuma à sauter d'une manière semblable, on marqua les pas par des sons, on sépara ceux-ci par des intervalles réglés. L'oreille, par une expérience bien courte, et en suivant la seule nature, apprit à apprécier les premiers rapports des sons. Quand on voulut communiquer les motifs de sa joie par des paroles, on les régla sur la mesure des sons; voilà l'origine de la danse, de la musique et de la poésie faite d'abord pour être chantée. Ce n'est qu'à la longue qu'on

s'est contenté de la seule harmonie qui lui est propre, et que l'on n'a connue qu'après qu'elle a été assez perfectionnée pour plaire toute seule. A mesure que ces arts se sont perfectionnés, ils se sont séparés par la nécessité d'un talent particulier. — On indiqua le repos par des sons semblables, et l'oreille apprit aussi à consulter la quantité des syllabes. La nécessité de se plier ainsi à la mesure, dut contribuer aux progrès et à l'adoucissement des langues; la versification devint de jour en jour moins libre; l'oreille, à force d'expérience, se fit des règles plus sévères; et, par une heureuse compensation, si le joug en devenoit plus pesant, la perfection des langues, les tours nouveaux, les hardiesses heureuses qui se multiplièrent, donnèrent aussi plus de forces pour le porter.

Chez les peuples grossiers, la facilité de retenir les vers, la vanité des nations, les engagea à mettre en chansons leurs actions les plus mémorables. Tels sont les chants des sauvages de nos jours, ceux des anciens Bardes, les rimes runiques des habitans de la Scandinavie, quelques anciens cantiques insérés dans les livres historiques des Hébreux, le chou-king des Chinois, et les romances des peuples modernes de l'Europe; ce furent les seules histoires avant l'in-

vention de l'écriture, histoires sans chronologie et souvent chargées de fausses circonstances comme on peut le croire.

La pauvreté des langues et la nécessité des métaphores qui résultoient de cette pauvreté, firent qu'on employa les allégories et les fables pour expliquer les phénomènes physiques. Elles sont les premiers pas de la philosophie comme on le voit encore aux Indes.

Les fables de tous les peuples se ressemblent, parce que les effets à expliquer et les modèles des causes qu'on a imaginées pour les expliquer, se ressemblent. Il y a des différences, parce que le vrai seul est unique, et parce que l'imagination n'a qu'une marche à peu près la même partout, sans que tous ses pas se répondent. De plus, les êtres mythologiques supposés existans, ont été mêlés aux histoires des faits, et dès là très-variés. Le sexe des Divinités qui souvent dépendoit du genre d'un mot dans une langue, a dû varier aussi les fables chez les différens peuples. Mille circonstances de ces fables leur ont été particulières, sans détruire leurs rapports généraux. Les mêlanges et le commerce des nations ont fait naître de nouvelles fables par des équivoques; et des mots mal compris ont augmenté le nombre des anciennes.

Regardant

Regardant les êtres imaginaires comme réels, tantôt on multiplia les Dieux en comptant ceux que diverses nations avoient imaginés pour les mêmes effets, tantôt on prit pour les mêmes ceux qui avoient des attributs semblables. De là les mêlanges de l'histoire de ces Dieux. De là la multitude de leurs actions, surtout quand deux peuples qui avoient la même mythologie se mêloient, et tels furent les Indiens. — La physique changea sans qu'on cessât de croire les fables, par le double amour de l'antiquité et du merveilleux, et aussi parce que l'éducation les transmettoit de siècle en siècle.

Les premières histoires sont aussi des fables inventées de même pour suppléer à l'ignorance de l'origine des empires, des arts, des coutumes; il est fort aisé d'en reconnoître la fausseté. Tout ce que les hommes inventent n'est assujetti qu'au vraisemblable, c'est-à-dire, aux opinions du siècle où ce fait est inventé. Mais ce qu'ils racontent est assujetti au vrai, et ne peut jamais être contredit par des observations postérieures. De plus, avant l'écriture, les hommes n'avoient de monumens que des chansons et quelques pierres auprès desquelles les chansons étoient répétées. Il est clair que dans celles-ci on cherchoit l'amusement et la gloire plus qu'on ne se soucioit d'y

éviter l'exagération. — Hérodote même est encore poëte. Ce n'est qu'après lui qu'on a senti la nécessité de dire vrai pour l'histoire.

Hérodote a écrit quatre cents ans après Homère, et cependant qu'est-ce qu'Hérodote? Qu'étoit-ce donc que ces quatre cents ans? Qu'étoit-ce que le tems d'Homère? Comment la poësie étoit-elle montée si haut quand l'histoire étoit demeurée si bas? Hérodote est prodigieusement inférieur dans son genre à ce qu'Homère est dans le sien, et l'un des grands défauts d'Hérodote, c'est de ressembler trop à Homère, et de chercher partout à parer ses récits des ornemens de la fable. Savoir que les hommes sont avides de merveilleux, avoir assez de génie pour l'employer avec énergie et avec grace, et pour plaire généralement: voilà Homère. Il a fallu d'autres réflexions, et des progrès plus lents pour deviner qu'il y a des occasions où ce merveilleux ne sauroit plaire autant que la vérité toute nue; que la curiosité des hommes pourroit trouver dans la certitude des objets un plaisir, un repos qui la dédommageroit avec avantage du nombre, de la variété, de la singularité des aventures; enfin qu'un moyen de plaire mille fois éprouvé, pouvoit n'être pas toujours sûr.

Ces réflexions, ces progrès étoient réservés

à des tems postérieurs à Homère, et à plus de quatre cents ans après lui. Lorsqu'Hérodote écrivoit, ces tems n'étoient pas encore arrivés. Souvent une chose qui demande moins de génie qu'une autre, exige plus de progrès dans la masse totale des hommes.

Les arts du dessin, la seulpture, la peinture ont beaucoup de rapports avec la poësie dans les émotions qu'éprouve l'artiste, et dans celles qu'il veut communiquer. Ils ont eu une origine naturelle dans le désir de conserver des monumens historiques ou mythologiques ; et le génie s'y est exalté par le zèle ou patriotique ou religieux qui a voulu exprimer avec sentiment, avec profondeur, avec force les idées et les souvenirs que ces monumens devoient rappeler.

Tous ces arts dépendent beaucoup de l'état différent des hommes, chasseurs, pasteurs ou laboureurs. Ces derniers ayant seuls pu avoir une population nombreuse, et ayant eu besoin pour diriger leur travail de plus de connoissances positives, ont dû nécessairement faire de beaucoup plus grands progrès.

Les connoissances des hommes, qui toutes sont renfermées dans la sensation actuelle, sont de différentes espèces : les unes consistent dans de pures combinaisons d'idées, comme les ma-

thématiques abstraites. D'autres s'attachent aux objets extérieurs, mais n'en prennent, pour ainsi parler, que la surface et leurs effets sur nous; telle est la poësie, tels sont les arts de goût. D'autres enfin ont pour objet l'existence même des choses. Elles remontent des effets aux causes, des sens aux corps, du présent au passé, des corps visibles aux invisibles, du monde à la Divinité. La croyance de l'existence des corps et celle des objets passés que rappelle la mémoire, a devancé le raisonnement. On n'a point douté sur la cause immédiate de nos sensations: les causes des mouvemens des corps ont formé la physique; et dans les premiers tems on a souvent confondu l'action des corps les uns sur les autres, avec celle de la Divinité.

Aristote, par un travail qui, quoique méprisé aujourd'hui, n'en est pas moins un des plus beaux efforts de l'esprit humain, Aristote sut porter l'analyse à sa perfection, en examinant la manière dont notre esprit passe d'une vérité connue à une inconnue; il sut en tirer les règles de l'art de raisonner, et en démontrant les effets d'une certaine combinaison d'idées, il prouva comment on pouvoit s'assurer qu'une proposition êtoit légitimement déduite d'une autre. — Il faut avouer que dans le reste de sa

philosophie il n'a pu faire aucune analyse aussi parfaite; parce que l'énumération des idées n'étoit point aussi facile. Mais quelqu'utile qu'on suppose son travail pour les conséquences, il ne pouvoit servir à s'assurer des principes. Quoiqu'Aristote eût avancé que toutes les idées venoient des sens, on fut très-long-tems sans chercher d'autres principes que les idées prétendues abstraites, sans remonter à leur origine. — *Bacon* fut le premier qui sentit la nécessité de rappeler à l'examen toutes ces notions. C'étoit beaucoup alors que d'y encourager les savans. On doit lui pardonner de n'y avoir procédé lui-même qu'avec timidité. Il semble un homme qui marche en tremblant dans un chemin rempli de ruines; il doute, il tâtonne. — A sa suite, *Galilée* et *Képler* jettent par leurs observations les vrais fondemens de la philosophie. Mais ce fut DESCARTES qui, plus hardi, médita et fit une révolution. Le système des causes occasionnelles, l'idée de tout réduire à la matière et au mouvement, constituent l'esprit de ce vigoureux philosophe, et supposent une analyse d'idées dont les Anciens n'avoient point donné d'exemple.

En secouant le joug de leur autorité, il ne s'est pas encore assez défié des premières connois-

sances qu'il avoit reçues d'eux. On est étonné qu'un homme qui avoit ôsé douter de tout ce qu'il avoit appris, n'ait pas cherché à suivre le progrès de ses nouvelles lumières depuis ses premières sensations. — On diroit qu'il a été effrayé de cette solitude où il s'étoit mis, et qu'il n'a pu la soutenir. Il se rejette tout aussitôt dans les idées dont il avoit su se dépouiller. Il réalise, comme les Anciens, de pures abstractions ; il regarde ses idées comme des réalités. Il imagine pour elles des causes proportionnées à leur étendue. Il est entraîné par ses anciens préjugés lorsqu'il les combat.—Si je n'étois retenu par le respect et la reconnoissance dûs à un si grand homme, je le comparerois à Samson, qui, en renversant le temple de Dagon, est écrasé sous ses débris.

Ses sectateurs attribuèrent nos erreurs aux illusions des sens, et leur zèle exagéré contre les sens, produisit un bien. En voulant développer la manière dont ils nous trompent, on apprit à analyser la manière dont ils nous rapportent les objets extérieurs. — *Locke* parvint à pousser beaucoup plus loin cette analyse. *Berkeley* et *Condillac* l'ont suivie. — Ils sont tous des enfans de Descartes.

Descartes a envisagé la nature comme un

homme qui plongeant sur elle un vaste coup-d'œil, l'embrasse toute entière, et en fait pour ainsi dire le plan à vue d'oiseau.

NEWTON l'a examinée plus en détail. Il a décrit le pays que l'autre avoit découvert.

On a pris à tâche d'immoler la réputation de Descartes à celle de Newton. On a imité ces Romains, qui, lorsqu'un Empereur succédoit à un autre, ne faisoient qu'abattre la tête du premier, et y substituer celle du second. Mais dans le temple de la Gloire, il y a des places pour tous les génies éminens. On peut ériger une statue à tous ceux qui la méritent.

Entre ces deux puissans génies est arrivé ce qui arrive toujours dans tous les genres; un grand homme ouvre de nouvelles routes à l'esprit humain. Pendant un certain tems tous les hommes ne sont encore que ses élèves. Peu à peu cependant ils applanissent les routes qu'il a tracées; ils réunissent toutes les parties de ses découvertes, ils rassemblent et inventorient leurs richesses et leurs forces, jusqu'à ce qu'un nouveau grand homme s'élève, qui s'élance du point où son prédécesseur avoit conduit le genre-humain aussi haut que ce prédécesseur l'avoit fait de celui d'où il étoit parti.

NEWTON n'auroit peut-être pas songé, sans

les expériences de *Becker*, que ses principes le conduiroient à donner à la terre la figure d'un sphéroïde. Le plus grand génie n'est point tenté de creuser la théorie, s'il n'est pas excité par des faits. Rarement les hommes se livrent à des raisonnemens. Il y a des gens qui ont besoin de sentir. Il faut un besoin plus impérieux pour ôser s'élancer.

On dit que M. *Frenicle* a soupçonné que la pesanteur qui fait tomber les corps sur la terre retenoit les planètes dans leur orbite. Mais d'une idée si vague et si incertaine à cette vue perçante, à ce coup-d'œil du génie de *Newton*, qui pénétra l'immensité des combinaisons et des rapports de tous les corps célestes, à cette intrépidité opiniâtre qui n'est effrayée ni de la profondeur du calcul, ni de la beauté et de la difficulté des problêmes, et qui s'élève jusqu'à mettre dans la balance le soleil, les astres, et toutes les forces de la nature : il y a la distance de Frenicle à Newton.

Descartes avoit trouvé l'art de mettre les courbes en équation. *Huigens*, et surtout Newton, ont tout-à-coup porté le flambeau de l'analyse dans les abymes de l'infini.

Leibnitz, génie vaste et conciliateur, voulut que ses ouvrages devinssent comme un centre

où se réuniroient toutes les connoissances humaines. Il voulut rassembler en un faisceau toutes les sciences et toutes les opinions. Il voulut ressusciter les systèmes de tous les anciens philosophes, comme un homme qui des ruines de tous les édifices de l'ancienne Rome, tenteroit de bâtir un palais régulier. Il a voulu faire de sa Théodicée comme Pierre de Pétersbourg.

Nous devons à ces grands-hommes l'exemple et les loix de l'analyse dont le défaut avoit si long-tems retardé les progrès de la métaphysique, et même ceux de la physique.

On pourroit confondre ces deux sciences sous un rapport général par lequel elles diffèrent des sciences qu'on appelle mathématiques. — Toutes les sciences, sans doute, tirent leur origine des sens. Mais les mathématiques ont cet avantage, que c'est d'une application des sens qui n'est pas susceptible d'erreur.

La nécessité de mesurer les campagnes, aidée de la propriété qu'a l'étendue d'être mesurée elle-même par rapport au lieu qu'elle occupe, a fait naître les premiers élémens des mathémathiques. Les idées des nombres ne sont ni moins simples, ni moins familières ; c'est de ce peu d'idées simples, qu'il est facile de combiner, qu'on a formé les sciences mathématiques

dont tout ce qui est susceptible d'être considéré comme quantité, peut être l'objet. Là, ce ne sont que des conséquences de définitions abstraites qui renferment un si petit nombre d'idées, qu'il est facile de les embrasser toutes. Une chaîne de vérités toutes dépendantes les unes des autres, se forme : chaîne où les hommes n'ont qu'à reconnoître tous les pas qu'ils ont faits pour accumuler vérités sur vérités. Ces vérités deviennent de plus en plus fécondes ; plus on avance dans la spéculation, plus on découvre de ces formules générales de calcul d'où l'on peut descendre à des vérités particulières en particularisant les hypothèses. Les vérités, en se combinant, se multiplient et se combinent encore ; d'où naît une nouvelle multiplication, parce que chacune devient la source d'une foule de vérités qui ne sont pas moins fécondes que les premières.

A mesure que le nombre de ces vérités connues augmente, à mesure qu'on a examiné les propriétés d'un plus grand nombre de figures, on a exprimé leurs propriétés communes par des formules et des principes généraux qui renfermoient tout ce qu'on connoissoit. Ainsi même dans les mathématiques on commença par examiner quelques figures familières, un petit

nombre de propriétés des lignes ; les principes généraux sont l'ouvrage du tems.

De là, comme on a cru que l'ordre le plus beau étoit celui où d'un seul principe découloit une foule de conséquences, on a été obligé, pour le mettre dans les ouvrages de mathématiques, de refondre de siècle en siècle toute la manière d'enseigner. On n'a pas vu que cet ordre prétendu naturel est arbitraire ; qu'en géométrie, où l'on exprime les rapports généraux des figures, ces rapports sont réciproques ; qu'on peut également conclure le principe de la conséquence, ou la conséquence du principe ; l'équation de l'ellipse peut être tirée de sa construction, comme sa construction de son équation.

S'il y a une méthode préférable, c'est donc celle de suivre les pas de l'esprit humain dans ses découvertes, de faire sentir les axiômes généraux qui naissent de toutes les vérités particulières, et en même tems de faire voir la manière dont elles lient entr'elles toutes les vérités précédentes. — Ainsi l'image des progrès des mathématiques ressemble à l'Olympe des Poëtes, dont la pointe étoit tournée vers la terre, et qui, à mesure qu'il s'éloignoit de la terre, s'élargissoit jusqu'à ce qu'il rencontrât le ciel. Ainsi la géométrie s'est étendue jusqu'à l'infini. Les vé-

rités particulières mènent à des formules de plus en plus générales : et même dans les mathématiques, c'est du particulier au général qu'il faut avancer.

Mais quand les principes généraux sont trouvés, quelle rapidité ne donnent-ils point aux progrès de ces sciences ? L'algèbre, la réduction des courbes en équation, l'analyse de l'infini ! C'est une suite de vérités hypothétiques, certaines par là même, et en même tems vérifiées par la nature, parce que les premières hypothèses n'étoient point arbitraires, mais fondées sur les idées d'étendue que nous donnent nos sens, et qu'ils ne nous donnent que parce qu'il y a réellement des êtres étendus dans la nature.

Les mathématiques partent d'un petit nombre d'idées, et en combinent à l'infini les rapports : c'est tout le contraire dans les sciences physiques où il s'agit, non d'une suite d'idées et de rapports, mais de faits et d'idées qui ont un objet existant passé ou présent (le futur ne peut être que mathématique) et dont la vérité consiste dans la conformité de nos opinions avec cet objet.

Sous le nom de sciences physiques, je comprends la logique, qui est la connoissance des

opérations de notre esprit et de la génération de nos idées ; la métaphysique qui s'occupe de la nature et de l'origine des êtres, et enfin la physique proprement dite, qui observe l'action mutuelle des corps les uns sur les autres, et les causes et l'enchaînement des phénomènes sensibles. — On pourroit y ajouter l'histoire, dont la certitude ne peut jamais être aussi grande, parce que l'enchaînement des faits ne peut être aussi lié ; et parce que les faits déjà passés depuis longtems ne peuvent que difficilement être soumis à un nouvel examen. La nature se ressemblant toujours à elle-même, on peut, par des expériences, rappeller sous nos yeux les mêmes phénomènes ou en produire de nouveaux ; mais si les premiers témoins d'un fait sont peu dignes de foi, le fait reste à jamais dans son incertitude, et ses effets précis ne nous sont jamais connus.

Je ne parle pas des sciences, comme la morale et la politique qui dépendent de l'amour de soi réglé par la justice, laquelle n'est elle-même qu'un amour de soi très-éclairé. Ce que je dis en général sur la différence des sciences de combinaison et des sciences d'observation, doit leur être appliqué. — L'homme, dans celles-ci, ne peut se livrer à un petit nombre de

principes. Il est à la fois assailli par toutes les idées, forcé de les rassembler en foule, parce que tous les êtres sont liés par leur action mutuelle, et obligé en même tems d'analyser avec soin ces idées jusqu'à leurs élémens les plus simples.

La logique est fondée sur l'analyse du langage et la réduction des images des objets aux sensations simples dont elles sont composées. La métaphysique a dû se ressentir du peu de progrès de cette analyse. Avant d'avoir analysé nos sensations et pénétré leurs causes, l'uniformité réelle des substances matérielles ne nous apparoît pas. Un corps bleu et un corps rouge doivent sembler différens, et l'on n'auroit guères songé à ce qu'ils ont de conforme, si les sens n'avoient montré le corps jugé lui même comme existant hors de nous, susceptible de diverses couleurs et paroissant sous différentes qualités sensibles. De là la distinction de *substance* et de *mode*, mais qui n'empêcha pas de regarder d'abord les *modes* comme autant d'êtres existans hors de nous, quoiqu'ils ne pussent exister sans sujet. — De là les erreurs de la pluspart des Philosophes.

Rien de si confus chez les Anciens que toutes ces idées de substance, d'essence, de matière, faute d'en avoir bien connu la génération de-

puis les premières idées sensibles : cependant on les employoit avec toute leur ambiguité. Combien n'a-t-il pas fallu, pour les expliquer, faire de progrès dans la physique même, dont ces erreurs retardoient la marche? car la métahysique et la physique ont un besoin réciproque l'une de l'autre. Combien ne fallut-il pas de tems pour découvrir que tous les phénomènes sensibles pouvoient s'expliquer par des figures et des mouvemens? Descartes est le premier qui ait bien vu cette vérité. Jusqu'à lui la physique étoit restée, faute de ce degré d'analyse, à peu près confondue avec la métaphysique.

Les erreurs de cette dernière tiennent à la façon dont nous recevons par nos sensations l'idée des êtres existans hors de nous. — Ce n'est qu'en rapportant des points colorés que nous nous formons l'idée de l'étendue visible; c'est par l'assemblage de quelques sensations qui produisent en nous la résistance des corps au nôtre, que nous nous formons l'idée de l'étendue tangible. Ce n'est que par le raisonnement que nous nous assurons de l'existence des corps qui sont le lien et la cause commune de ses sensations; mais l'instinct, ou, si l'on veut, la liaison des idées née de l'expérience, a devancé le raisonnement, et l'on a confondu les corps mêmes

avec leurs qualités sensibles. Cette idée a dû nécessairement amener dans toute la métaphysique l'obscurité dont nous parlons, et qu'il est aisé de concevoir si l'on considère que le jugement que nous portons de l'existence des objets extérieurs n'est que le résultat de leurs rapports avec nous, de leurs effets sur nous, de nos craintes, de nos désirs, de l'usage que nous en avons.—Nos sens ne nous étant donnés que pour la conservation et le bonheur de notre être, les sensations ne sont que de véritables signes de nos idées sur ces êtres extérieurs, qui suffisent pour nous les faire chercher ou éviter sans en connoître la nature. Nos jugemens ne sont qu'une expression abrégée de tous les mouvemens que ces corps excitent en nous, l'expression qui nous garantit la réalité de ces corps par celle même de leur effet. Ainsi notre jugement sur les objets extérieurs ne suppose en aucune manière l'analyse de tant d'idées; nous jugeons en masse.

Il faut observer d'un autre côté que le langage ressemble, par rapport à la métaphysique, à l'application que l'on fait de la géométrie à la physique. Mais outre que dans le langage dont l'usage est habituel et facile, on n'a pas toujours l'attention de ne se permettre aucune contradiction, on ne pourroit y parvenir qu'après

près avoir défini toutes ses idées, et par là on formeroit avec la plus grande fatigue une suite de vérités peu applicables à l'usage de la société, qui cependant est le principal but du langage.

Le plus grand scrupule mèneroit à n'avoir aucune contradiction dans les termes, à former une chaîne de vérités hypothétiques; mais cela ne suffit pas dans les sciences qui doivent être comparées à des objets réels. Souvent des problêmes de physique (parce qu'on n'a pas bien vu tous les élémens qui concourent à l'effet) donnent un résultat absolument contraire à l'expérience, quoiqu'il n'y ait pas erreur de mathématiques. — Les mots rappellent plustôt des idées qu'ils ne les exprimènt. Avec une bonne logique on tirera fort bien des conséquences; mais qui assurera des principes? Et supposé qu'ils soient faux, combien la vérité même des conséquences éloigneroit-elle de la réalité, si les hommes ramenés par leurs besoins à leurs sens et à la société, n'êtoient pas souvent forcés d'être inconséquens? — Deux idées contradictoires ne paroissent pas l'être; mais pourquoi ne le paroissent-elles pas? c'est ordinairement parce que ce sont des idées abstraites dont les objets n'ont point d'existence.

En général, les principes des sciences où l'on

ne veut pas s'écarter de la réalité, ne peuvent être que des faits. Les faits ne peuvent être connus en métaphysique que par l'analyse de nos sensations, qui ne sont par rapport aux causes extérieures que des effets qui les désignent. En physique ils ne peuvent l'être que par un examen approfondi de toutes les circonstances qui, lorsqu'il se trouve impossible, devient la borne nécessaire de nos recherches. — A qui ne connoît que l'un des côtés d'un pays, il est incertain si c'est une isle ou une terre ferme. Voilà le cas où nous sommes pour tous les objets de nos idées quand nous commençons à réfléchir, et encore pour un grand nombre après bien des réflexions.

Cette double confusion du langage et des idées a sans doute beaucoup influé sur la physique. — Les hommes, lorsqu'ils ont commencé à raisonner sur les phénomènes qui s'offroient à eux, en ont d'abord cherché la cause même avant de les bien connoître; et comme les véritables causes ne pouvoient être découvertes qu'à la longue, on en imagina de fausses. Toutes les fois qu'il s'agit de trouver la cause d'un effet, ce n'est que par voie d'hypothèse qu'on peut y parvenir, lorsque l'effet seul est connu.

On remonte, comme on peut, de l'effet à la

cause, pour tâcher de conclure à ce qui est hors de nous. Or pour deviner la cause d'un effet quand nos idées ne nous la présentent pas, il faut en imaginer une ; il faut vérifier plusieurs hypothèses et les essayer. Mais comment les vérifier ? C'est en développant les conséquences de chaque hypothèse et en les comparant aux faits. Si tous les faits qu'on prédit en conséquence de l'hypothèse se retrouvent dans la nature précisément tels que l'hypothèse doit les faire attendre, cette conformité qui ne peut être l'effet du hazard en devient la vérification, de la même manière qu'on reconnoît le cachet qui a formé une empreinte en voyant que tous les traits de celle-ci s'insèrent dans ceux du cachet.

Telle est la marche des progrès de la physique. Des faits mal connus, mal analysés et en petit nombre, ont dû faire imaginer des hypothèses très-fausses ; la nécessité de faire une foule de suppositions, avant de trouver la vraie, a dû en amener beaucoup. De plus, la difficulté de tirer des conséquences de ces hypothèses et de les comparer aux faits, a été très-grande dans les commencemens. — Ce n'est que par l'application des mathématiques à la physique qu'on a pu, de ces hypothèses qui ne sont que des combinaisons de ce qui doit arriver de cer-

tains corps mus suivant certaines loix, inférer les effets qui devoient s'en suivre; et là-dessus les recherches ont dû se multiplier avec le tems. L'art de faire des expériences ne s'est non plus perfectionné qu'à la longue : d'heureux hazards, qui pourtant ne se présentent qu'à ceux qui ont souvent ces objets devant les yeux et qui les connoissent; bien plus ordinairement encore une foule de théories délicates et de petits systêmes de détail souvent aïdés encore des mathématiques, ont appris des faits, ou indiqué aux hommes les expériences qu'il falloit faire avec la manière d'y réussir. — On voit ainsi comment les progrès des mathématiques ont secondé ceux de la physique, comment tout est lié, et en même tems comment le besoin d'examiner toutes les hypothèses a obligé à une foule de recherches mathématiques qui, en multipliant les vérités, ont augmenté la généralité des principes, d'où naît la plus grande facilité du calcul et la perfection de l'art.

On peut conclure de tout ceci que les hommes ont dû passer par mille erreurs avant d'arriver à la vérité. De là cette foule de systêmes tous moins sensés les uns que les autres, et qui sont cependant de véritables progrès, des tâtonnemens pour arriver à la vérité; systêmes qui

d'ailleurs occasionnent des recherches et sont, par là, utiles dans leurs effets. — Les hypothèses ne sont pas nuisibles : toutes celles qui sont fausses se détruisent d'elles-mêmes. — Les arrangemens prétendus méthodiques qui ne sont que des dictionnaires arbitraires, sembleroient plustôt arrêter la marche de l'histoire naturelle, en la traitant comme si elle êtoit complette, tandis qu'elle ne peut jamais l'être; et pourtant ces méthodes font elles-mêmes des progrès. — Pline n'est pas plus savant naturaliste que Linné; au contraire, il s'en faut beaucoup. Mais Pline connoissoit moins d'objets et moins de rapports de ces objets. Linné sent davantage combien sa mémoire est accablée du détail des objets, et que pour les reconnoître il y faut saisir des rapports. Il en cherche souvent d'arbitraires. — Hé bien! ils céderont à la connoissance des nuances imperceptibles qui unissent les espèces. Le premier pas est de trouver un système; le second de s'en dégoûter.

Revenons à nos hypothèses physiques dont la variété, comme on voit, est nécessaire, et dont l'incertitude n'empêche pas qu'on ne puisse à la fin trouver les vraies, du moins quand le détail des faits pourra être assez connu. Mais outre la difficulté d'analyser les faits et de développer

des hypothèses, il y a dans la manière dont on les a formées, une autre source d'erreurs encore plus considérable. C'est le goût trop séduisant de l'analogie; l'ignorance voit partout de la ressemblance, et malheureusement l'ignorance juge.

Avant de connoître la liaison des effets physiques entre eux, il n'y eut rien de plus naturel que de supposer qu'ils étoient produits par des êtres intelligens, invisibles et semblables à nous; car à quoi auroient-ils ressemblé? Tout ce qui arrivoit, sans que les hommes y eussent part, eut son Dieu, auquel la crainte ou l'espérance fit bientôt rendre un culte, et ce culte fut encore imaginé d'après les égards qu'on pouvoit avoir pour les hommes puissans; car les Dieux n'étoient que des hommes plus puissans et plus ou moins parfaits, selon qu'ils étoient l'ouvrage d'un siècle plus ou moins éclairé sur les vraies perfections de l'humanité.

Quand les Philosophes eurent reconnu l'absurdité de ces fables, sans avoir acquis néanmoins de vraies lumières sur l'histoire naturelle, ils imaginèrent d'expliquer les causes des phénomènes par des expressions abstraites, comme *essences* et *facultés*: expressions qui cependant n'expliquoient rien et dont on raisonnoit comme si elles eussent été des *êtres*, de nou-

velles divinités substituées aux anciennes. On suivit ces analogies et l'on multiplia les *facultés* pour rendre raison de chaque effet.

Ce ne fut que bien tard, en observant l'action mécanique que les corps ont les uns sur les autres, qu'on tira de cette mécanique d'autres hypothèses que les mathématiques purent développer et l'expérience vérifier. — Voilà pourquoi la physique n'a cessé de dégénérer en mauvaise métaphysique qu'après qu'un long progrès dans les arts et dans la chimie eut multiplié les combinaisons des corps, et que la communication entre les sociétés étant devenue plus intime, les connoissances géographiques ont été plus étendues, que les faits ont été plus certains, et que la pratique même des arts a été mise sous les yeux des Philosophes. — L'imprimerie, les journaux littéraires et scientifiques, les mémoires des Académies, ont augmenté la certitude au point que les seuls détails sont aujourd'hui douteux.

Il est un autre progrès de l'esprit humain moins reconnu, moins avoué, cependant réel, c'est celui qui est relatif aux arts de goût, aux tableaux, aux vers, à la musique. Quoiqu'en disent les admirateurs de l'antiquité, les lumières sur ces arts se sont étendues, sans que nous sur-

passions, ni même atteignions dans les arts du dessin, la sublime beauté dont la Grèce a (pendant bien peu de tems) offert des modèles.

Comme sans être arbitraire le vrai goût est cependant très-difficile à saisir, comme sa nature peut être aisément émoussée par toutes sortes d'habitudes, il a été sujet à bien des révolutions. La peinture dépend de l'imitation; l'architecture n'a été d'abord assujettie qu'à la manière de bâtir introduite par la commodité. Le mécanisme de ces deux arts s'est perfectionné, mais des modes bizarres ont fait varier le goût. Cette finesse de sentiment dont dépend sa perfection, ne se trouve ni avec la barbarie, ni avec la mollesse. Elle dépend d'une élégance de mœurs, d'un luxe modéré qui n'étouffe pas encore les lumières, qui soit suffisant pour le débit des objets agréables et pour occuper les artistes médiocres, parmi lesquels se forment et brillent les grands artistes. Aucun art ne peut subsister si l'on ne parvient à engager un nombre d'hommes suffisant à le cultiver comme simple métier (1). — Le luxe outré, où la vanité fait

(1) Les Anglois depuis bien des années, n'épargnent rien pour acquérir de beaux tableaux; et ils n'ont pu avoir encore un seul grand peintre de leur nation.

Les Italiens, les François et les Flamands, un très-

accumuler les ornemens parce qu'elle les considère moins comme ornemens que comme signes d'opulence, étouffe le goût. On ne cherche plus le plaisir que font les choses aux sens et à l'esprit, on ne rentre plus en soi-même. On n'écoute plus que la mode. —Le vrai moyen de juger mal en tout genre, c'est de ne pas juger par ses yeux. Quand chacun juge, la multitude juge bien, parce que son jugement est celui du grand

---

petit nombre d'Allemands et d'Espagnols ont seuls réussi dans cet art. La raison en est que les Anglois ne paient que les bons tableaux. En bannissant les images des églises, ils se sont ôtés le moyen de faire vivre les mauvais Peintres, et même les médiocres. Et dans tous les métiers où le mauvais ouvrier ne peut vivre, et où le médiocre n'est point à son aise, il ne se forme pas de grands-hommes. Nos Peintres du pont Notre-Dame, qui fournissent de tableaux toutes les petites églises de village, sont une pépinière indispensable pour former quelques grands Peintres. En commençant dans un art on n'est guères assuré d'y réussir. Si donc il faut être sûr de parvenir au premier rang dans un métier pour avoir du pain, les pères n'y mettront point leurs enfans.

Voilà pourquoi chez les Anglois il n'y a que très-peu de Peintres. Presque tous les Peintres Hollandois n'ont peint que des paysages, des marines ou des bambochades, et je ne crois pas qu'on puisse nommer un seul Peintre d'histoire un peu connu qui n'ait pas été catholique. *Note de l'Auteur.*

nombre; mais quand le monde ne fait qu'écouter, la multitude juge mal.—Une autre cause de mauvais goût a souvent été le progrès de la mécanique des arts. En tout les hommes sont sujets à prendre le difficile pour le beau. Arts, vertus, tout est infecté de cette erreur; de là les fausses vertus de beaucoup de Philosophes.

On n'a connu qu'après un très-long tems que la vertu même chez les hommes, ainsi que la beauté dans les arts, dépendoit de certains rapports entre les objets et nos organes. L'intelligence aime naturellement à saisir ces rapports, et les arts se perfectionnent quand ils ont atteint ce point. La mécanique de l'art perfectionnée devient un mérite dans l'ouvrier qui songe à montrer son adresse, et ne songe point à la manière dont les objets doivent plaire, qu'il est difficile de déterminer quand on ne la saisit pas avec une sorte d'instinct. De là l'architecture gothique dont on ne revint qu'en prenant l'antiquité pour modèle, c'est-à-dire, les tems où l'on avoit éprouvé cette inspiration.

La Grèce avoit aussi perdu le bon goût, ce qui prouve que ce n'est pas la seule barbarie qui l'étouffe; mais elle s'apercevoit moins qu'elle l'avoit perdu, parce qu'elle n'avoit pas eu à essuyer cette époque d'une barbarie sensible

qui avertissoit l'Europe d'aller chercher des modèles dans des tems plus heureux.

A l'égard de la peinture et de la sculpture, comme ce sont deux arts très-difficiles, elles durent tomber en décadence dès que la protection éclairée des Princes leur manqua. Le débit même dans les églises, ni le luxe des particuliers ne purent les soutenir, car les particuliers étoient appauvris : et dans la foiblesse du commerce de toutes les parties de l'Europe, on choisissoit peu. Le goût qui se forme d'une comparaison répétée de belles choses, se perd quand le commerce des nations ne les leur met pas sous les yeux. Le barbouilleur du coin suffit à ceux qui n'ont qu'un luxe grossier. De plus, la peinture est un art mercenaire qui demande du génie, et les formes des gouvernemens de l'Europe avilissant tout ce qui n'étoit pas gentilhomme, le réduisoient à un pur mécanisme. Pour la Grèce, elle étoit trop ruinée, trop ravagée et par l'instabilité de son trône, et par les incursions des Sarrasins et des Bulgares pour cultiver les arts agréables avec succès. Elle contribua pourtant à réveiller Rome au quatorzième siècle par l'enthousiame qu'elle inspira pour l'antiquité.

Il est des parties dans les arts de goût qui

ont pu se perfectionner avec le tems, témoin la perspective qui dépend de l'optique. Mais la couleur locale, l'imitation de la nature, l'expression même des passions sont de tous les tems. Ainsi ceux des grands hommes qui dans tous les tems ont poussé l'art à un certain point, acquirent, par rapport aux siècles postérieurs, une certaine égalité, et par là ils sont plus heureux en quelque manière que les philosophes, qui deviennent nécessairement surannés et inutiles par les progrès de leurs successeurs.

Les grands hommes dans l'éloquence et dans la poësie ont la même immortalité, et d'une manière encore plus durable, parce que leurs ouvrages se perpétuent et se multiplient par le moyen des copies. Leurs progrès dépendent des langues, des circonstances, des mœurs et du hazard qui développe dans une nation plusieurs grands génies.

Nous devons remarquer une chose sur l'éloquence, c'est que quand nous parlons de ses progrès et de sa décadence, nous ne songeons qu'à l'éloquence étudiée, aux discours d'apparat; car dans tous les tems, chez tous les peuples, les passions et les affaires ont produit des hommes vraiment éloquens.

Les histoires sont remplies de traits d'une

éloquence forte et persuasive dans le sein de la barbarie. Le cardinal de Retz êtoit plus éloquent au Parlement qu'en chaire. Et voyez Segeste, Arminius, Vibulinus dans Tacite.

Je suis peu étonné de la chûte de l'éloquence en Grèce et à Rome. Après la division de l'Empire d'Alexandre, les royaumes qui s'établirent sur ses ruines, éclipsèrent toutes ces petites républiques où l'éloquence avoit brillé avec tant d'éclat. Alexandrie, Antioche devinrent le centre du commerce et des arts. Athènes ne fut plus qu'une ville sans autorité dans la Grèce, où l'on envoyoit encore étudier les jeunes gens, mais où les talens ne conduisoient pas à une grande fortune. Les ambitieux êtoient à la Cour des Rois, où il faut de l'intrigue et non de l'éloquence. Les mouvemens de la place d'Athènes ne donnoient plus le branle à toute la Grèce.

Qu'on lise les harangues de Démosthènes, et l'on verra qu'il n'y en a presque aucune qu'il eût pu prononcer dans cette Athènes avilie et dégénérée. — D'habiles professeurs, quelques talens, quelque goût qu'on leur suppose, ne pouvoient donc y conserver la véritable éloquence.

Ils faisoient faire aux jeunes gens, comme nous faisons encore dans nos collèges, des *amplifications* sur toutes sortes de sujets. — Rien

n'est plus propre à fausser l'esprit et même à détruire la vérité du caractère ; un cœur honnête ne s'échauffe pas à froid. L'éloquence est un art sérieux, et qui ne joue point un personnage. Jamais un homme de génie, pour faire parade d'éloquence, ne perdit son tems à invectiver Tarquin ou Sylla, ou à s'efforcer d'engager Alexandre à vivre en repos. Aussi voyons-nous qu'après la chûte des républiques il y eut des déclamateurs et plus d'orateurs. — A Rome, où les mêmes causes avoient produit les mêmes effets, quelques Empereurs, passionnés pour l'éloquence, et qui ne dédaignoient pas de s'exercer à composer quelques discours, ne firent point naître de Cicérons parce qu'ils ne firent pas renaître les circonstances qui les avoient produits. On n'est point éloquent lorsqu'on n'a rien à dire. Il faut avoir quelqu'un à émouvoir ou à convaincre.

Notre barreau ne prête pas, ou prête rarement aux mouvemens de l'éloquence. Cicéron accusant ou défendant un citoyen devant l'assemblée du peuple ou du Sénat romain revêtus du pouvoir législatif, pouvoit se livrer à son génie. Mais quand il s'agit d'examiner dans un tribunal si, selon les loix, tel héritage doit appartenir à Pierre ou à Jacques, il ne faut qu'un

ton didactique assez simple, il ne faut que démontrer; et tout discours qui ne fait que démontrer, ne sauroit plaire quand on ne s'intéresse pas au sujet.

Dès que les matières politiques ne furent plus du ressort des orateurs, les anciens ne surent où placer de l'éloquence. Ils n'avoient pas la ressource que nous trouvons dans un grand nombre de problêmes philosophiques et moraux qui ont fait naître chez nous un genre d'éloquence que nous appellons académique, et qui pour avoir le succès dont il est susceptible, demanderoit encore que ceux qui le cultivent n'eussent jamais fait d'*amplifications*.

La chaire, qui a porté l'éloquence au plus haut point, n'a été connue que des modernes. Les grandeurs de Dieu, l'obscurité majestueuse des mystères, la pompe de la religion, le puissant intérêt d'une vie à venir, ont ouvert un vaste champ au génie sublime et pathétique des Bossuet et des Saurin. La grandeur du sujet a même donné en quelque sorte du corps à un autre genre d'éloquence fleurie employée par Fléchier et Massillon, qui sont assurément bien plus éloquens que Lysias et Isocrate, sans atteindre aux grands mouvemens de Bossuet.

On peut être surpris que les anciens Pères

n'aient pas de même saisi cette occasion de faire revivre l'éloquence parmi les Grecs et les Romains. On trouve à la vérité dans quelques-uns, et surtout dans les Grecs, des traits admirables. *Salvien*, en parlant aux habitans de Trèves qui après la révolution de leur ville, demandoient les jeux du cirque, n'est pas fort au-dessous de Démosthènes qui fait aux Athéniens un reproche semblable sur leur amour pour les fêtes. Mais en général ces traits chez les Pères leur sont arrachés par la force du sujet. La forme d'homélie qu'ils donnent à leurs discours a toujours quelque chose de didactique plus propre à instruire qu'à émouvoir. Souvent l'amour de la simplicité leur fait négliger la noblesse des images et les autres ornemens du discours. Il paroît que *S. Augustin* cherche souvent à être éloquent. Il y réussit quelquefois : mais ses beautés sont noyées dans un déluge de pointes et de traits frivoles d'esprit où l'entraîne le mauvais goût de son siècle et celui qu'il avoit puisé dans sa profession de rhéteur.

Ce qu'on appelle enflure n'est, pour ainsi dire, qu'un sublime contrefait. La véritable éloquence emploie les figures les plus fortes et les plus animées ; mais il faut qu'elles soient produites par un enthousiasme réel. On n'émeut point

point sans être ému ; et le langage de l'enthousiasme a cela de commun avec celui de toutes les passions, qu'il est ridicule lorsqu'il n'est qu'imité, parce qu'il ne l'est jamais qu'imparfaitement.

Une flèche tirée juste s'élève jusqu'au but et s'y attache ; lancée plus haut, elle retombe : image d'une figure naturelle et d'une figure outrée.

Le mêlange des langues les met dans un état de mouvement continuel, jusqu'à ce que leur analogie soit déterminée ; et alors même elles changent, elles s'adoucissent jusqu'à ce que de grands écrivains deviennent des modèles pour juger de leur pureté. Avant ce concours, les langues ne sont jamais fixées. — Il est visible que deux langues où les constructions sont différentes, venant à se mêler, il faut du tems pour qu'il en résulte un tout uniforme. — De plus, les gens d'étude veulent retenir l'ancienne langue, et la parlent mal parce qu'ils ne la parlent que par étude ; le peuple sans étude parle un langage grossier, dénué de règles et d'harmonie ; plus de poësie ni dans l'une ni dans l'autre langue ; ou si l'on fait quelques vers, comme ce sont des hommes grossiers qui les font, ces vers sont barbares. Il faut observer

que chez les peuples avancés par le tems dans les arts et dans un certain progrès d'idées, les gens du commun sont plus ignorans que les principaux d'une nation même encore barbare. De plus, les arts mécaniques et la soumission du peuple abaissent les esprits. Les premières idées des hommes ont une certaine analogie avec l'imagination et les sens, que les idées abstraites leur font perdre, aussi bien que les progrès de la philosophie. On peut, sans doute, réconcilier ces nouvelles idées avec l'imagination, mais il faut pour cela un nouveau progrès.

Les bons poëtes ne s'élèvent, le goût et l'élégance ne commencent à se former que lorsque les langues ont acquis une certaine richesse, et surtout lorsque leur analogie devient stable. Presque toutes les langues sont un mêlange de plusieurs langues. Tant qu'elles se mêlent, celle qui en résulte prend une partie de l'une et une partie de l'autre. Dans ce moment de fermentation, les conjugaisons, les déclinaisons, la manière de former les mots, n'ont rien de fixe. Les constructions sont embarrassées, et les pensées sont obscurcies par cet embarras. De plus, les jargons informes changent souvent. Les termes poëtiques cessent d'être en usage peu de tems après avoir été inventés, de sorte que la langue poëtique

ne peut s'enrichir. — Quand la langue est une fois formée, il commence à y avoir des poëtes. Mais elle ne se fixe que lorsqu'elle a été employée dans les écrits de plusieurs grands génies, parce qu'alors seulement on a un point de comparaison pour juger de sa pureté. C'est peut-être un malheur pour les langues d'être trop tôt fixées, car tant qu'elles changent, elles s'adoucissent et se perfectionnent toujours.

Le seul principe de changement dans les langues qui ne se mêlent point avec d'autres, est l'établissement des métaphores, qui deviennent familières et laissent oublier leur sens métaphorique lorsqu'elles ont été souvent et pendant long-tems employées par les écrivains. On sait que la pluspart des mots qui expriment des objets qui ne tombent pas immédiatement sous nos sens, sont de véritables métaphores prises des choses sensibles : par exemple, *penser*, *délibérer*, *contrition*, etc. Ces mots cependant prononcés devant nous aujourd'hui, ne forment plus d'images. Ils ne nous paroissent que les signes immédiats de quelques-unes de nos idées abstraites. Plusieurs ont perdu tous les rapports qu'ils avoient dans leur origine aux objets des sens.

Il est sûr que ceux qui ont entendu une ex-

pression pareille de la bouche de son inventeur; en ont nécessairement senti la métaphore. Leur esprit accoutumé à la lier avec les idées d'objets sensibles, avoit besoin de quelque effort pour lui donner une nouvelle signification. Mais à force d'être répétée dans le nouveau sens qu'on lui a donné, ce sens lui devint en quelque sorte propre; on n'eut plus besoin pour l'entendre dans sa nouvelle signification de se rappeller l'ancienne. L'exercice de la mémoire devint seul nécessaire pour la comprendre; les imaginations foibles, qui sont toujours le plus grand nombre, n'y virent que le signe d'une idée purement abstraite, et la transmirent à leurs successeurs sur ce pied-là.

J'avoue que cela pourroit faire craindre que toutes ces belles expressions que nous admirons dans nos poëtes, ne viennent ainsi à perdre leur agrément, et que les fleurs cueillies par les hommes de génie à force de passer par tant de mains vulgaires ne se flétrissent un jour. — Alors ceux qui naîtroient avec les mêmes talens seroient contraints, pour rendre leurs idées avec une semblable énergie, d'inventer de nouveaux tours, de nouvelles expressions bientôt sujettes à la même décadence; et dans le cours de ces révolutions, la langue de Corneille et

celle de Racine deviendroient surannées, on ne goûteroit plus les charmes de leur poësie.

Malgré ce raisonnement, je crois que l'exemple de la langue grecque doit nous rassurer. — Depuis Homère jusqu'à la chute de l'Empire de Constantinople, pendant plus de deux mille ans, elle n'a pas changé sensiblement. On a toujours senti les beautés d'Homère et de Démosthènes : quelques mots latins qui se sont glissés dans la langue grecque n'en ont point altéré le fond. Les critiques, à la vérité, distinguent à peu près le siècle où les ouvrages ont été écrits. Mais ce n'est guères que par ce petit nombre de mots étrangers, et plus souvent même par la nature des choses ou par les allusions que font les auteurs aux différens événemens.

J'en dirois autant du latin, malgré le préjugé si commun qu'il s'altéra par le mêlange de la langue des Romains avec celles des nations vaincues. — Mais cela est si peu vrai que dans les auteurs latins qui ont écrit pendant que l'Empire a subsisté, à peine peut-on citer quelques tours ou quelques mots empruntés des langues barbares ; encore presque tous ces mots sont-ils des termes d'arts ou des noms de dignités ou d'armes nouvelles qui ne font jamais le fond d'une langue. Il arrive trop souvent que l'on

confond le génie d'une langue avec le goût de ceux qui la parlent.

Claudien avoit sans doute un goût bien différent de celui de *Virgile*, mais la langue étoit la même.

On nous dit qu'après le siècle de Léon X, le *Cavalier Marin* substitua aux grâces de la langue italienne une affectation puérile. Il est vrai que c'est le caractère de ses ouvrages ; mais il est très-faux qu'il l'ait rendu propre à sa langue ; et je suis sûr que les Métastase, les Maffei, et tant et tant d'autres qui ont ramené en Italie le bon goût et l'amour de la simplicité, n'y ont trouvé aucun obstacle dans le génie de leur langue.

En général, la différence du style entre les auteurs éloignés de plusieurs siècles ne prouve pas plus la différence de leur langue que celle qui se trouve entre les auteurs du même tems, et qui est souvent aussi grande. — Ce n'est point la différence des mots et des tours de phrase, c'est celle du génie qui rend si inférieurs les écrivains des bas siècles.

Le raisonnement qui donne lieu à ces réflexions n'a de force que dans le passage des mots d'une langue à l'autre, et dans les différentes révolutions d'une langue qui n'est point

encore fixée. C'est alors que les expressions qui passent de bouche en bouche n'ont chez ceux qui les reçoivent que le sens que leur donnent ceux qui les transmettent, sans que leur sens originel et propre soit conservé. — Mais il n'en est pas de même lorsqu'une langue est fixée. Les livres qui l'ont fixée subsistent toujours, et le sens propre du mot ne se perdant plus, fait qu'on ne prive jamais la métaphore de son sens véritable. Alors ce ne sont pas simplement les idées du peuple d'une génération qui passent à la génération suivante ; les ouvrages des bons auteurs sont un dépôt où elles se conservent toujours, et dans lequel toutes les générations iront puiser.

Les langues peuvent être fixées dans leur analogie, et avoir de grands écrivains long-tems avant qu'elles soient enrichies ; car il n'y a que le mêlange des langues qui les empêche de se fixer, et les bons écrivains s'opposent à cet effet du mêlange des langues, comme il est arrivé en Grèce par rapport au latin, et par rapport aux langues orientales. — Or l'époque de la fixation des langues plus ou moins près de leur perfection a une grande influence sur le génie des nations par rapport à la poësie et à l'éloquence. Tous les peuples dont les langues sont

pauvres, les anciens Germains, les Iroquois, les Hébreux (preuve que cela ne vient pas du climat) s'expriment par métaphores. Au défaut d'un signe déterminé à une idée, on se servoit du nom de l'idée la plus approchante, pour faire deviner de quoi l'on vouloit parler. L'imagination travailloit à chercherdes ressemblances entre les objets, guidée par le fil d'une analogie plus ou moins exacte. On retrouve dans les langues les plus policées des vestiges de ces métaphores grossières que la nécessité plus ingénieuse que délicate y avoit introduites. Quand l'esprit est familiarisé avec la nouvelle idée, le mot perd son sens métaphorique. Je ne doute pas que nous ne trouvions beaucoup de métaphores dans les langues orientales auxquelles ceux qui les parlent ne pensent point, et cela seroit réciproque. Il faut avouer que les langues anciennes admettent des métaphores plus hardies, c'est-à-dire, dont l'analogie est moins parfaite, et cela par nécessité d'abord, ensuite par habitude. De plus, les métaphores semées sur un moindre champ, nous frappent davantage. Nous avons l'imagination aussi vive que les orientaux, ou du moins on ne contestera pas que les Grecs et les Romains ne l'eussent aussi vive que les anciens peuples du nord ; mais l'esprit des Grecs, des Romains

et le nôtre étant rempli d'une foule d'idées abstraites, la langue des Grecs, celle des Romains et les nôtres ont dû être moins chargées de figures.

Il s'ensuit qu'elles sont aussi plus propres à exprimer avec plus d'exactitude un beaucoup plus grand nombre de vérités. — Si une langue trop tôt fixée peut retarder les progrès du peuple qui la parle, une nation qui a pris une trop prompte stabilité peut, par une raison semblable, être comme arrêtée dans le progrès des sciences. Les Chinois ont été fixés trop tôt. Ils sont devenus comme ces arbres dont on a coupé la tige et qui poussent des branches près de terre. Ils ne sortent jamais de la médiocrité. On a pris chez eux tant de respect pour les sciences à peine ébauchées, et l'on en a tant gardé pour les ancêtres qui leur avoient fait faire ces premiers pas, qu'on a cru qu'il n'y avoit rien à y ajouter, et qu'il ne s'agissoit plus que d'empêcher ces belles connoissances de se perdre. Mais se borner à conserver les sciences au point où elles sont, c'est se déterminer à perpétuer tout ce qu'elles renferment d'erreurs.

Les examens multipliés des gens de lettres où la police chinoise daigne entrer, resserrent nécessairement leur esprit dans les matières qui en sont l'objet. On n'apprend, on n'invente

plus. — Pour ôser ainsi tracer des routes au génie, il auroit fallu connoître sa marche, et c'est à quoi l'on ne peut arriver complettement; car on ne sait que ce qui est découvert, et non pas ce qui reste à découvrir. La protection donnée aux sciences dans les royaumes de l'Orient, est ce qui les y a perdues: ce qui en les chargeant de rites et les transformant en dogmes, a limité leurs progrès et les a même fait reculer. — La Grèce n'a tant surpassé les Orientaux dans les sciences qu'elle tenoit d'eux, que parce qu'elle n'étoit pas soumise à une seule autorité despotique. Si elle n'eût formé comme l'Égypte qu'un seul corps d'État, vraisemblablement un homme comme Lycurgue, en voulant protéger les sciences, eût prétendu régler les études par des détails de police. L'esprit de secte, assez naturel aux premiers Philosophes, fût devenu l'esprit de la nation. Si le législateur eût été disciple de Pythagore, les sciences de la Grèce eussent été à jamais bornées à la connoissance des dogmes de ce Philosophe, qu'on eût érigés en articles de foi. Il auroit été ce qu'a été à la Chine le célèbre Confucius. Heureusement la situation où se trouva la Grèce, divisée en une infinité de petites républiques, laissa au génie toute la liberté, toute la concurrence d'efforts dont il a

besoin. Les vues des hommes sont toujours bien étroites en comparaison de celles de la nature. Il vaut mieux être guidé par celle-ci que par des loix imparfaites. Si les sciences ont fait de si grands progrès en Italie, et par suite dans le reste de l'Europe, elles le doivent sans doute à la situation où se trouva l'Italie au quatorzième siècle, assez semblable à celle de l'ancienne Grèce.

Les sciences avoient toujours été traitées mystérieusement chez les Asiatiques; et là où les sciences sont des *mystères*, il est rare qu'elles ne dégénèrent pas en superstitions. Le génie n'est point attaché à de certaines familles, ni à de certaines places; y concentrer les sciences, c'est en éloigner presque tous ceux qui sont capables de les perfectionner. — De plus, il est bien difficile que des hommes, la pluspart médiocres, qui ont reçu la vérité ou les sciences comme un héritage, ne les regardent pas comme une terre, comme un fonds dont ils doivent tirer l'intérêt. Elles deviennent dans leurs mains l'objet d'un trafic honteux et d'un vil monopole, une espèce de marchandise qu'ils corrompent encore par le mêlange absurde des plus ridicules opinions. Ce fut la destinée des anciennes découvertes faites en Orient, et mises en dépôt

entre les mains des prêtres. Elles s'y étoient altérées au point de n'être plus qu'un amas monstrueux de fables, de magie, et de superstitions les plus extravagantes.

Toutes ces absurdités incorporées sous les successeurs d'Alexandre à l'ancienne philosophie des Grecs, produisirent le pythagorisme moderne de Jamblique, de Plotin et de Porphire.

Nous voyons de là qu'une maturité précoce, dans les sciences, ou dans les langues, n'est pas un avantage à envier. L'Europe plus tardive a porté des fruits plus nourrissans et plus féconds. L'instrument que les langues grecque et latine, et nos langues modernes, lui ont offert et nous offrent, est plus difficile à manier. Mais il peut s'appliquer à un bien plus grand nombre d'usages et de travaux. La multitude des idées abstraites que nos langues expriment, et qui entrent dans nos analogies, demandent un grand art pour être employées. C'est l'inconvénient des langues perfectionnées. Il y a plus de mots qui ne portent point d'images. Il faut donc plus d'habileté et de talens pour peindre dans ces langues devenues si propres à définir et à démontrer. Mais pour les grands génies cette difficulté même qui exerce leur talent et les oblige

de déployer leurs forces, les conduit à des succès dont l'enfance des langues et des nations n'étoit pas susceptible. Les premiers Peintres en Grèce n'employoient que trois couleurs; leurs tableaux pouvoient avoir de l'expression. Mais Raphaël dessinoit aussi bien qu'eux, et le Guide, le Titien, Rubens, avec les mille couleurs dont ils ont chargé leur palette, sont arrivés à une vérité de nature dont les Anciens ne pouvoient avoir l'idée. De même le grec et le latin en donnant des terminaisons sonores aux racines anciennes et dures des langues asiatiques, et nos langues modernes à celles des peuples du Nord, ont facilité l'harmonie, et la multiplicité des analogies a fait naître des tours heureux qui ont donné au style du nombre et de la variété.

De là vient la beauté surtout des poësies grecques et latines qui purent, par la constitution particulière de leur analogie, garder les inversions et tirer parti de la quantité des syllabes pour former leur rythme, tandis que presque toutes les autres nations furent réduites, pour marquer sensiblement la mesure, de recourir à la rime. La poësie une fois portée à sa perfection dans ces langues, est devenue une véritable peinture, quoiqu'on eût pu croire au

premier aspect que les langues métaphoriques de l'Orient auroient peint avec plus d'éclat et de force. Il n'en est rien: ces langues peignent aisément, mais grossièrement et mal, sans correction et sans goût.

Les sciences qui s'exercent sur la combinaison ou la connoissance des objets sont immenses comme la nature. Les arts qui ne sont que des rapports à nous-mêmes, sont bornés comme nous ; en général tous ceux qui sont faits pour plaire aux sens ont un point qu'ils ne peuvent passer, et c'est la sensibilité limitée de nos organes qui le détermine; ils sont longtems à l'atteindre. — Par exemple, ce n'est que dans ces derniers tems que la musique a reçu sa perfection, et peut-être même n'y est-elle pas encore. Au reste on a tort d'écrire contre ceux qui veulent avancer plus loin: s'ils passent le but, nos sens doivent nous en avertir. La poësie donc, en tant qu'elle rend avec harmonie des images pleines de grâce, n'ira pas plus loin que Virgile. Mais parfaite en ce point et par rapport au style, elle est susceptible d'un progrès continuel par rapport à beaucoup d'autres. Les passions ne seront pas mieux peintes, mais la combinaison des circonstances offrira de nouveaux effets de leurs mouvemens;

l'art de combiner toutes les circonstances et de les diriger à l'intérêt ; la vraisemblance, le choix des caractères, tout ce qui tient à la composition des ouvrages pourra se perfectionner. On acquerra par l'expérience toujours plus d'adresse. Une foule de réflexions fines apprendront la manière dont il faut s'y prendre pour plaire. On saura former des guirlandes agréables de ces fleurs que la nature a données à tous les Anciens et ne nous a pas refusées. Enfin l'imitation soutenue des grands modèles, leurs fautes même, préserveront souvent leurs successeurs des chutes qui déparent quelquefois les plus sublimes écrits. Les progrès de la philosophie, ceux de toutes les connoissances physiques, et l'histoire qui amène à chaque instant de nouveaux événemens sur la scène du Monde, fourniront aux écrivains ces sujets neufs qui sont l'aliment du génie.

Il y a un autre principe de variation dans le goût : les mœurs influent puissamment sur le choix des idées, et dès-lors il paroît que les peuples où la société a été la plus florissante, ont dû avoir un goût plus exquis. Le goût consiste à bien exprimer des idées gracieuses ou fortes. Tout ce qui n'est ni fait, ni sentiment, ni image languit. De là en partie l'inconvénient des

langues avancées et riches en idées abstraites ; il est plus facile d'y bavarder, si j'ôse ainsi parler, et moins aisé d'y peindre. La réflexion guérit de ce défaut, car quoiqu'en disent nos pédans, on est devenu plus simple dans notre siècle. Voiture y est méprisé: étrange différence de nos progrès avec ceux des Anciens. Les premiers chez eux étoient trop grossiers, chez nous ils sont trop subtils; cela vient de ce que leur goût se formoit en même tems que leurs idées, mais nous avions des idées avant d'avoir du goût.

En général le goût peut être mauvais, ou par le choix des idées viles, basses, rebutantes, et les peuples riches, à mesure que la société y est plus cultivée, apprennent à les éviter; ou bien par des images trop peu sensibles. Je m'explique: il y a dans le plaisir que nous font les comparaisons deux plaisirs; l'un est celui de l'esprit qui rapproche deux idées ; l'autre, et le plus grand sans contredit, est celui qui naît de l'agrément même des images qui lui sont présentées. Toutes les images de choses qui parlent à l'imagination et au cœur, qui plaisent aux sens, embellissent le style et y répandent ce charme dont la nature a doué les êtres qui nous environnent et qui font la source

la source de notre bonheur; l'âme sensible en est émue. Mais des images mathématiques, des figures qui sont bien dans la nature, sans y faire partie de cette nature vivante qui seule tient à nous par le lien du plaisir, ces images ne portent avec elles que de la sécheresse. Les rapports peuvent être également justes, mais ils sont plus difficiles à saisir et ne disent rien au cœur. C'est une des grandes différences de l'esprit et du génie. Celui-ci fondé sur la sensibilité, sait choisir des images capables de mettre l'âme dans ce trouble heureux que donne la vue de la belle nature. Voilà pourquoi tant de nouvelles combinaisons de la matière que nos découvertes modernes ont mise sous nos yeux, ont si peu enrichi notre poësie: c'est que toutes ces idées, quoique sensibles, n'ont aucun agrément pour nos sens, du moins il y en a très-peu qui aient cet avantage; c'est par conséquent un effet des progrès de la philosophie, de mettre plus d'esprit dans le style et de le rendre plus froid. Il est encore à éviter de pousser les idées même les plus gracieuses de la nature jusqu'à un détail anatomique où elles perdent leur agrément, c'est ainsi seulement que l'esprit peut déplaire. Je crois que la langue d'un peuple une fois formée et fixée par de grands écrivains ne change

plus. Ainsi je pense que la décadence des Lettres en Italie et en Grèce ne vint qu'après un tems beaucoup plus long qu'on ne le dit, et qu'alors la poësie tomba dans la même décadence que toutes les autres études, ce qui vint de la décadence même des mœurs de l'Empire. A l'égard de l'éloquence, j'en ai dit ailleurs la raison.

Les Anciens, parce qu'ils sont anciens, sont à l'abri de la pédanterie. On sait combien la vanité de montrer son érudition a été dans tous les tems nuisible au goût.

Vouloir conserver l'admiration des grands modèles en établissant un goût qui exclut les genres nouveaux, c'est faire comme les Turcs, qui ne savent conserver la vertu de leurs femmes qu'en les tenant en prison. — Faut-il toujours admirer sans rien produire? — Un pareil pédantisme a perdu la littérature grecque sous l'empire des Romains.

Il y a des esprits que la nature a doués d'une mémoire capable de rassembler une foule de connoissances, et d'une raison exacte capable de les comparer, de leur donner cet arrangement qui les met dans tout leur jour; mais à qui en même tems elle a refusé cette ardeur de génie qui invente et qui s'ouvre de nouvelles carrières. Faits pour réunir les découvertes des

autres sous un point de vue propre à les éclaircir et à les perfectionner, si ce ne sont point des flambeaux qui brillent par eux-mêmes, ce sont des diamans qui réfléchissent avec éclat une lumière empruntée, mais qui dans une obscurité profonde resteroient confondus avec les pierres les plus viles. Ces esprits ont besoin de venir les derniers.

Il ne faut pas croire que dans les tems d'affoiblissement et de décadence, ni même dans ceux de barbarie et d'obscurité qui succèdent quelquefois aux siècles les plus brillans, l'esprit humain ne fasse aucun progrès. Les arts mécaniques, le commerce, les usages de la vie civile font naitre une foule de réflexions qui se répandent parmi les hommes, qui se mêlent à l'éducation, et dont la masse grossit toujours en passant de génération à génération. Ils préparent lentement, mais utilement et avec certitude, des tems plus heureux: semblables à ces rivières qui se cachent sous terre pendant une partie de leur cours, mais qui reparoissent plus loin grossies d'une grande quantité d'eaux qui se sont filtrées de toutes les parties du sol que le courant déterminé par la pente naturelle a traversé sans se montrer.

Les arts mécaniques n'ont jamais souffert la

même éclipse que les lettres et les sciences spéculatives. — Un art une fois inventé devient un objet de commerce qui se soutient par lui-même. Il n'est point à craindre que l'art de faire du velours se perde tant qu'il se trouvera des gens pour en acheter. Les arts mécaniques subsistent donc dans la chute des lettres et du goût, et s'ils subsistent, ils se perfectionnent. — Un art quelconque ne peut être cultivé durant une longue suite de siècles sans passer entre les mains de quelques esprits inventifs. — Aussi voyons-nous que, malgré l'ignorance qui a rêgné en Europe et dans l'Empire Grec depuis le cinquième siècle, les arts ont été enrichis de mille découvertes nouvelles sans qu'aucune un peu importante ait été perdue.

La marine s'est perfectionnée, et aussi l'art du commerce. On doit à ces siècles l'usage habituel des lettres de change, la science de la tenue des livres commerciaux qui est la forme la plus parfaite de comptabilité, le papier de coton inventé à Constantinople, celui de chiffon en Occident, le verre à vîtres, les grandes glaces et l'art d'en faire des miroirs, les lunettes, la boussole, la poudre à canon, les moulins à vent et à eau, les horloges et une infinité d'autres arts ignorés de l'antiquité.

L'architecture nous donne un exemple de l'indépendance réciproque du goût et des manœuvres mécaniques dans les arts. Il n'y a point d'édifices de plus mauvais goût que les bâtimens gothiques; et il n'y en a point de plus hardis, ni dont la construction ait demandé plus d'activité et de lumières-pratiques dans les moyens d'exécution, quoique ces moyens ne pussent être que la suite d'une multitude de tâtonnemens, puisque les sciences mathématiques étoient alors dans l'enfance, et que les poussées des voûtes et des combles ne pouvoient être calculées avec précision.

Il falloit que ces arts fussent cultivés et perfectionnés pour que la véritable physique et la haute philosophie pussent naître. Ils ont mis à portée de faire des expériences exactes et démonstratives. Sans l'invention des lunettes, on n'auroit jamais pu calculer les causes des mouvemens des astres. Sans celle des pompes aspirantes, on n'auroit jamais découvert la pesanteur de l'air.

Gardons-nous donc de confondre le succès dans les arts mécaniques avec le goût des arts, et même avec les sciences spéculatives.

Le goût des arts peut se perdre par une multitude de causes purement morales. Un esprit de langueur et de mollesse répandu sur

une nation, la pédanterie, le mépris pour les gens de lettres, la bizarrerie du goût des Princes, la tyrannie et l'anarchie peuvent le corrompre.

Il n'en est pas de même des sciences spéculatives. Tant que la langue dans laquelle les livres sont écrits subsiste, et qu'il s'y conserve un certain nombre de gens de lettres, on n'oublie point ce que l'on a su. On ne perfectionne point alors les sciences, il est vrai, parce qu'il y a peu d'hommes et par conséquent peu de génies qui s'y appliquent; mais on ne les perd pas entièrement (2). Aussi les Rhéteurs Grecs qui passèrent en Italie après la prise de Constantinople, savoient-ils tout ce qu'on avoit su dans l'ancienne Grèce. Il ne leur manquoit que le goût et la critique. Ils n'étoient que savans.

L'inondation des barbares en Occident fut plus funeste. En détruisant la langue latine, ils firent perdre la connoissance des livres écrits en cette langue. Nous ne les aurions plus, si les moines n'en eussent conservé une partie.

---

(2) Les révolutions qui font tomber l'éloquence et le goût des beaux-arts, sans effacer le souvenir et quelque culture des sciences, sont comme les incendies qui ravagent quelquefois les forêts. On voit encore quelques troncs informes demeurer sur pied; mais dépouillés de leurs branches et de leurs feuilles, sans fleurs et sans parure. *Note de l'Auteur.*

Les arts subsistèrent malgré cette calamité générale. Il faut pour les abattre des coups encore plus violens. Il n'y a que les Turcs qui, dans la férocité de leurs conquêtes, aient pu les faire reculer: ce qu'il faut moins attribuer à leur religion, qui n'a pas empêché les Maures d'Espagne d'être très-éclairés pour leur tems, qu'à la nature de leur despotisme dont nous avons parlé plus haut, et à la séparation entière des nations soumises à leur empire: séparation qui entretient dans l'État une guerre de haine, une balance d'oppression et de révolte. Élevés dans des *Harems,* séjour de la mollesse, et d'une autorité à la fois ignorante et absolue qui ne peut que dégénérer en cruauté habituelle, les Turcs n'ont aucune industrie et ne connoissent que la violence. Les Grecs courbés sous le joug le plus dur la redoutent toujours. Les Turcs amollis, les Grecs opprimés, incertains les uns et les autres de leur état, de leurs biens, de leur vie, ne peuvent songer à rendre plus douce une existence si agitée et si peu à eux. Point d'arts par conséquent, si ce n'est ceux qui sont absolument indispensables; et parmi les autres, le peu que le sérail en a conservés est réduit à une mécanique sans goût.

L'invention de l'imprimerie a non-seulement répandu la connoissance des livres, mais encore

celle des arts modernes, et elle les a beaucoup perfectionnés. Avant elle une multitude de pratiques admirables que la tradition seule transmettoit d'un ouvrier à l'autre, n'excitoient point la curiosité des Philosophes. Quand l'impression en eut facilité la communication, on commença à les décrire pour l'utilité des ouvriers. Par là les gens de lettres connurent mille manœuvres ingénieuses qu'ils ignoroient, et ils se virent conduits à une infinité de notions pleines d'intérêt pour la physique. Ce fut comme un nouveau monde, où tout piquoit leur curiosité. De là naquit le goût de la physique expérimentale, où l'on n'auroit jamais pu faire de grands progrès sans le secours des inventions et des procédés de la mécanique.....

.....

Il ne paroît pas que cet ouvrage ait jamais été achevé. M. Turgot ne le regardait que comme une *ébauche*. Mais quoiqu'il n'y ait pas mis la dernière main, avec laquelle il eût peut-être élagué ou resserré une partie des observations métaphysiques, fines cependant et profondes, qui s'y trouvent mêlées aux vues historiques, nous n'avons cru devoir ni supprimer, ni mutiler un Essai qui contient un si grand nombre de vérités philosophiques, exprimées souvent avec tant d'élégance et de génie.

AUTRE PLAN DE M. TURGOT,

A peu près sur le même sujet.

Lorsque M. Turgot entra dans la Magistrature, il sentit que le tems lui manquerait pour exécuter, dans les grandes proportions qu'il avait conçues, son projet d'*Histoire Universelle*. Il crut devoir le restreindre à celle des progrès successifs des sciences et des arts, et de leurs décadences alternatives, dont la première idée se trouvait dans un de ses Discours en Sorbonne.

Sans renoncer à l'usage des matériaux qu'il avait rassemblés, il resserra son Plan général.

Il avait vingt-cinq ans quand il le rédigea de nouveau dans la forme suivante.

PLAN DU DISCOURS

Sur les progrès et les diverses époques de décadence des Sciences et des Arts.

1°. De la distribution du génie et des talens sur la masse des hommes.

2°. De l'influence des langues sur le génie des peuples. De la grossièreté des premières langues

et des premiers progrès des hommes. Origine de la poësie, invention de l'écriture.

3°. Commencement des sciences en Orient et en Égypte. Mœurs des Orientaux. Enthousiasme de leur éloquence et de leur poësie, commun à tous les peuples grossiers. Leurs découvertes en astronomie. Architecture des Égyptiens. Un mot des Juifs.

4°. Commencement des Chinois, leurs progrès. Ils s'arrêtent bientôt, et pourquoi. Leurs sciences sont concentrées dans leur pays. Raison de cette particularité.

5°. Barbarie du reste des hommes dans le même tems. Premiers voyages d'Hercule et des Phéniciens sur les côtes de la Méditerranée. Leur mêlange avec les anciens habitans de la Grèce. Formation de la langue et de la nation Grecque quelque tems avant la guerre de Troye.

6°. Richesse de la langue grecque. Caractère de la poësie tiré de la nature de cette langue. Pourquoi elle n'a pas tout l'enthousiasme des Orientaux. Sa perfection sous Homère, environ trois siècles après la guerre de Troye.

7°. Constitution particulière de la nation Grecque. Son étendue : la petitesse des États dont elle êtoit composée. Leur union, leurs divisions. Des métropoles et des colonies. Des jeux publics.

Substitution du gouvernement républicain au monarchique facile dans les petits États, effectuée dans la pluspart des villes de la Grèce. Langueur de cette nation dans le cours de ces révolutions quelques siècles après Homère.

8°. Révolutions dans la grande Asie. Le commerce des Phéniciens tombe par les progrès de la Grèce qui parvient à se passer d'eux, et par la fondation de Carthage, qui porte en Afrique les mœurs et les sciences de l'Orient. Conquêtes des Assyriens. État florissant de Babylone. Leur chute. Progrès successifs des Mèdes et des Perses. Différences de ces nations d'avec les nations Chaldéennes et Syriennes. Sciences des Perses. Du Magisme. Les Perses engloutissent les États des Assyriens, des Égyptiens et des Rois de l'Asie mineure; ils s'approchent de la Grèce, soumettent les villes de l'Ionie. Langueur des arts dans ces villes pendant ce tems. Ils passent en Europe. Leurs guerres avec les Grecs en attirent plusieurs à leur Cour. Révoltes fréquentes des Égyptiens, soutenues par les Grecs. Commerce ouvert entre les nations.

9°. Commencement de la philosophie en Grèce. Thalès et la secte Ionique. Voyages des Grecs en Égypte. Législateurs des républiques. Lycurgue, Solon, Pisistrate, ses soins pour les

progrès des lettres. Pythagore, défaut de sa philosophie. Commencement des mathématiques venues d'Égypte. Beaux jours de la Grèce. Émulation entre toutes les villes. Puissance d'Athènes, sa splendeur. Théâtre des Grecs. Progrès de tous les arts, poësie, peinture, architecture. Règne du goût et de l'éloquence, de Périclès, de Lysias, d'Isocrate, de Démosthènes. Guerre du Péloponèse. Etat de la philosophie, Hyppocrate, Socrate, Platon, Aristote. Connoissances naturelles. Épicure, Eudoxe. Toute la Grèce se polit. Les arts fleurissent à Corinthe, à Syracuse, dans la partie méridionale de l'Italie; ils sont portés par les Phocéens jusques dans les Gaules. De Pythéas. Commencement de Rome.

10°. Pendant que les Athéniens, les Spartiates et les Thébains s'arrachent successivement la supériorité du pouvoir dans la Grèce, la Macédoine s'élève. Philippe, le plus habile des Grecs, sachant y diviser ses ennemis, et les vaincre les uns par les autres, forme le projet d'unir toute la Grèce sous sa domination, et d'attaquer avec toutes ses forces la puissance de la Perse. Il fait la conquête de la Grèce. Eclat de l'éloquence grecque dans la bouche de Démosthènes. Philippe favorise les arts. Il meurt. Alexandre hérite de sa puissance et de ses vues.

Il protège les sciences, détruit l'Empire des Perses, pousse ses conquêtes jusqu'aux Indes.

11°. Etat du reste du Monde pendant ces révolutions de l'Europe et de l'Asie occidentale. Des Chinois. De Confucius et de sa philosophie. De la suppression des livres sous Tsin-Chi-Hoang-Ti. Suites de cette suppression. Renaissance des lettres protégées, mais mal, trop mêlées avec la constitution de l'État, trop réduites à l'histoire et à la morale.

Antiquité de la philosophie chez les Indiens, remplie de fables et d'absurdités tirées de la mythologie des différens peuples qui ont dominé successivement dans cette partie du Monde.

Le peu de progrès des autres peuples, Celtes, Germains, Scythes. Leurs connoissances utiles à considérer, parce qu'elles n'ont nulle influence sur les sciences qui se sont établies ensuite dans les mêmes pays.

12°. Mort d'Alexandre. Division de son Empire. Les Perses se relèvent dans les parties orientales et septentrionales de leur Empire où ils conservent, sous les Arsacides et ensuite sous les Kosroës, leurs anciennes coutumes jusqu'à la conquête des Arabes. Les Généraux d'Alexandre partagent le reste de ses dépouilles.

La Mésopotamie, la Syrie et l'Égypte deviennent comme des parties de la Grèce. Les petites républiques de la Grèce se relèvent un peu en même tems que des royaumes se forment des débris de l'Empire d'Alexandre. Mais toutes ces républiques sont incapables de résister à ces royaumes. L'Asie Mineure se divise en un grand nombre d'États sous divers Généraux d'Alexandre. Les côtes du Pont-Euxin sont soumises à plusieurs Rois demi-grecs et demi-barbares. Les successeurs d'Alexandre se disputent l'Empire de la Grèce ; et cela les empêche de s'unir contre les Romains. Chute de la grande éloquence en Grèce. Décadence d'Athènes et du théâtre. Fondation d'Antioche et d'Alexandrie. Splendeur de cette dernière ville. Affection des Ptolomées pour les lettres. Alexandrie devient le séjour des savans. Il s'y forme peu de grands-hommes pour la poësie, parce qu'un gouvernement tyrannique peut former des savans en protégeant les lettres, mais ne laisse point assez d'essor au génie. Les Grecs commencent à cultiver ce que nous appellons l'érudition, et à tourner les yeux sur les auteurs qui les avoient précédés. Euclide, Proclus, Archimède, Eratosthène, Hipparque. État des autres parties de la philosophie. Les sciences de

l'Orient demeurent sans éclat devant celles des Grecs, mais ne sont point détruites. — Encore un mot sur les Juifs.

13°. Après la guerre de Carthage, les Romains se répandent dans la Grèce et s'en rendent les maîtres. Ils s'instruisent de la philosophie des Grecs et de leur éloquence. La langue latine s'adoucit et s'enrichit. Les Rhéteurs Grecs qui ne pouvoient point former d'hommes éloquens dans leur pays en forment à Rome. Commencement de la langue latine. Plaute et Térence. Rome pousse ses conquêtes dans tout l'Univers, et porte sa langue dans tout l'Occident. État des sciences et des arts en Grèce sous la république Romaine. Éclat de l'éloquence à Rome; la langue achève de se polir et de se fixer. Cicéron, Hortensius, César. Les Romains peu philosophes.

14°. Guerres civiles de Rome. Guerres civiles utiles aux talens et aux lettres par le mouvement qu'elles donnent aux esprits, surtout dans les républiques. De César, aussi habile que Philippe et plus généreux; aussi caractérisé qu'Alexandre, par les traits qui montrent une âme noble, mais plus égale. D'Antoine, d'Auguste, de Mécène, de Virgile, d'Horace. Tyrannie d'Auguste. Modérée par sa politique. Faute qu'il fit de borner

l'Empire au Rhin et à l'Euphrate. Un Empire n'est stable que lorsqu'il est sans ennemis.

15°. Tibère, Caligula, Claude, Néron. — Progrès de la servitude, et décadence des lettres. Abattement des Romains. Caractères de la tyrannie de ces Princes. État des provinces de Rome, de la Grèce. Ecoles dans les Gaules. De Sénèque, de Lucain, de Pétrone. Fausses idées sur cette décadence. Fausses applications qu'on en fait. Alexandrie se soutient. Mêlange des sciences des Grecs avec celles de l'Orient. Naissance du christianisme. Guerres civiles après Néron. Vespasien, Titus, Domitien. — Juvenal, les Plines, Tacite. Ruine et dispersion des Juifs. Le christianisme s'étend. Des Valentiniens, des Gnostiques. Naissance du Pythagorisme moderne. État des arts en Grèce et à Rome dans ces tems de la décadence du goût. La peinture et la sculpture restent dans la main des Grecs.

16°. Trajan, les Antonins, bons Empereurs, qui usèrent bien du despotisme, et qui avoient assez de vertu pour y renoncer; mais non pas assez de lumières pour donner à leur pays une autre constitution; l'État est plus tranquille. Pourquoi le goût ne revient point à Rome. Fanatisme des Romains pour la nation et la philosophie grecque. Etat de la philosophie grecque

de

de ce tems. Esprit de secte des Grecs. Lucien, Plutarque, Pausanias, Jamblique, Plotin, Porphyre, Ptolomée. Alexandrie devient l'école la plus fameuse du christianisme. L'Afrique devient Romaine. Caractère des Africains. Génie de Tertulien et de St. Cyprien. Inutilité de la protection des Empereurs pour l'éloquence. Charlatanerie des savans Grecs. Sévère. Les Empereurs se succèdent au gré des soldats. Invasion des barbares. Quelques poëtes sous Probus. Pourquoi en petit nombre et pourquoi médiocres? Parce que les génies n'étoient pas préparés. Ce n'est pas toujours le plus grand génie qui est le meilleur écrivain de son siècle. Dioclétien, etc.

17°. Constantin. L'Empire devient chrétien. Contantinople devient l'émule de Rome. Études à Milan et à Carthage. Rome tombe. Effet de la religion chrétienne sur les lettres et sur la philosophie des Payens. Disputes frivoles des Chrétiens. Éloquence des Pères de l'Église. Pourquoi médiocre. Tyrannie de Constance. Caractère de Julien. Son esprit, son pédantisme. Sorte de monarchisme de ses philosophes. De Libanius. De Procresius. Roi de l'éloquence. Valentinien, Théodose. Claudien, St. Jérôme, St. Augustin. Platonisme des Pères. Métaphysique ancienne rectifiée. Chûte de Rome. Décadence de tous

les arts. Commencement des disputes de religion chez les Grecs. Commencement des moines.

18°. Conquêtes des peuples du Nord. Leurs usages. L'ignorance et le mauvais goût s'établissent avec eux. Les Romains déjà ruinés par leurs ravages, vivent sous leur empire. La religion adoucit ces tigres. Forme du gouvernement de ces peuples. Ils abandonnent les villes et demeurent dans les campagnes. Le goût est détruit, les moines conservent quelques livres et les principes des sciences, mais elles demeurent fort bornées, parce qu'elles l'étoient chez les anciens. Les arts se conservent. Raisons de ces différences. Décadence du latin. Son mêlange avec les langues barbares. Effet de ce mêlange. La chûte de l'idolâtrie avoit déjà diminué le goût des arts. De l'architecture gothique. Décadence du goût chez les Grecs. Conversion de Rome, de l'Italie, de la Gaule, de l'Angleterre. État des choses en Orient, en Occident pendant la première race des Rois de France jusqu'aux conquêtes des Sarrasins.

19°. Charlemagne. . . .

Le reste n'a pas été retrouvé; mais on a quelques pensées détachées qui paraissent avoir appartenu à l'un ou à l'autre des trois projets que nous avons conservés.

PENSÉES ET FRAGMENS

Qui avoient été jettés sur le papier pour être employés dans un des trois ouvrages sur l'histoire universelle, ou sur les progrès et la décadence des sciences et des arts.

Lorsque la physique étoit ignorée, les hommes ont attribué la pluspart des phénomènes dont ils ne pouvoient pénétrer la cause à l'action de quelques êtres intelligens et puissans, de quelques *Dieux*, dont ils ont supposé la volonté déterminée par des passions semblables aux nôtres. Cette idée a beaucoup retardé le progrès des sciences. Quand un homme regarde une eau profonde, fût-elle claire, il lui est impossible d'en découvrir le fond, s'il n'y voit que sa propre image.

Ce fut un des inconvéniens de l'esclavage des Anciens d'avoir rendu l'industrie stationnaire, d'avoir diminué le commerce, ou de l'avoir empêché de s'étendre. — Les familles s'isolèrent

en faisant fabriquer dans leur intérieur, par leurs esclaves, les meubles, les étoffes même à leur usage. Plusieurs arts ne furent points exercés : les esclaves n'avoient pas d'intérêt à devenir inventifs. Ceux qui furent exercés l'étoient mal : les esclaves n'avoient aucun motif de perfectionner leur travail. Point d'émulation : une simple routine, celle qui s'étoit introduite dans la famille, étoit l'unique règle de ce travail domestique. Le travail lui-même fut regardé comme un attribut et un signe de l'esclavage. Le peuple qui se multiplioit toujours par les affranchissemens, étoit inoccupé et s'en faisoit gloire. De là ces populaces immenses de Rome et d'Alexandrie. Le mal fut augmenté par les distributions de bled : le peuple ne connut d'autre emploi de sa vie que les spectacles ; et les révolutions en furent un pour lui, d'autant plus agréable qu'elles amenoient des distributions nouvelles.

La discipline et la subordination peuvent l'emporter sur la force corporelle, sur la valeur exaltée, sur la liberté même, comme on l'a vu dans les guerres contre les barbares. — Ils n'ont vaincu l'Empire Romain que divisé, abattu, mal gouverné ; et jamais les légions romaines

dans la vigueur de la discipline. Ces légions, au tems de la plus grande liberté, ont connu la discipline la plus sévère.

Mais la république fut asservie dès que le commandement des armées fut continué aux Proconsuls pour plusieurs années, et qu'ils purent conserver sous le drapeau les mêmes soldats. — Il se forma pour lors entre le Proconsul et ses soldats une sorte d'association, un nouveau corps politique, une nation nouvelle, si l'on peut ainsi dire; et pour la république cette nouvelle nation ne ressembloit pas mal à un peuple barbare qui seroit survenu. — L'autorité annuelle des Consuls, leurs légions de nouvelle levée, ne pouvoient guères résister à ces Proconsuls devenus Princes par le dévouement personnel de leurs vieux soldats.

L'observation par un homme penseur d'un fait qui le frappe, et dont il sait tirer des conséquences utiles, est ce qui produit les découvertes. — Nous appellons la rencontre de ce fait et de cet homme *un hazard*. Il est clair que ces hazards seroient plus fréquens si les hommes étoient plus instruits, si leur raison étoit plus cultivée.

Un jeu d'enfant découvre le télescope, perfectionne l'optique, étend à nos yeux les bornes de l'Univers dans le grand et le petit : ce fut l'ouvrage de peu d'années.

Il y a deux mille cinq cents ans qu'on fait frapper des médailles en gravant à rebours les inscriptions qu'on a voulu qu'elles portassent. — Et il n'y a que trois cents ans qu'on s'est avisé d'imprimer sur le papier avec des caractères ainsi gravés. Le pas étoit bien plus court : il a coûté vingt-deux siècles.

En dirigeant les forces de votre esprit à découvrir des vérités nouvelles, vous craignez de vous égarer. Vous aimez mieux demeurer paisiblement dans les opinions le plus généralement reçues, telles qu'elles soient. — C'est-à-dire que vous ne voulez point marcher de peur de vous casser les jambes. Mais par là vous êtes dans le cas de celui qui auroit les jambes cassées : les vôtres vous sont inutiles. — Et pourquoi DIEU a-t-il donné des jambes aux hommes, si ce n'est pour marcher? ou de l'esprit, si ce n'est pour s'en servir?

Ce n'est pas l'erreur qui s'oppose aux progrès de la vérité. Ce sont la mollesse, l'entêtement, l'esprit de routine, tout ce qui porte à l'inaction. — Les progrès même des arts les plus pacifiques chez les anciens peuples de la Grèce, et dans leurs républiques, étoient entremêlés de guerres continuelles. On y étoit comme les Juifs bâtissant les murs de Jérusalem d'une main, combattant de l'autre. Les esprits étoient toujours en activité, les courages toujours excités : les lumières y croissoient chaque jour.

Quand les Barbares ont conquis l'Europe, ils ont paru détruire les sciences et les arts. Mais ils se sont polices; et cette apparente destruction a répandu sur un plus grand nombre de nations les germes de ces sciences, qu'on auroit cru perdues.

Les Moines conservèrent quelques livres, partant quelques lumières. Les Princes et les Magnats quelque faste, partant quelques arts. — Les croisades elles-mêmes rendirent un grand nombre de serfs à la liberté que leurs Seigneurs leur vendirent; et elles rapportèrent de l'Asie quelques notions de médecine, de mathématiques, d'astronomie et de commerce.

Lorsque les Grecs chassés de Constantinople

se réfugièrent en Italie, ils y trouvèrent une terre préparée.

La majesté de Rome n'étoit pas entièrement oubliée. Il lui restoit ses monumens et des pompes religieuses. Les Italiens furent poëtes et politiques. Ils se formèrent des idées de Patrie. Les guerres de Charles VIII anéantirent tous les petits tyrans qui gênoient la liberté publique et opprimoient les campagnes. Le pays resta partagé entre des républiques et des Princes puissans. Le choc des grands Princes est moins funeste que les disputes des petits. Au milieu de leurs guerres une partie du territoire peut encore être paisiblement cultivée. L'effort partant d'une plus grande masse, et ses coups frappant sur des masses plus grandes aussi, chaque partie souffroit un peu moins, et toutes conservoient davantage leurs situations respectives.

Ce qui s'étoit fait en Italie fut répété dans l'Europe entière sous de plus grandes proportions. L'Italie fournit aux autres peuples l'exemple et les moyens, les savans, les artistes, les ingénieurs, les militaires habiles, les politiques, les hommes d'État.

On arriva où nous sommes, et d'où nous pouvons aller beaucoup plus loin.

Toute espèce de lumière ne vient à nous qu'avec le tems; plus sa progression est lente, plus l'objet entraîné par le mouvement rapide qui éloigne ou rapproche tous les êtres est déjà loin du lieu où nous le voyons. Avant que nous ayions appris que les choses sont dans une situation déterminée, elles ont déjà changé plusieurs fois. Ainsi nous appercevons toujours les évènemens trop tard, et la politique a toujours besoin de prévoir, pour ainsi dire, le présent.

Un des plus grands malheurs pour les Princes, est de conserver des prétentions anciennes qu'ils ne peuvent plus faire valoir. Elles nourrissent leur orgueil et les aveuglent sur leurs intérêts. Elles les éloignent de ceux qui devroient être leurs amis, et l'ennemi commun en profite. — Il faut beaucoup de sagacité et même de génie pour savoir toujours connoître son intérêt au milieu d'une multitude de circonstances qui changent sans cesse. C'est par là que la politique de l'équilibre a presque toujours manqué, et manquera souvent son objet. — L'Europe étoit encore ennemie de la Maison d'Autriche lorsque celle-ci avoit entièrement perdu sa prépondérance. L'impression de terreur chez les

nations subsiste après le danger : de même que la foudre est déjà dissipée tandis qu'on entend au loin le bruit du tonnerre multiplié par les échos des montagnes et des rochers. — Il a fallu que Louis XIV, par la guerre de Hollande, rompit le charme, réveillât l'Europe, et lui apprit à le craindre à son tour. Alors Guillaume devint l'âme de l'Europe. Un fanatisme contre la France s'établit, et il dura long-tems après que la paix de Riswick eût démontré que la puissance de la France avoit atteint son terme et pris une marche rétrograde. — Entraînée par ce fanatisme qui n'avoit plus de fondement, l'Europe combattit pour mettre l'Espagne et l'Empire sur la même tête, et rendre à la Maison d'Autriche une puissance aussi formidable que celle de Charles-Quint. Elle arracha les Pays-Bas à la Maison de France, et par là réunit indissolublement la France et l'Espagne. — Et quand la Reine Anne, par la paix d'Utrecht, sauva l'Europe entière encore plus que la France, son peuple l'accusa de foiblesse et de trahison.

Il y a eu un droit des gens entre les nations dès qu'elles eurent un certain commerce en-

semble, comme des règles de morale entre les hommes dès qu'ils se sont rencontrés, parce qu'il n'y a point de société sans loix.

Mais le droit des gens, quoique toujours fondé sur des principes de justice, a varié selon les idées qu'on s'est formées de ce qui constituoit le corps social d'une nation.

On respecte *le droit*. L'embarras est de savoir *qui* a droit.

Quand l'hérédité du pouvoir fut établie (ce qui n'a jamais été le projet d'aucun peuple, et ce qui pourtant a beaucoup contribué à la tranquillité générale), on a regardé les nations comme le patrimoine des Princes, et le souvenir de leur institution comme de celle d'une magistrature suprême s'est affoibli ou perdu. De là les partages entre les diverses branches de leurs maisons. De là une partie du droit des gens, et surtout du droit public de l'Allemagne, où les Princes se sont transmis la propriété de provinces entières, comme si elles avoient été à eux et non aux peuples.—Les États en Europe ont suivi la même loi que les fiefs; et les femmes même ont été appelées au gouvernement dans la pluspart des pays où elles pouvoient succéder aux fiefs. Elles servoient leurs fiefs par des mi-

litaires qu'elles choisissoient bien et qu'elles envoyoient à la guerre à leur place. Elles ont gouverné leurs royaumes par des ministres assez généralement bons, car elles ne sont pas mauvais juges du mérite; la différence a été peu sensible. Quelques-unes ont montré un grand caractère : la volonté n'est pas ce qui leur manque, ni même le courage. — Mais aucune Reine, aucune Impératrice n'a jamais pris une autre femme pour Ministre, pour Ambassadeur, pour Général.

Au commencement de la civilisation les progrès peuvent être et surtout paroître rapides. La sphère des sciences est alors si bornée que les hommes d'esprit qui veulent y apporter quelque application, embrassent aisément toute l'étendue des connoissances humaines. — Des progrès plus assurés, mais plus lents, les séparent ensuite : chacun s'attache à une science particulière et la trouve suffisante pour l'occuper tout entier. — De nouveaux progrès, les livres, l'imprimerie, la formation des corps académiques, en découvrant les rapports de toutes les vérités et leur enchaînement, ramènent par degrés à l'universalité des connoissances, dont aucune n'est entièrement étrangère

aux hommes instruits qui excellent dans quelques-unes.

C'est surtout relativement à la législation que cette marche des lumières est le plus sensible. — A la naissance d'une société politique, elle a encore peu de rapports extérieurs et intérieurs. Un homme de génie peut en concevoir l'ensemble et y assujettir d'une manière systématique son plan de législation; les autres hommes qui manquent de lumières ou d'autorité ne songent guères alors à lui opposer aucune résistance. Pythagore, Charondas, Lycurgue, furent obéis. Le dernier, qui étoit le moins juste et le moins raisonnable, le fut même bien long-tems après sa mort. Et dans nos tems modernes les législateurs du Paraguay très-médiocres, et Guillaume Penn, dont le principal pouvoir étoit sa vertu, n'éprouvèrent presque aucun embarras. Solon, avec beaucoup plus d'esprit, trouva plus de difficultés, et fit un ouvrage moins durable, parce que sa nation étoit plus avancée et plus vaniteuse. Il se vit obligé, comme il le disoit, de lui donner *non pas les meilleures loix, mais les meilleures de celles qu'elle pouvoit supporter.*

Dans l'état actuel de l'Europe, les devoirs du législateur et le degré d'habileté qu'il lui faut sont d'une étendue qui intimide l'homme capable de la discerner; qui fait trembler l'homme de bien; qui exige les plus grands efforts, l'attention à la fois la plus disséminée et la plus soutenue, l'application la plus constante de la part de l'homme de courage que son penchant y conduit, que sa position y dévoue. Trop d'objets se présentent à l'esprit; trop d'établissemens positifs se sont succédés par la suite des tems; trop de corps se sont formés dans le corps même de l'État avec des intérêts et des priviléges différens; trop de tribunaux et de juridictions dépendantes et indépendantes se sont établis. La machine du gouvernement s'est compliquée de trop de ressorts pour qu'un homme puisse aisément se flatter de les avoir tous combinés; et il est encore plus impossible de les oublier. Ils font naître chaque jour une foule de questions à décider qui se présentent aux yeux mêmes qui ne voudroient pas les voir. — Il faut une sagacité prodigieuse, et une adresse non moins grande, pour qu'aucune de ces décisions particulières qui toutes paroissent entraînées et maîtrisées par des circonstances spéciales, ne soit néanmoins en désaccord ni avec

les principes fondamentaux, ni avec le plan général.

Cependant il est si vrai que les intérêts des nations et les succès d'un bon gouvernement se réduisent au respect religieux pour la liberté des personnes et du travail, à la conservation inviolable des droits de propriété, à la justice envers tous, d'où résulteront nécessairement la multiplication des subsistances, l'accroissement des richesses, l'augmentation des jouissances, des lumières et de tous les moyens de bonheur, que l'on peut espérer qu'un jour tout ce chaos prendra une forme distincte, que ses parties se co-ordonneront, que la science du gouvernement deviendra facile et cessera d'être au-dessus des forces des hommes doués d'un bon sens ordinaire. — C'est à ce terme qu'il faut arriver.

Je n'admire pas Colomb pour avoir dit: « la » terre est ronde, donc en avançant à l'Occi- » dent je rencontrerai la terre », quoique les choses les plus simples soient souvent les plus difficiles à trouver. — Mais ce qui caractérise une âme forte, est la confiance avec laquelle il s'abandonne à une mer inconnue sur la foi d'un raisonnement. Quel devoit être le génie et

l'enthousiasme de la vérité chez un homme à qui une vérité connue donnoit tant de courage ? — Dans beaucoup d'autres carrières le tour du Monde est à faire encore. La vérité est de même sur la route. La gloire et le bonheur d'être utile sont au bout.

LETTRE

LETTRES
SUR LA TOLÉRANCE.

La première de ces Lettres a été adressée, en 1753, à un des Ecclésiastiques qui avaient été condisciples de M. Turgot en Sorbonne. (On ignore lequel.)

L'auteur avait alors vingt-six ans. Il venait d'être nommé Maître des Requêtes.

PREMIERE LETTRE

A M. l'Abbé.... Grand-Vicaire du diocèse de.....

Vous me demandez *à quoi je réduis la protection que l'État doit accorder à la religion dominante?*

Je vous réponds, qu'à parler exactement aucune religion n'a droit d'exiger d'autre protection que la liberté; encore perd-elle ses droits à cette liberté quand ses dogmes ou son culte sont contraires à l'intérêt de l'État.

Je sens bien que ce dernier principe peut

quelquefois donner prétexte à l'intolérance, parce que c'est à la puissance politique à juger si telle ou telle chose nuit à l'intérêt de l'État; et parce que cette puissance exercée par des hommes est souvent dirigée par leurs erreurs. — Mais ce danger n'est qu'apparent : ce sont les hommes déjà intolérans qui font servir ce principe de voile à leurs préjugés. Ceux au contraire qui sont convaincus des avantages de la Tolérance, n'en abuseront pas. Ils sentiront toujours que s'il y a dans une religion un dogme qui choque un peu le bien de l'État, il est fort rare que l'État en ait rien à craindre, pourvu que ce dogme ne renverse pas les fondemens de la société; que les règles du droit public bien établies, bien éclaircies, et le pouvoir de la raison, ramèneront plustôt les hommes au vrai, que ne le feroient des loix par lesquelles on attaqueroit des opinions que les hommes regarderoient comme sacrées; que si la persécution ne presse pas le ressort du fanatisme, la fausseté du dogme deviendra dans l'esprit des gens sages, contre cette religion, une démonstration qui la minera à la longue, et fera écrouler de lui-même un édifice contre lequel toutes les forces de l'autorité se seroient brisées; qu'alors pour l'intérêt même de cette religion et pour se justifier à eux-mêmes

leur croyance, ses ministres seront forcés de devenir inconséquens, et de donner à leurs dogmes des adoucissemens qui les rendront sans danger. — Enfin les véritables tolérans sentiront qu'il n'y a rien à craindre d'une religion vraie; ils compteront sur l'empire de la vérité. Ils sauront qu'une religion fausse tombera plus sûrement en l'abandonnant à elle-même et à l'examen des esprits tranquilles, qu'en réunissant les sectateurs par la persécution; et qu'il est très-dangereux de *rallier* les hommes à la défense des droits de leur conscience, et de tourner vers cette défense l'activité de leur âme, qui ne manqueroit pas de les *diviser* sur l'usage qu'ils ont à faire de ces droits, si on les en laissoit jouir pleinement. Me voilà un peu écarté de la question que vous m'avez faite: j'y reviens.

J'ai dit qu'aucune religion n'avoit droit à être *protégée* par l'État. Il suit immédiatement du principe de la Tolérance, qu'aucune religion n'a de droit que sur la soumission des consciences. L'intérêt de chaque homme est isolé par rapport au salut; il n'a dans sa conscience que Dieu pour témoin et pour juge. Les liens de la société n'ont rapport qu'aux intérêts dans la poursuite desquels les hommes ont pu s'entre-aider, ou qu'ils ont pu balancer l'un par l'autre.

Ici le secours des autres hommes seroit impossible, et le sacrifice de leur véritable intérêt seroit un crime. L'État, la société, les hommes en corps ne sont donc rien par rapport au choix d'une religion; ils n'ont pas le droit d'en adopter une arbitrairement, car une religion est fondée sur une conviction.

Une religion n'est donc dominante que de fait et non pas dans le droit: c'est-à-dire que la religion dominante, à parler selon la rigueur du droit, ne seroit que la religion dont les sectateurs seroient les plus nombreux.

Je ne veux cependant pas interdire au Gouvernement toute protection d'une religion. Je crois au contraire qu'il est de la sagesse des Législateurs d'en présenter une à l'incertitude de la pluspart des hommes. Il faut éloigner des hommes l'irréligion et l'indifférence qu'elle donne pour les principes de la morale. Il faut prévenir les superstitions, les pratiques absurdes, l'idolâtrie dans laquelle les hommes pourroient être précipités en vingt ans, s'il n'y avoit point de Prêtres qui prêchassent des dogmes plus raisonnables. Il faut craindre le fanatisme et le combat perpétuel des superstitions et de la lumière; il faut craindre le renouvellement de ces sacrifices barbares qu'une terreur absurde

et des horreurs superstitieuses ont enfantées chez des peuples ignorans. Il faut une instruction publique répandue partout, une éducation pour le peuple, qui lui apprenne la probité; qui lui mette sous les yeux un abrégé de ses devoirs sous une forme claire, et dont les applications soient faciles dans la pratique. Il faut donc une religion répandue chez tous les citoyens compris dans l'État, et que l'État en quelque sorte présente à ses peuples, parce que la politique qui considère les hommes comme ils sont, sait que pour la plus grande partie ils sont incapables de choisir une religion; et que si l'humanité et la justice s'opposent à ce qu'on force des hommes à adopter une religion qu'ils ne croyent pas, cette même humanité doit porter à leur offrir le bienfait d'une instruction utile et dont ils soient libres de faire usage. Je crois donc que l'Etat doit, parmi les religions qu'il *tolère*, en choisir une qu'il *protége;* et voici à quoi je réduis cette protection pour ne blesser ni les droits de la conscience, ni les sages précautions d'une politique équitable qui doit éviter d'armer les sectes les unes contre les autres par des distinctions capables de piquer leur jalousie.

Je voudrois que l'État ne fît autre chose pour cette religion, que d'en assurer la durée,

en établissant une instruction permanente, et distribuée dans toutes les parties de l'État à la portée de tous les sujets; c'est-à-dire, que je ne veux autre chose, sinon que chaque village ait son Curé, ou le nombre de ministres nécessaires pour son instruction, et que la subsistance de ces ministres soit assurée indépendamment de leur troupeau, c'est-à-dire par des biens-fonds. Ce n'est pas là un droit qu'ait la religion; car c'est à celui qui la croit et qui croit avoir besoin d'un ministre, à le payer. Mais on sent bien que, s'il n'y avoit pas des ministres dont la subsistance fût indépendantes des révolutions qui arrivent dans les esprits, toutes les religions s'élèveroient successivement sur les ruines les unes des autres, et la seule avarice laisseroit bien des cantons sans aucune instruction. Je ne laisserois donc aux ministres des religions tolérées, que les subsides de leurs disciples, ou, si je leur permettois d'avoir quelques fonds, je permettrois aussi à leurs disciples de les aliéner : et peut-être à la longue ce moyen suffiroit-il pour réunir les esprits sans violence dans une même croyance, du moins si la religion protégée étoit raisonnable. Il est évident qu'il faudroit exiger de ceux qui professeroient la religion protégée des formes pour donner et pour ôter leurs bé-

néfices ; mais l'établissement et l'application de ces formes n'appartiendroient jamais sous aucun rapport à l'autorité civile. Les tribunaux civils seroient toujours obligés, en jugeant le possessoire, de se conformer à la décision des Corps Ecclésiastiques; et si par hazard ceux-ci commettoient des injustices en destituant quelque ministre, il faudroit dire que ce ministre n'avoit pas un véritable droit sur ce bénéfice, et que cette injustice n'est pas plus du ressort des tribunaux que celle d'un maître qui renvoie un domestique.

Un État choisira ordinairement pour l'adopter la secte la plus nombreuse; il y a toujours à parier qu'elle est celle de ceux qui gouvernent. Il faut pourtant avouer que toute religion n'est pas propre à être ainsi adoptée par la politique. Une religion qui paroîtroit fausse par les lumières de la raison, et qui s'évanouiroit devant ses progrès, comme les ténèbres devant la lumière, ne devroit point être adoptée par le Législateur. Il ne faut pas élever un de ces palais de glace que les Moscovites se plaisent à décorer, et que le retour de la chaleur détruit nécessairement, souvent avec un fracas dangereux. On ne devroit pas non plus accorder la protection spéciale à une religion qui imposeroit aux hommes une multitude de chaînes qui pussent influer sur l'état des

familles et sur la constitution de la société : par exemple, une religion qui mettroit des obstacles au nombre et à la facilité des mariages, une religion qui auroit établi un grand nombre de dogmes faux et contraires aux principes de l'autorité politique, et qui en même tems se seroit fermé la voie pour revenir de ses erreurs qu'elle auroit consacrées, ou qu'elle se seroit incorporées, ne seroit pas faite pour être la religion publique d'un État: elle n'auroit droit qu'à la tolérance.

Si l'on pensoit ainsi, et si l'infaillibilité de l'Église n'étoit pas vraie (si elle l'est, l'État n'en est point juge), on pourroit croire que la religion catholique ne devroit être que la *tolérée*. La religion protestante ou l'arminianisme ne présentent pas les mêmes inconvéniens politiques; mais leurs dogmes tiendroient-ils contre les progrès de l'irréligion?

La religion naturelle mise en système, et accompagnée d'un culte, en défendant moins de terrein, ne seroit-elle pas plus inattaquable?

Ce ne sont point là des questions qu'il faille proposer à un Grand-Vicaire. — Voilà ce que c'est que de prendre la plume. Je ne voulois vous écrire que quatre mots, et je perce dans la nuit. Adieu, je vous embrasse bien tendrement.

SECONDE LETTRE SUR LA TOLÉRANCE.

Au même (1).

Je suis toujours étonné et affligé de vous voir vous refuser à mes principes sur la Tolérance, pour lesquels je vous avoue que j'ai un attachement qui va fort au-delà de la simple persuasion.

Comment pouvez-vous dire que vous voulez qu'on ne force pas à suivre la religion dominante, mais qu'on empêche de prêcher contre elle; et que cette distinction fait tomber ce qu'il y a de plus spécieux dans mes objections?

Ne roulent-elles pas toutes sur le principe fondamental que le Prince n'est pas juge de la vérité et de la Divinité? Qu'a donc en soi de si précieux l'intolérance pour qu'on y soit tant

(1) Cette seconde lettre est de près d'un an postérieure à la première, et il paraît, par ce qu'elle dit des questions auxquelles l'Abbé.... devait répondre par *oui* ou par *non*, qu'il y en a eu au moins une entre elles qui ne s'est pas retrouvée.

On verra aussi que le *Conciliateur*, que nous placerons immédiatement après, avait été imprimé dans l'intervalle de tems qui s'est écoulé entre les deux lettres... Mais nous avons cru qu'il suffisait d'en avertir, et qu'il valait mieux ne pas séparer ces deux lettres au Grand-Vicaire.

attaché? Attaquant indifféremment le vrai et le faux, n'est-ce pas au vrai qu'elle doit être le plus funeste, en détruisant par la violence la séduction impérieuse par laquelle il commande aux esprits? D'ailleurs de quel droit le Prince m'empêchera-t-il d'obéir à Dieu qui m'ordonne de prêcher sa doctrine? Le Prince est souvent dans l'erreur; Dieu peut donc ordonner le contraire du Prince. S'il y a une religion vraie, auquel des deux faudra-t-il obéir? N'est-ce pas DIEU seul qui a droit de commander? Si le Prince a la vraie doctrine, ce n'est que par un hazard indépendant de sa place, et par conséquent sa place ne lui donne aucun titre pour en décider. Empêcher de prêcher, c'est toujours s'opposer à la voix de la conscience, c'est toujours être injuste, c'est toujours justifier la révolte, et par conséquent toujours donner lieu aux plus grands troubles. Le zèle, dès qu'il est contredit, s'enflâme et embrâse tout. L'intolérance est un lierre qui s'attache aux religions et aux États, qui les enchaîne et les dévore; si l'on veut l'extirper, il faut en détruire les derniers rameaux; s'il en reste à terre un seul, le lierre renaîtra tout entier. En fait d'opinions, les rameaux font racines, comme ceux du lierre. — En voilà bientôt assez sur ce sujet. Les principes se déduisent de

leurs conséquences, comme les conséquences des principes. Je ne vois rien à ajouter à des démonstrations; et jusqu'ici vous n'avez pas dit un mot contre mon principe fondamental, l'incompétence du Prince.

C'est pour la dernière fois que je vous parlerai de la tolérance, et j'imagine qu'après ma lettre la question doit être épuisée entre nous, peut-être même l'est-elle déjà; du moins je vous avoue que le sentiment que vous embrassez sur cette question est une énigme pour moi. La liaison que vous croyez voir entre le mien et le Pyrrhonisme en fait de religion, m'en paroît une autre aussi difficile à expliquer. Il me semble au contraire qu'il a pour fondement la confiance qu'on doit avoir dans l'empire du vrai sur tous les esprits, et la certitude qu'il y a une religion vraie. Sans doute que les hommes sont capables de juger de cette vérité; mais ils ne seront capables de juger ni de celle-là, ni d'aucune autre, lorsqu'on tiendra leurs opinions dans l'esclavage, et l'orsqu'on opposera dans leurs âmes à l'empire de la vérité les intérêts les plus puissans, l'espérance de la fortune, la crainte de perdre leurs biens, leur honneur, leur vie. Les hommes peuvent juger de la vérité de la religion, et c'est précisément à cause de cela que d'autres n'en

doivent pas juger pour eux, parce que le compte sera demandé à la conscience de chacun; d'ailleurs, en bonne foi, si quelqu'un en pouvoit juger pour d'autres, seroient-ce les Princes? et Louis XIV en savoit-il plus là-dessus que Le Clerc ou Grotius?

Vous répondez à la suite des propositions sur chacune desquelles je vous demande *oui* ou *non*, « qu'il n'est pas nécessaire d'être infaillible dans « l'exercice d'un droit, pour avoir ce droit; sans » quoi il n'y auroit nul droit chez les hommes, » et qu'il suffit de pouvoir prendre connois- » sance de la vérité. » Et je crois qu'il faudroit être *infaillible* pour prendre sur soi une décision d'où dépend pour ses sujets une éternité de bonheur ou de malheur. Je crois qu'il faudroit être infaillible pour avoir un droit inutile à l'intérêt de la société, et qui n'a pu entrer dans la convention originelle qui a donné l'être à cette société. Cela suffit pour faire tomber vos rétorsions, parce que mon argument ne suppose pas que l'infaillibilité soit nécessaire pour l'exercice de tout droit; mais seulement d'un droit dans lequel l'erreur mettroit nécessairement en contradiction avec la Divinité, et entraîneroit pour ses sujets une éternité de malheur, c'est-à-dire, leur feroit sacrifier à l'auto-

rité de la société un intérêt dont cette société ne peut les dédommager, ce qui seroit contre la nature de toute convention. Or tel seroit le droit accordé au Prince de juger la religion, s'il y a une religion vraie. — S'il y a une religion vraie, on ne peut avoir pour elle trop de respect: c'est une injure à la religion qu'on veut rendre exclusive, c'est une impiété à demi-secrète, qui motivent l'intolérance.

Pour repliquer à votre réponse, je remarquerai que la dernière de mes propositions n'est pas tirée immédiatement de la première, et que c'est sur la liaison de chaque conséquence avec ses prémisses immédiates que je vous ai demandé le *oui* ou le *non*. Je vous le demande encore. J'ajouterai un mot pour répondre plus en détail à vos rétorsions.

Le Prince peut *ordonner des choses injustes*, dites-vous. Donc, ajoutez-vous, par mes principes, il n'auroit pas droit d'ordonner en général des actions des citoyens. Il peut *condamner des innocens*, continuez-vous, et je conviendrai que le Prince a le même droit de commander en matière de religion, qu'il a d'ordonner des choses injustes, ou de condamner des innocens.—Mais il n'a aucun de ces droits, quoiqu'il ne soit pas impossible qu'il fasse toutes ces choses. — Il est nécessaire, pour développer ce

qu'il y a d'obscur dans cette matière, de remonter aux principes des droits des Princes, et de commencer par s'en former des notions claires ; les conséquences naîtront d'elles-mêmes.

Je ne connois que deux sortes de droits parmi les hommes, la force, si tant est qu'on puisse l'appeler *un droit,* et l'équité ; car les conventions qui semblent faire une des principales sources des droits qui régissent le genre humain, se rapportent à l'une ou à l'autre de ces deux espèces.

La *force* est le seul principe de droit que les athées admettent. Chaque membre de la société, ou plustôt généralement selon eux, chaque être intelligent a un intérêt et des forces pour parvenir à ce but. Il exerce l'énergie de ses forces relativement à cet intérêt, et cette énergie n'est arrêtée que par l'action contraire des forces des autres êtres intelligens dont l'intérêt s'oppose au sien. De l'équilibre de toutes ces forces, il résulte un mouvement général vers l'intérêt commun, qui n'est autre chose que la somme des intérêts particuliers modérés les uns par les autres. Dans ce système, le droit et la force se confondent ; le fort auroit droit d'opprimer le foible, mais les foibles, en se liguant, résistent à l'oppression de leur société. Les loix sont les articles du traité par lequel les membres qui la

composent se sont réunis ; ces loix sont le résultat de l'intérêt du plus grand nombre, ou des plus forts, qui obligent le petit nombre ou les foibles d'observer ces loix, c'est-à-dire, de céder à leur volonté. Les loix, disent-ils encore, approchent d'autant plus de la perfection, qu'elles embrassent l'intérêt d'un plus grand nombre d'hommes, et qu'elles les favorisent tous plus également, parce qu'alors seulement l'équilibre est établi entre tous les intérêts et toutes les forces. Dans ce système, dire qu'un homme n'a pas droit d'opprimer un autre homme, c'est dire que cet autre a la force de résister à l'oppression. Si ce mot de droit y est employé dans quelque autre sens, ce n'est que relativement aux conventions; et les conventions n'ont elles-mêmes de force que par le pouvoir qu'ont les sociétés qui les ont formées, de les faire exécuter.

La vraie morale connoît d'autres principes. Elle regarde tous les hommes du même œil; elle reconnoît dans tous un droit égal au bonheur, et cette égalité de droit, elle ne la fonde pas sur le combat des forces des différens individus, mais sur la destination de leur nature et sur la bonté de celui qui les a formés, bonté qui se répand sur tous ses ouvrages. De là celui qui opprime s'oppose à l'ordre de la Divinité; l'usage qu'il fait de son pouvoir n'est qu'*un*

abus. De là la distinction du *pouvoir* et du *droit*.

Le fort et le foible ont beau peser inégalement dans la balance du pouvoir, cette balance n'est pas celle de l'équité ; le Dieu qui tient celle-ci dans ses mains, ajoute ce qui manque à l'égalité dans un des côtés. L'injustice de l'oppression n'est pas fondée sur une ligne du foible avec le foible qui les mette en état de résister, mais sur la ligne du foible avec Dieu même. En un mot, tous les êtres intelligens ont été créés pour une fin ; cette fin est le bonheur, et cette fin leur donne des droits fondés sur cette destination. C'est sur ces droits que le Dieu qui les a créés les juge, et non sur leurs forces. Ainsi le fort n'a aucun droit sur le foible ; le foible peut être *contraint*, jamais *obligé* de se soumettre à la force injuste ; les règles d'équité d'après lesquelles Dieu juge les actions des hommes, sont le tableau de leurs droits respectifs. L'usage qu'ils font de leur pouvoir n'est pas toujours conforme à ce tableau. Mais pour savoir si cet usage est juste ou injuste, c'est ce tableau divin qu'il faut consulter ; les conventions elles-mêmes ne forment qu'un droit subordonné à ce droit primitif ; elles ne peuvent obliger que ceux qui ont été parties libres et volontaires. Ceux qui s'en trouvent lézés peuvent toujours réclamer les droits

droits de l'humanité. Toute convention contraire à ces droits n'a d'autre autorité que le droit du plus fort; c'est une vraie tyrannie. On peut être opprimé par un seul tyran, mais on peut l'être tout autant et aussi injustement par une multitude. Ainsi les Lacédémoniens ne pouvoient avoir le droit de faire périr les enfans contrefaits; leur foiblesse les abandonnoit à la cruauté; des conventions abominables les condamnoient; l'équité parloit pour eux, et les Lacédémoniens étoient des monstres.

Suivons l'application de ces deux sortes de principes par rapport au droit qu'auroit le prince, ou, si vous voulez, la société en général, d'*ordonner des choses injustes*, de *punir des innocens*, et de *juger la religion*.— Cette application sera le développement de votre rétorsion et sa réponse.

Dans les principes des Athées, qui regardent la force comme le seul fondement du droit, le Prince a droit de faire tout ce que ses sujets lui laissent faire. Son intérêt s'étend suivant les rayons d'une sphère dont il est le centre, jusqu'à ce qu'il se trouve arrêté par la résistance d'autres intérêts.

Je conviendrai, en ce cas, que le Prince auroit le *droit*, ce seroit à dire le *pouvoir* non-seulement d'ordonner en général, mais d'ordonner des choses injustes, c'est-à-dire, des choses que

ses sujets trouveroient injustes, parce qu'elles seroient contraires à leur intérêt.

Si on dit dans un autre sens qu'il ordonne des choses injustes, ou qu'il fait punir des innocens, cela ne signifie autre chose sinon qu'*il se trompe* en ordonnant des choses contraires à l'intérêt public lorsqu'il croit faire des loix conformes à cet intérêt. Mais ce n'est là qu'une simple erreur qui ne change rien à la nature de son droit, parce que ce droit dérive toujours de la supériorité de ses forces; je conviendrai par la même raison qu'il auroit le même droit de *juger des choses de religion;* du moins s'il avoit tort d'en juger, ce ne seroit qu'en ce qu'il croiroit faussement par là assurer la tranquillité et la soumission de ses sujets: la question du *juste* seroit, dans ce cas particulier, comme dans tous les autres qu'on voudroit régler par le même principe, réduite à celle de l'*utile,* cette utilité seroit relative à celui dont la puissance seroit plus grande, au Prince ou au peuple suivant la constitution du gouvernement. Ainsi le Prince auroit, si vous le voulez, et dans cette hypothèse, *droit* d'ordonner des choses de la religion; mais si ses sujets ne jugeoient pas à propos de lui obéir, ils auroient droit de se révolter contre lui, et la tranquillité ne pourroit être rétablie que lorsque chacun seroit content. Belle constitution d'État!

Cependant, il seroit encore alors, non de la *justice*, mais de la *sagesse* du Prince, de n'exiger de ses sujets que le moins qu'il seroit possible. Sa politique devroit être économe de loix gênantes; elle se donneroit garde d'en imposer auxquelles l'esprit des peuples répugneroit invinciblement; par conséquent elle souffriroit tout culte et toute prédication qui n'ébranleroit point l'État, elle ne proscriroit que l'intolérance, parce que l'intolérance est la cause du trouble.

Un Prince sage pourra, sans le vouloir, juger des innocens à mort, et devra toujours juger malgré cela, parce que le jugement des crimes est nécessaire pour la tranquillité publique; il ne jugera point des choses de la religion, non parce qu'il peut se tromper en cette matière, mais parce qu'il est inutile et nuisible au maintien de la tranquillité publique qu'il en porte aucun jugement.

Nous n'avons raisonné, ni vous, ni moi, dans ce système immoral et foncièrement impie. Les avantages de la tolérance sont bien plus marqués dans l'autre systême où nous supposons *un droit réel* fondé non sur l'équilibre des forces, mais sur le rapport et l'enchaînement des vues de la Providence pour le bonheur de tous les individus. Dans ce système essentiellement raisonnable et pieux, tout *droit* de la part du supérieur est le fondement d'un *devoir* de la part de l'infé-

rieur. Si le puissant ordonne au-delà de ce que le foible doit faire, il empiète sur les *droits* de celui-ci, dont la liberté ne doit pas être restreinte par la seule supériorité des forces. Dans le tableau des droits respectifs de chaque créature sur lequel nous avons supposé que Dieu régloit ses jugemens, le supérieur et l'inférieur ont leurs limites marquées ; les *droits* et les *devoirs* sont réciproques: *droit* d'aller jusques-là, *devoir* de ne pas aller au-delà. Si dans l'exercice des droits on ne veut plus les faire correspondre exactement aux devoirs, ils cessent d'être conformes au tableau, ils dégénèrent en usurpation. De là suit immédiatement cette conséquence, que, si la religion est vraie, et le Prince faillible, le Prince ne peut avoir *droit* d'en juger, parce que ce ne peut être un *devoir* pour les sujets d'obéir.

Voici le raisonnement en forme. — Si la religion est vraie, ce ne peut jamais être un devoir d'en abandonner ni la profession, ni la prédication. Or, si un Prince faillible avoit droit d'ordonner de quitter la profession ou la prédication de toute religion qui n'est pas la sienne, ce seroit un devoir d'abandonner la profession ou au moins la prédication de la vraie religion lorsque le Prince l'ordonneroit. —Donc le Prince ne peut avoir droit d'ordonner de quitter une

religion qui n'est pas la sienne. Est-ce la majeure, la mineure, ou la conséquence que vous niez? La majeure est claire ; la mineure est fondée sur le principe que je viens de prouver, que tout droit suppose un devoir de la part de l'inférieur; l'argument est en forme, c'est donc une démonstration.

Le raisonnement ainsi présenté, votre rétorsion disparoît, car l'argument est fondé sur l'opposition des ordres du Prince avec les ordres de Dieu dans le cas où un Prince faillible voudroit ordonner quelque chose en matière de religion ; et cette opposition des deux volontés n'a pas lieu dans votre rétorsion. Vous me dites, de ce que le Prince ordonne des choses injustes, on conclûroit mal qu'il n'a pas en général droit d'ordonner, on conclûroit mal aussi qu'il a droit d'ordonner des choses injustes ; car ces choses ne seroient point injustes si elles étoient légitimement ordonnées. Le droit n'est pas plus opposé au droit que la vérité à la vérité. Ce n'est point parce que le Prince est faillible, qu'il n'a pas droit d'ordonner des choses injustes, c'est parce que ces choses sont injustes par l'hypothèse. —De même, ce n'est point parce que le Prince est faillible qu'il n'a pas droit de juger de la religion, mais parce qu'un Prince fail-

lible qui juge des choses de la religion fait une loi à laquelle ses sujets ne peuvent obéir en conscience.

Ni de ce que le Prince n'a pas droit d'ordonner des choses injustes, ni de ce qu'il ne peut proscrire une religion, on ne peut conclure qu'il n'ait pas en général droit de faire des loix qu'il juge conformes à l'intérêt de la société : et la raison que je vous en donne est très-bonne ; c'est que l'erreur dans l'exercice d'un droit légitime ne détruit pas ce droit, ou, ce qui est la même chose en d'autres termes, c'est que l'illégitimité d'un abus de pouvoir n'empêche pas que l'exercice de ce pouvoir réduit à ses justes bornes ne soit légitime, et par conséquent qu'on ne puisse dans un sens abstrait dire en général que l'usage de ce pouvoir est *un droit,* en sous-entendant toujours qu'il doit être réduit à ses justes bornes. Car prenez-y garde, puisqu'il est vrai que le Prince peut faire des loix injustes, on ne peut dire que dans un sens abstrait qu'il a droit en général de faire des loix, et ce n'est que par la restriction sous-entendue dans la proposition générale qu'on peut les concilier toutes deux. Supposons, en effet, que le Prince fasse une loi injuste. — Cette supposition renferme deux cas ;

1°. La loi peut être injuste en ce qu'elle commande une chose injuste, et que le sujet ne puisse exécuter sans crime. Il est clair que dans ce cas particulier le Prince n'a pas eu droit de faire cette loi, et que par conséquent la proposition générale n'est pas vraie sans restriction.

Dans le second cas, la loi n'est injuste qu'en ce qu'elle prive le citoyen de quelque droit, ou même de la vie, comme la condamnation à mort d'un innocent, ou la confiscation injuste des biens, ou même une simple atteinte donnée à la liberté des sujets par un commandement purement arbitraire. Il est encore vrai dans ce cas que la loi est injuste, et que le Roi passe ses droits comme dans le premier cas. Mais il y a une différence, c'est que dans celui-ci les sujets ont peut-être quelque devoir à remplir. — On peut dire que plutôt que de troubler la société, ils doivent souffrir cette injustice particulière qui ne fait tort qu'à eux; mais cela ne contredit point ce que j'ai avancé, que les droits et les devoirs étoient réciproques. Ce n'est pas au Prince qui abuse de son pouvoir, que ce particulier, victime de l'injustice, doit sa soumission: c'est plutôt à la partie innocente de la société qu'il n'a pas droit de troubler pour la réparation de l'injustice qu'il souffre provisoire-

ment, parce que dans l'ordre des desseins de Dieu, cette société est plus que lui. Et remarquez que je ne fonde ce devoir que sur l'*innocence* de cette partie de la société qui seroit troublée par la *révolte* contre un ordre injuste. Car quoique la société en général soit plus que le particulier, elle n'a pas pour cela droit de l'opprimer; il a des DROITS *même contre elle,* et il doit participer à ses avantages à proportion de sa mise. Ainsi, si, sans troubler cette partie innocente de la société qui n'a point de part au jugement inique, un homme injustement condamné pouvoit se soustraire au supplice, il en auroit le droit, et l'impuissance seule peut l'en empêcher. Il sera toujours vrai que le Prince ou le magistrat aura fait un crime, hors le cas de l'erreur invincible, en imposant une loi ou infligeant une condamnation injuste, et que celui qui souffrira de l'injustice pourra sans crime la repousser, pourvû qu'il ne trouble pas le reste de la société.

Dans le premier cas d'injustice dont j'ai parlé plus haut, il est bien clair que le Prince ne peut sans crime ordonner de faire une chose injuste, et qu'on est, dans ce cas, obligé de lui désobéir.

La question réduite à ces termes, à moins de donner aux Princes une autorité arbitraire et dont ils ne rendent pas *compte même* à DIEU,

on ne peut jamais dire qu'ils aient droit en général d'ordonner et de juger sans aucune exception. Et du moment que l'on suppose l'ordre injuste, c'est le cas de l'exception.

Or, quand dans le système de l'équité on demande si les Princes ont le droit de juger des choses de la religion, on demande s'ils le peuvent sans crime et sans empiéter sur les droits légitimes de leurs sujets, sans courir le risque de s'opposer à l'ordre de Dieu. On demande si, parce qu'ils sont Princes, leurs sujets sont obligés de leur obéir *en cette matière*. Je ne sais pas ce que c'est qu'une loi légitime à laquelle ce soit un crime de se soumettre. J'ai prouvé que ni le Prince ne peut ordonner, ni les sujets obéir sans crime sur les choses de la religion. Le droit n'existe donc pas, et la religion est dans le cas de l'*exception* au droit général qu'a le Prince d'ordonner.

Dans les choses civiles, quoique le Roi puisse se tromper, on dit qu'il a eu droit d'ordonner; mais lorsqu'il se trompe dans une chose civile, après avoir pris tous les moyens possibles de ne pas se tromper, qu'arrive-t-il? D'un côté, la nécessité où il est de prendre un parti, et la possibilité morale de l'erreur, l'exemptent du crime; de l'autre, la nécessité de présumer la justice dans des ordres revêtus de certaines formes,

et l'impuissance où sont les sujets de discerner certaines injustices particulières, ou de s'y opposer sans causer de plus grands maux, les obligent de s'y soumettre. C'est là le seul moyen d'expliquer raisonnablement votre maxime générale, que le Roi a toujours le droit d'ordonner, quoiqu'il puisse souvent ordonner des choses injustes.

Maintenant supposé que l'erreur soit bien connue de lui, que le Prince ait fait de propos délibéré une injustice, il est un tyran, et dans ce cas particulier il n'a point de droit; en un mot, on ne peut dire qu'il a droit en général d'ordonner que parce que l'on ne présume pas l'injustice ou l'abus du droit. Dès qu'on suppose cette injustice, on ne peut plus présumer le contraire. L'intolérance est une tyrannie et passe les droits du Prince comme toute loi injuste ; elle forme nécessairement une exception au droit général qu'il a d'ordonner, parce qu'elle est évidemment injuste.

Vous me direz que le Prince juge le contraire, et que la présomption est pour ses jugemens, ou du moins la provision, parce qu'il n'y a point d'autorité sur la terre qui puisse l'empêcher de les exécuter. — Qui doute que celui qui a la force en main ne se fasse toujours obéir? Un sultan fait couper la tête du premier venu. On a pu ordonner une St.-Barthelemy, établir une

Inqusition : mais n'y a-t-il point de tyrans? Eh bien ! un Prince intolérant en est un, par cela même ; et je n'ai pas prétendu autre chose. Si ses sujets sont en état de lui résister, leur révolte sera juste. Les Anglais ont chassé Jacques II, comme les Portugais ont déposé Alphonse qui s'amusoit à tuer les passans à coups de carabine par sa fenêtre. Si les sujets sont plus foibles, ils souffriront, mais Dieu les vengera. Tel est le sort des hommes dès qu'ils ne regardent pas *religieusement* la justice éternelle comme leur loi fondamentale ; marchant entre l'oppression et la révolte, ils usurpent mutuellement les uns sur les autres des droits qu'ils n'ont pas. On souffre de part et d'autre jusqu'à un certain point, et c'est ordinairement l'excès du mal qui force à chercher le remède ; mais il n'y a que la raison qui, en éclairant tous les hommes sur leurs droits respectifs, puisse établir la paix parmi eux sur des fondemens solides. Voilà pourquoi il est si fort à désirer qu'on prêche la tolérance.— Je ne vous en parlerai cependant pas davantage. Je crois à présent la question à peu près épuisée.— Je vous ai fait assez attendre cette lettre, vous verrez, à sa date et aux répétitions qui s'y trouvent, qu'elle a été faite à plusieurs reprises. Telle qu'elle est, je vous prie de me la renvoyer, ainsi que la précédente, où je vous demande le oui

ou le non sur chacune de mes propositions.

Quoique *le Conciliateur* soit dans mes principes et dans ceux de notre ami, je suis étonné des conjectures que vous avez formées. Ce n'est ni son style, ni le mien (1).

Le père peut enseigner ce qu'il croit la vérité, mais ne peut avoir d'autorité et faire sortir de sa famille ce que vous appellez un enfant discole. L'enfant, comme enfant, a des droits qu'il ne peut perdre par la seule volonté de son père; il faut que cette volonté soit fondée sur un droit antérieur, et le droit d'un père sur la conscience de son fils est contradictoire dès qu'on suppose qu'il y a une religion vraie, et que chacun a une âme à sauver.

Au reste, 1°. le trouble dans la petite société ne viendra pas de ce que l'enfant pensera autrement que le père, mais de ce que le père veut forcer son fils à penser comme lui. Ce n'est

(1) M. Turgot ne voulait pas alors avouer le *Conciliateur;* et l'ayant publié sous le nom de *Lettre d'un Ecclésiastique à un Magistrat*, quoiqu'il fût devenu Magistrat et eût cessé d'être Ecclésiastique, il n'aurait pu l'avouer sans lui ôter de la force qu'il avait cru devoir lui donner par la qualité supposée de l'auteur.

Quant au style, il avait affecté avec raison celui du personnage dont il jugeait que les fonctions pourraient donner plus de poids aux argumens qu'il désirait que le Gouvernement, les Tribunaux et le public adoptassent.

pas la différence des opinions, c'est l'intolérance qui s'oppose à la paix, et la crainte chimérique du trouble est précisément ce qui a troublé l'univers.

2°. La comparaison entre le magistrat et le père de famille, juste à certains égards, ne doit pas être trop poussée. Le père est tuteur nécessaire de ses enfans; il doit non-seulement les conduire dans les choses qui regardent les devoirs de la société; mais dans celles qui regardent leurs avantages particuliers. Le magistrat laisse et doit laisser aux particuliers le choix des biens qui leur sont personnels. Ils n'y ont pas besoin de lui, et il y seroit dans l'impossibilité de les bien diriger; l'exercice de son autorité est bornée à ce que les hommes se doivent les uns aux autres; et dire que chacun se sauve pour soi, ce n'est pas là une métaphysique contraire à la morale naturelle. — D'ailleurs, dans les choses où il s'agit du bonheur particulier des enfans sans aucun rapport à la société générale, je soutiendrai toujours que le devoir des pères se borne au simple conseil. C'est la façon de penser contraire qui a fait tant de malheureux pour leur bien, qui a produit tant de mariages forcés, sans compter les vocations. Toute autorité qui s'étend au-delà du nécessaire est une tyrannie.

3°. Ce n'est point parce que j'ai été frappé des inconvéniens d'une liberté illimitée, que j'ai dit que la société doit au peuple une éducation religieuse, puisque je veux qu'avec cette éducation la liberté reste illimitée, du moins quand les opinions n'attaquent point les principes de la société civile. C'est des inconvéniens de l'ignorance et de l'irréligion absolue que j'ai été frappé, et il n'y a aucune contradiction dans mes principes. L'établissement des fonds pour la subsistance des ministres d'une religion ne touche en rien aux droits de la conscience, et la distinction des fins de la religion et de la société ne prouve point que l'État ne puisse établir ainsi des ministres d'une religion, parce que le but de l'État n'est pas de montrer aux citoyens le chemin du salut dont il doit leur laisser le choix, mais de leur offrir une voie d'instruction utile. L'État n'est pas juge des moyens de se sauver, donc il ne doit pas forcer à prendre celui-ci ou celui-là. L'État juge de l'utilité d'une éducation religieuse pour les peuples, donc il peut en établir une, pourvu qu'il ne force pas : il est ici, pour suivre votre comparaison, à la place du père de famille ; il a la voie du conseil.

4°. Quand j'ai dit que la religion dominante l'est de fait, et non de droit, j'ai ajouté le mot

à la rigueur. On peut bien, si l'on veut, dire que la religion protégée par l'État est dominante de droit, pourvu qu'on ne prétende pas qu'elle soit adoptée par l'État comme vraie, ni que l'État puisse juger de sa vérité. Elle sera protégée, c'est-à-dire, que ses ministres auront des biens-fonds; mais cette protection ne doit jamais tourner contre les autres religions auxquelles l'État doit la liberté.

5°. La société peut choisir une religion pour la protéger, mais elle la choisit comme utile, et non comme vraie; et voilà pourquoi elle n'a pas droit de défendre les enseignemens contraires; elle n'est pas compétente pour juger de leur fausseté; elles ne peuvent donc être l'objet de ses loix prohibitives; et si elle en fait, elle n'aura pas droit de punir les contrevenans, je n'ai pas dit, les rébelles, il n'y en a point où l'autorité n'est pas légitime.

6°. Dès que la société n'a pas droit sur les consciences, elle n'a pas droit de bannir de son sein ceux qui refusent de se soumettre à ses loix sur la religion pour suivre leur conscience, attendu que les membres de la société ont des droits qu'elle ne peut leur faire perdre par des loix injustes. La patrie et le citoyen sont enchaînés par des nœuds réciproques. Or, que la

société n'ait aucun droit sur les consciences ; c'est ce dont on ne peut douter, s'il est vrai que l'Etat ne soit pas juge de la religion, et qu'il ne faille pas être mahométan à Constantinople et anglican à Londres. Dire que tous les délits sont des cas de conscience, et ceux même dont la violation blesse la société civile, c'est dire une chose vraie : mais qu'en conclut-on ? Dieu a pu punir Cartouche ; mais a-t-il été roué parce qu'il avoit offensé Dieu ? Tout ce qui blesse la société est soumis au tribunal de la conscience ; mais tout ce qui blesse la conscience n'est punissable par la société que parce qu'il viole l'ordre public ; or la société est toujours juge de cette violation, quoiqu'on allègue une conscience erronée. Et vous ne pouvez pas argumenter contre moi de cet aveu, parce que nous convenons tous deux que la religion ne blesse point l'ordre extérieur.

7°. Il me semble n'avoir pas supposé ce qui est en question sur les bornes des jurisdictions temporelles et spirituelles. Je suis parti d'un point convenu, que chacun a une âme à sauver, et qu'on ne se sauve pas pour autrui.

8°. Ce principe, que rien ne doit borner les droits de la société sur le particulier que le plus grand bien de la société, me paroît faux et dangereux. Tout homme est né libre, et il n'est jamais

jamais permis de gêner cette liberté, à moins qu'elle ne dégénère en *licence*, c'est-à-dire qu'elle ne cesse d'être *liberté* en devenant *usurpation*.—Les libertés comme les propriétés sont limitées les unes par les autres. La liberté *de nuire* n'a jamais existé devant la conscience. La loi doit l'interdire, parce que la conscience ne la permet pas. La liberté d'agir *sans nuire* ne peut au contraire être restreinte que par des loix tyranniques. — On s'est beaucoup trop accoutumé dans les gouvernemens à immoler toujours le bonheur des particuliers à de prétendus droits de la société. On oublie que la société est faite pour les particuliers; qu'elle n'est instituée que pour protéger les droits de tous, en assurant l'accomplissement de tous les devoirs mutuels.

9°. Je ne dispute pas à l'Eglise la jurisdiction sur la foi, les mœurs et la discipline qu'elle exerçoit sous les Empereurs payens. Je ne disconviens pas que l'Eglise et l'État, dans le fait, ne se soient enchaînés l'un à l'autre par bien des nœuds; mais je soutiens que ces nœuds sont abusifs et nuisibles à tous les deux dès qu'ils tendent à les faire empiéter l'un sur l'autre; cela s'appelle s'embrasser pour s'étouffer. La suprématie des Anglois, le pouvoir temporel des Papes, voilà les deux extrêmes de l'abus.

10°. Le dogme de l'infaillibilité n'est dangereux qu'autant qu'on le suppose faux. — Mais il est certainement faux ou inapplicable quand l'exercice de l'infaillibilité est confié à ceux qui ne sont pas infaillibles, c'est-à-dire, aux Princes ou aux gouvernemens; car alors naissent de là deux conséquences nécessaires, l'intolérance et l'oppression du peuple par le Clergé, et l'oppression du Clergé par la Cour.

11°. Les guerres albigeoises et l'Inquisition établies en Languedoc, la St.-Barthélemi, la Ligue, la révocation de l'édit de Nantes, les vexations contre les Jansénistes, voilà ce qu'a produit cet axiôme: *une loi, une foi, un Roi.*

Je reconnois le bien que le Christianisme a fait au monde; mais le plus grand de ses bienfaits a été d'avoir éclairci et propagé la religion naturelle. D'ailleurs, le plus grand nombre des chrétiens soutiennent que le Christianisme n'est pas le catholicisme; et les plus éclairés, les meilleurs catholiques conviennent qu'il est encore moins l'intolérance. Ils sont en cela d'accord avec toutes les autres sectes vraiment chrétiennes: car les signes caractéristiques du Christianisme sont et doivent être la *douceur* et la *charité.*

LE CONCILIATEUR,

OU

Lettres d'un Ecclésiastique à un Magistrat sur le droit des citoyens à jouir de la Tolérance civile pour leurs opinions religieuses ; sur celui du Clergé de repousser, par toute la puissance ecclésiastique, les erreurs qu'il désapprouve ; et sur les devoirs du Prince à l'un et à l'autre égard.

Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. La force ne peut jamais persuader les hommes ; elle ne fait que des hypocrites. Quand les Rois se mêlent de la Religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Accordez donc à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

M. de Fénélon, Archev. de Cambrai.

Avertissement de l'Éditeur.

En 1754, après de longues querelles entre les Parlemens et les Évêques au sujet des billets de confession et des refus de sacremens, il fut proposé au Roi, comme un moyen de contenter les deux partis, d'accorder aux Parlemens le droit de forcer les Évê-

ques à faire communier les Jansénistes, et de consoler le Clergé en lui rendant celui de persécuter les Protestans, en retirant à ces derniers la demi-tolérance de fait, dont l'administration devenue plus douce que la loi commençait à les laisser jouir sur quelques points.

Cette double injustice fut combattue par M. Turgot dans le petit ouvrage que nous allons transcrire, intitulé *le Conciliateur*.

Il n'en fit imprimer que fort peu d'exemplaires pour les Ministres, les Conseillers d'État et quelques amis. Le Roi lut cet écrit et fut persuadé; il ordonna le silence, ne persécuta et ne laissa persécuter personne. Tout s'appaisa comme de soi-même.

M. *de Condorcet* fit réimprimer cet ouvrage en 1788, et on en a fait une troisième édition en 1791, dont l'objet principal était de contribuer à calmer l'esprit d'intolérance entre le Clergé qu'on nommait *constitutionnel* et celui qu'on appellait *insoumis*.

M. *de Condorcet* avait dans son édition laissé subsister le titre trop vague *sur les affaires présentes*, qui pouvait convenir à la première édition et n'était pas entièrement déplacé lors de la troisième; mais qui dans aucune des trois ne donnait une idée nette de ce dont il était question. — On a cru aujourd'hui devoir énoncer dans le titre les trois objets que l'auteur traite en Théologien et en homme d'État.

M. *Turgot*, alors âgé de vingt-sept ans, était déjà Maître des Requêtes.

LETTRE PREMIÈRE.

1er. Mai 1754.

SEROIT-IL vrai, Monsieur, comme je l'ai entendu dire en quittant Paris, que le Roi songeât à renouveller les anciens réglemens contre les Protestans, et en même tems à donner gain de cause au Parlement contre le Clergé? Il ne m'a pas paru possible que, par l'inconséquence la plus frappante, le Conseil proposât à la fois deux excès aussi opposés, et prît dans l'une et l'autre affaire le parti le moins juste et le moins raisonnable.

Quoi donc! tandis qu'il seroit permis aux Évêques d'exclure les Protestans du nombre des citoyens, il leur seroit ordonné de distribuer les grâces du Ciel à ceux qu'ils en jugent indignes! N'est-ce pas la même autorité qui doit déclarer capables ou incapables de recevoir tous les sacremens? Faut-il moins de dispositions pour la communion que pour le mariage? Si le Prince peut obliger à donner le sacrement de l'eucharistie, pourquoi n'oblige-t-il pas à donner le sacrement dont il a voulu faire dépendre l'état de ses sujets? Le mariage n'a-t-il pas plus de rapport au civil que la communion? Pourquoi donc laisser aux Ecclésiastiques tant de li-

berté sur l'un, et vouloir la leur ôter sur l'autre? Pourquoi gêner les Protestans et favoriser les Jansénistes?

Le Conseil a sans doute fait ces réflexions, et il n'y a pas d'apparence que la fin de toutes les affaires présentes soit le projet bizarre de persécuter en même tems les Calvinistes et le Clergé.

Mais si le Conseil a fait ces réflexions, Monsieur, il faut qu'une grande partie du public ne les ait pas faites: rien n'est si commun que d'entendre dire aux mêmes gens et à des gens qui devroient être instruits, qu'il ne faut gêner personne, et en même tems qu'on doit traiter les Protestans de rebelles. *Pourquoi*, dit-on, *tourmenter les consciences?* et tout de suite on ajoute: *ne seroit-il pas mieux de tourner tout son zèle à la destruction du calvinisme?*

Cette contradiction ne viendroit-elle pas de deux idées bien vraies, qu'on ne distingueroit point assez? Je veux dire la nécessité de ne point contraindre les consciences dans l'ordre civil, et la nécessité de n'admettre qu'une religion dans l'ordre spirituel.

Vous savez qu'il y a deux sortes de tolérances: la tolérance civile par laquelle le Prince permet,

dans ses États, à chacun de penser ce qu'il lui plaît ; et la tolérance ecclésiastique par laquelle l'Église accorderoit la même liberté dans la religion. Ne confondroit-on pas aujourd'hui ces deux choses ? Ne seroit-on pas tantôt trop contraire aux Protestans, parce qu'on veut exclure la tolérance ecclésiastique ; et tantôt trop favorable aux Jansénistes, parce qu'on sent l'équité de la tolérance civile ?

J'ai imaginé, Monsieur, que c'étoit là la seule source des divisions actuelles ; j'ai cru même qu'en éclaircissant ces idées et en distinguant avec soin ces deux espèces de tolérances, il seroit aisé de voir quel parti la Cour doit prendre vis-à-vis des protestans et vis-à-vis du Clergé. J'ai fait plus, j'ai succombé à la tentation de mettre par écrit des réflexions que nous avons faites plusieurs fois ensemble ; je vous les envoie, vous jugerez si je leur ai donné toute la précision et toute la clarté nécessaires.

Voici, Monsieur, quels sont mes principes. — Il ne peut y avoir qu'une religion vraie. La révélation admise, toute religion qui s'écarte de la révélation est une imposture ; Dieu ne peut avoir qu'un langage.

Il n'y a donc qu'une seule voie de salut, parce que, hors de la véritable religion, il n'y

a aucun salut à espérer. Peut-on se promettre les récompenses du Seigneur, quand on n'est pas docile à sa voix?

Il est convenu entre nous que la religion chrétienne est cette seule religion vraie à laquelle il faut être soumis pour être sauvé; le nombre et l'éclat de ses miracles, la sainteté de sa doctrine, la foi de ses martyrs: tout nous annonce qu'elle nous a été donnée par celui qui commande aux élémens.

Comme il ne peut y avoir qu'une seule religion vraie, aussi dans cette religion ne peut-il y avoir qu'une seule foi, un seul culte, une seule morale. L'Église est la société des fidèles, qui soumis aux mêmes pasteurs, unis par la même croyance, participent aux mêmes sacremens. Il n'y a donc rien de si absurde que d'admettre dans l'Église cette liberté de conscience, cette tolérance ecclésiastique, qui tantôt augmente et tantôt diminue le nombre des articles de foi, qui outre ou pervertit la morale, qui dans une seule religion en introduit plusieurs, et qui rassemble toutes les erreurs où il ne doit y avoir qu'une vérité! Monstre inventé par Jurieu, dont l'esprit a su par une contradiction bizarre réunir cette licence d'opinions avec le fanatisme le plus aveugle et l'intolérance la plus cruelle.

Puisqu'il n'y a qu'une voie de salut, tous les hommes doivent la suivre, et empêcher les autres de s'en écarter. Ce que la prudence nous prescrit, la charité nous en fait un devoir pour nos frères, et nous ne devons rien épargner pour convertir les cœurs au Seigneur.

La conversion d'une âme dépendant de l'intime persuasion des vérités qu'on veut lui faire goûter, le véritable, le seul moyen de convertir est de persuader. Pour rendre quelqu'un bon Chrétien, il ne suffit pas de lui faire dire *je crois*, si la conscience n'avoue ce que la langue prononce; ce seroit rendre coupable d'un parjure celui qu'on voudroit retirer de l'erreur; on n'est *converti* qu'autant qu'on est *convaincu*.

Outre ce moyen de convertir, l'Église doit en avoir un particulier qui soit propre en même tems à punir et à corriger. La société des fidèles ne devant admettre qu'une seule croyance, elle doit pouvoir retrancher de son sein ceux qui enseignent une doctrine contraire à la sienne.

L'excommunication, l'anathême, sont donc des peines que l'Église a droit d'infliger, pour punir les rebelles, et se conserver sans tache. Toute religion, toute société peut exclure ceux qui ne pensent pas comme elle; sans cela elle

ne se conserveroit pas cette unité précieuse qui lui est nécessaire pour subsister.

Mais ce que peut faire la société des fidèles, chaque fidèle ne le peut pas. Il n'appartient à personne de dire anathême à son frère; on n'a que la voie de la persuasion, qu'il ne faut jamais négliger, pour y suppléer par celle de l'aigreur et des menaces.

L'Église elle-même ne peut avoir pour punir que la voie de l'excommunication; toute punition corporelle lui est interdite, parce que le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde. La religion conseille aux Chrétiens les austérités de la pénitence; mais ses ministres ne sont pas en droit de les y contraindre par la force: il n'y a que l'apôtre encore charnel, qui ait pu désirer que le feu du ciel descendît sur les Samaritains qui ne vouloient pas recevoir le Fils de Dieu (1). Jésus-Christ est venu pour sauver les âmes et non les perdre. Les tourmens rendent malheureux dans ce monde, mais ils ne rendent

(1) *Vis dicamus ut ignis descendat de Cœlo et consumat illos.... Et conversus Jesus increpavit illos dicens: nescitis cujus spiritûs estis; Filius hominis non venit animas perdere sed salvare.* Luc. 9.

pas heureux dans l'autre (2). Pour qu'une religion subsiste dans un État, il n'est pas nécessaire qu'elle soit la religion du Prince. On sait les progrès étonnans que le Christianisme a faits sous les Empereurs payens; on sait ceux qu'il fait tous les jours par le zèle de nos Missionnaires; les sujets peuvent être fidèles, et le Prince n'être pas encore éclairé.

Quoiqu'une religion ne soit pas la religion du Prince, elle ne s'en gouverne pas moins d'une manière fixe et invariable; elle n'en a pas moins ses loix, sa croyance, sa coutume, et son culte. L'Eglise sous les Nérons fixoit ses articles de foi, comme sous les Constantins; elle excluoit également de son sein ceux qui déchiroient ses entrailles.

Quand un Prince embrasse une religion, il n'a pas droit d'y rien changer; il devient disciple et non réformateur. La profession de foi n'ajoute rien à la puissance. Auguste étoit aussi maître que Constantin, Trajan que Théodose.

S'il s'élève quelque dispute dans la religion,

(2) L'Officialité, telle qu'elle est actuellement, est donc un tribunal où les Évêques n'ont pas assez du pouvoir qui leur appartient, et ont trop de celui qui ne leur appartient pas. (*Note de l'Auteur.*)

le Roi n'a donc aucun droit à sa décision. Avant qu'il l'eût embrassée, cette dispute eût été terminée par les loix de cette religion : ces mêmes loix doivent subsister ; elles ne peuvent dépendre de la croyance incertaine du Prince ; elles deviennent respectables pour lui, mais il n'en est pas l'arbitre.

Un Prince qui devient chrétien est donc un fidèle de plus qui se soumet à la vérité : mais dans l'ordre de la religion, ce n'est qu'un simple fidèle ; c'est un enfant que l'Eglise reçoit, ce n'est pas un maître qu'elle se donne.

Un Prince chrétien ne peut donc pas plus qu'un simple fidèle dire anathême à ses frères : à la vérité, placé dans un rang où les exhortations sont plus puissantes, les conseils plus efficaces, les exemples plus impôsans, il doit chercher à ramener par tous ces moyens ceux qui se sont écartés de la vérité ; mais loin de lui les voies de contrainte et d'autorité. Dans la religion, le Prince a plus d'obligations qu'un particulier ; il n'a pas plus d'empire.

Mais si le Prince n'a pas le droit de dire anathême à ses frères, il n'a pas non plus celui de les punir, lorsqu'ils ne pensent pas comme lui. On ne peut punir, que lorsqu'on peut commander. Si Jésus-Christ reprend l'Apôtre intolé-

rant, que diroit-il au Prince persécuteur? C'est se méfier du DIEU qu'on sert que d'employer pour établir son culte les armes fragiles de l'autorité humaine. La religion établie malgré les persécutions, auroit-elle besoin du bras du Prince pour se soutenir? C'est être chrétien que de désirer que tout le monde le devienne; c'est être tyran que d'y contraindre le dernier des sujets.

Quoique ces principes me paroissent démontrés, Monsieur, je sens qu'ils ne le paroîtront pas à tout le monde. Mais avant de les justifier plus amplement, je me hâte d'en tirer les conséquences relatives aux affaires présentes, persuadé qu'un des meilleurs moyens de faire goûter un sentiment, est d'en montrer l'utilité.

Le Prince a quatre sortes de personnes à contenter: les protestans, les jansénistes, les Evêques, et le Parlement. Il paroît difficile de les satisfaire tous. Chaque parti a ses préjugés; mais ce ne sont pas les préjugés qu'il faut consulter; la faveur même ne doit avoir aucune part dans cette occasion. La justice seule doit décider. Que le Prince ne fasse exactement que ce qu'il a droit de faire, chaque parti se plaindra d'abord de ce qu'il n'aura pas fait davantage en sa faveur; mais bientôt après, chaque parti le bénira d'avoir su rendre à chacun ce qui lui est dû.

Or, voici ce que le Roi est en droit de faire.

Il doit dire aux protestans : « Je gémis et je » dois gémir de vous voir séparés de l'unité ; » la persuasion où je suis que la vérité ne se » trouve que dans le sein de l'Église catholique » et la tendresse que j'ai pour vous, ne me per- » mettent pas de voir votre sort sans douleur. » Mais quoique vous soyez dans l'erreur, je ne » vous en traiterai pas moins comme mes enfans. » Soyez soumis aux loix ; continuez d'être utiles » à l'État dont vous êtes membres, et vous » trouverez en moi la même protection que mes » autres sujets. Mon apostolat est de vous rendre » tous heureux. »

Il doit dire aux jansénistes : « Je voudrois » que l'Église fût sans division, mais il ne » m'appartient pas de les terminer ; je vou- » drois qu'on pût ne pas vous dire anathême, » mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de » le suspendre, ou de le prononcer. Je suis fi- » dèle et je ne suis pas juge. Tout ce qui me » regarde, c'est de vous faire jouir tranquille- » ment de votre état de citoyens : ce n'est que » sous ce rapport que je dois m'intéresser à » vous. Ne craignez donc ni peine, ni exil, ni

» prisons. Fasse le Ciel que la paix revienne
» dans l'Église ! Mais malheur à moi si ses divi-
» sions en entraînoient dans l'État ! »

Il doit dire aux Evêques : « Personne ne res-
» pecte plus que moi votre voix ; je suis soumis
» à vos décisions ; je n'aurai d'autre foi que la
» vôtre : mais jamais je ne me mêlerai des af-
» faires de la religion. Si les loix de l'Eglise
» devenoient celles de l'Etat, je mettrois la
» main à l'encensoir ; or je n'ai aucun droit pour
» exiger de mes sujets qu'ils pensent comme
» moi. Employez vos exemples, vos exhorta-
» tions pour les convertir ; mais ne comptez pas
» sur mon autorité. Si j'étois assez malheureux
» pour n'être pas chrétien, serois-je en droit de
» vous obliger à cesser de l'être. Vous avez vos
» loix pour terminer les divisions, je vous en
» laisse les arbitres ; mais je ne prêterai point
» des armes temporelles à l'autorité spirituelle.
» Inutilement me presseriez-vous de tourmenter
» les protestans et les jansénistes, d'exiler les
» uns, d'emprisonner les autres, de les priver
» tous de leurs charges ; je vous dirai avec le
» même esprit que vous admirez dans Gamaliel :
» *Sans doute que leur doctrine est l'ouvrage*
» *des hommes ; Dieu saura bien la dé-*

» *truire* (1). Comptez donc sur ma soumission » comme fidèle; comme Roi, ne comptez que » sur la même justice que je dois à tous mes » sujets. »

Il doit dire aux Parlemens : Mon autorité et » la vôtre se confondent; je vous ai confié mon » pouvoir, et je ne songe pas à le retirer; mais » vous ne pouvez en avoir plus que moi-même; » je n'en ai aucun dans l'ordre spirituel : mon » empire n'est pas établi pour sauver les âmes. » Votre jurisdiction ne peut donc avoir plus » d'étendue; laissez aux Evêques le soin de ter- » miner les divisions de l'Eglise; ayez seule- » ment attention que mes sujets ne soient pas » inquiétés dans leur honneur, dans leur for- » tune, dans leur vie; réservez-vous tout ce » qui les regarde comme citoyens; laissez à » l'Eglise tout ce qui les regarde comme fi- » dèles. »

Voilà, Monsieur, ce que le Roi est en droit de dire à chaque parti, suivant les principes que j'ai établis : tout autre langage deviendroit nécessairement celui de l'usurpation; et favorisant

(3) *Discedite ab hominibus istis, et sinite illos, quoniam si est ex hominibus consilium hoc, aut opus, dissolvetur.* Act. V, 38.

un

un parti contre l'autre, exclura toujours la paix et la tranquillité. Mais il est tems d'établir plus au long ces principes, et de répondre aux difficultés qu'on peut faire contre tout ce que je viens de dire. Ce sera pour la lettre suivante.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE IIe.

A..... le 8 Mai 1754.

TOUT ce que j'ai dit ci-dessus, Monsieur, est fondé sur le principe de la tolérance civile. Quoique tous les hommes soient portés à l'admettre, on est si accoutumé à l'entendre proscrire, qu'on craint presque en l'adoptant, de se rendre coupable de témérité, et de paroître indifférent sur la religion. Nous avons le cœur tolérant; l'habitude nous a rendu l'esprit fanatique. Cette façon de penser trop commune en France, est peut-être l'effet des louanges prodiguées à la révocation de l'édit de Nantes: on a déshonoré la religion pour flatter Louis XIV; il faut donc montrer plus au long que la tolérance ecclésiastique est la seule que la religion exclue, et que cette même religion proscrit l'intolérance civile. Pour le faire voir, je n'aurai recours à aucune

de ces raisons purement humaines, qui peuvent éclairer la foi du chrétien, mais qui ne doivent pas la guider. J'ai appris à ne connoître dans la religion que l'autorité; je donnerai pour garans de mon sentiment JÉSUS-CHRIST et les Pères de l'Eglise : vous trouverez, Monsieur, dans les ouvrages de ces derniers, les mêmes raisonnemens que nous avons faits plusieurs fois; revêtus de leur autorité, ils vous paroîtront plus respectables.

Je vous ai déjà montré JÉSUS-CHRIST reprenant ses Apôtres qui vouloient que le feu du ciel tombât sur les Samaritains; chaque instant de sa vie est marqué par un trait du même esprit. Il ne dit pas à ses Disciples d'implorer le secours des Princes pour contraindre les infidèles, et d'employer l'autorité humaine pour ramener les âmes à lui, mais il leur dit de laisser croître l'ivraie au milieu du bon grain jusqu'au tems de la moisson, où le Maître lui-même en fera le discernement. Il fait des miracles pour convaincre les esprits, et non pour subjuguer les corps. Si ses Apôtres lui proposent d'éloigner les soldats qui viennent pour se saisir de lui, il leur répond qu'une légion d'Anges seroit prête de venir à ses ordres pour exterminer ses persécuteurs, mais que son royaume n'est pas

de ce monde. Il fait un miracle pour leur apprendre à ne pas confondre les droits de Dieu et ceux de César, les choses du ciel avec celles de la terre. S'il leur dit d'engager tout le monde à venir au souper du Père de famille, quelque fortes que soient ses expressions, elles ne signifient que la vivacité du zèle dont ses Ministres doivent être animés. Pressez-les d'entrer, leur dit-il; et une preuve qu'il n'a pas voulu dire *contraignez-les*, c'est que les convives ont toujours été les maîtres de refuser, et que d'autres ont été invités à leur place. Si ses Apôtres eux-mêmes veulent le quitter, il ne leur dit que ces paroles tendres: *Et vous aussi, vous voulez donc vous en aller!* Et comment auroit-il approuvé la contrainte? Ce sont moins les hommages extérieurs qu'il demande, que le sacrifice du cœur et l'adhésion de l'esprit. Un consentement donné à la crainte ou à l'intérêt ne rend pas chrétien; pour l'être, il faut croire: l'autorité peut bien arracher un sacrifice, mais elle ne peut persuader. Ce n'est donc pas là la voie que JÉSUS-CHRIST a marquée à sa religion pour s'étendre; il a même exclu les peines que la loi judaïque ordonnoit contre les infracteurs (3). L'Enfant prodigue qui quitte

(3) Ces loix de la religion juive ne peuvent faire une

la maison paternelle, n'est point poursuivi pour servir d'exemple; on désirera, mais on ne précipitera pas son retour.

Tel est, Monsieur, l'esprit de l'Evangile. Je me défierois cependant de moi-même, et je croirois l'avoir mal compris, si je ne voyois les mêmes sentimens dans les Pères. Vous serez étonné de la force avec laquelle les fondateurs de notre religion prêchent cette même tolérance, si contraire aux idées de quelques personnes peu instruites.

« Il n'y a que l'impiété, » dit *Tertullien*, « qui ôte la liberté de religion, et qui prétende » enchaîner les opinions sur la Divinité, en » sorte qu'on ne puisse adorer le DIEU qu'on » veut, et qu'on soit forcé de croire celui qu'on » ne veut pas. Que nous importent les sentimens » des autres? La force n'appartient point à la

---

objection contre la tolérance. Chez le peuple Juif, DIEU étoit Roi. La religion étoit donc nécessairement confondue avec l'État. C'étoit être criminel de lèze-Majesté que de violer la loi. D'ailleurs ces loix ne s'étendoient qu'à ceux qui y étoient soumis, comme les loix d'un monastère. La religion Juive étoit très-tolérante d'ailleurs pour les opinions purement spéculatives. Le Sadducéisme même qui nioit la résurrection des corps, n'étoit pas excepté de sa tolérance. (*Note de l'Auteur.*)

» religion ; on doit l'embrasser de plein gré, et » non par contrainte (4). »

« Le propre de la vraie religion, » dit *S. Athanase*, « n'est pas de contraindre, mais de per- » suader.... C'est ce que JÉSUS-CHRIST vou- » loit nous faire entendre, quand il disoit au » peuple : *si quelqu'un veut venir à moi ;* et » à ses Apôtres, *et vous aussi, vous voulez* » *donc me quitter* (5) *!* »

« La foi, » dit *S. Ambroise*, « vient de la » volonté, et non de la nécessité (6). »

« Si quelqu'un ne veut pas croire », dit *S. Chrysostôme*, « qui est-ce qui a droit de » de l'y contraindre (7) ? »

« Ce n'est pas, » dit *Théophilacte*, « que » je veuille commander à votre foi, qui doit » être volontaire ; car qui peut faire croire quel- » qu'un malgré lui (8)?

Mais personne n'a parlé sur ce point plus fortement que *Lactance.* « Il faut défendre la

---

(4) *Ad Scapulam.*

(5) *Ad solis, vit. agent.*

(6) *Fides voluntatis est, non necessitatis.*

(7) *Si quis nolit credere, quis habet cogendi jus ?*

(8) *Non quod fidei vestræ imperem quæ voluntaria est : quis enim ad hanc invitum cogit et nolentem?*

» religion, » dit-il, « non par le meurtre, mais » par le martyre; non par la persécution, mais » par la patience; non par le crime, mais par » la foi.... Si vous voulez défendre la religion » par les supplices, vous ne la défendez pas, » vous la souillez, vous la transgressez. Rien » n'est si volontaire que la religion.... Nous » ne demandons pas qu'on adore DIEU mal- » gré soi; et si quelqu'un ne le fait pas, nous » n'avons pas contre lui de colère..... C'est » dans la religion, » dit-il ailleurs, « que la li- » berté a établi sa demeure (9). »

« Vous comprenez, » disoit *S. Hilaire* à l'Empereur *Constance*, « qu'on ne doit con- » traindre personne, et vous ne cessez de veiller » à ce que chacun de vos sujets jouisse des » douceurs de la liberté..... Permettez aux » peuples de prendre pour guides ceux qu'ils » voudront.... Il n'y aura alors ni divisions » ni murmures..... DIEU a plustôt montré » qu'on devoit le connoître qu'il ne l'a exigé... » Il a rejetté tout hommage forcé. Si on em- » ployoit la violence en faveur de la vraie foi, » les Évêques s'éleveroient et diroient: *DIEU* » *est le* DIEU *de tous les hommes, il n'a*

(9) *Lib.* 10. *Institut. cap.* 20 *et cap.* 7.

» *pas besoin d'un hommage involontaire ;*
» *il rejette toute profession forcée ; il ne*
» *faut pas le tromper, mais le servir ; c'est*
» *pour nous et non pour lui que nous devons*
» *l'adorer. Je ne puis recevoir que celui qui*
» *veut, écouter que celui qui prie, mettre*
» *au nombre des Chrétiens que celui qui*
» *croit.—O douleur!* » dit-il encore, « *les hom-*
» *mes protègent la religion de Dieu* (10)! »

S. Augustin lui-même, qui n'a pas toujours été porté à la douceur, disoit aux Manichéens : « que ceux-là sévissent contre vous, qui igno-
» rent combien il est difficile de découvrir la
» vérité et d'éviter les erreurs. Pour moi je
» ne puis sévir contre vous ; je vous dois les
» mêmes égards et la même douceur qu'on me
» devoit et qu'on a eus pour moi, lorsque j'étois
» comme vous aveugle et insensé (11). »

Tel a toujours été le langage des Pères ; j'ai abrégé leurs témoignages pour n'être pas obligé de répéter les mêmes raisons. Leurs ouvrages ont presque tous été écrits quand les Payens persécutoient les Chrétiens. Quelque différence sensible qu'il pût y avoir entre les traits de

(10) *Ad Constant. et ad Aux.*
(11) *Cont. Manich.*

mensonge qui accompagnoient le paganisme, et les caractères de vérité que portoit avec soi la religion Chrétienne, les Pères, pour éloigner les persécutions, ne disoient point aux Empereurs payens: c'est à tort que vous persécutez une religion qui nous a été donnée par le Tout-Puissant; l'autorité ne doit être employée que pour la vérité, et nous seuls vous l'annonçons. Ce n'étoient pas là les armes dont ils se servoient pour arrêter le glaive des persécuteurs; c'étoit contre la persécution elle-même, contre l'autorité civile qui se mêloit de commander aux esprits, contre la nécessité qu'on vouloit leur imposer d'adorer ce qu'ils ne croyoient pas; c'étoit contre *la contrainte*, en un mot, qu'ils dirigeoient toutes leurs attaques; ils la regardoient comme le caractère distinctif de toutes les fausses religions (12).

---

(12) On se sert encore des mêmes armes dans tous les traités faits pour combattre la religion payenne, et plus particulièrement le mahométisme. On y prouve qu'une religion dont les apôtres ont exercé leur mission l'épée à la main, ne peut être que fourberie et imposture; mais si le sang que Mahomet a répandu prouve si victorieusement contre lui, n'est-ce pas déshonorer la religion Chrétienne que de prétendre la soutenir par les mêmes moyens. (*Note de l'Auteur.*)

L'Histoire Ecclésiastique nous fournit un bel exemple de cette manière de penser, dans un des Saints les plus célèbres qu'ait eu l'église d'Occident. Saint Martin ne voulut pas communiquer avec quelques Évêques d'Espagne, qui n'avoient d'autre tort que d'avoir demandé à l'Empereur Maxime la mort des Priscillianistes; et lorsqu'à la sollicitation de ce Prince, et pour sauver la vie à ces mêmes hérétiques, il se fut laissé ébranler dans cette résolution, son historien nous apprend que cette complaisance fut pour lui le sujet du repentir le plus amer; « tant » il paroissoit horrible », dit M. l'Abbé de Fleury (Discours sur l'Histoire Ecclésiastique), « que des Évêques eussent trempé dans la mort » de ces hérétiques, quoique leur secte fût une » branche de l'hérésie détestable des Mani- » chéens. »

Je sais que dans la suite quelques Ministres de l'Église, excités par un zèle indiscret, ont armé le bras des Princes contre les hérétiques; mais si leur conduite en cela fait honneur à leur foi, elle n'en fait pas assurément à leur charité. Quand même, par des raisons humaines dont la religion rougit, quelques Évêques, dans les siècles postérieurs, auroient intéressé les Princes dans la cause de la religion, que peut

faire leur autorité contre celle des premiers Pères de l'Église, qui vivoient dans des tems moins éloignés de JÉSUS-CHRIST et dans les siècles de persécutions, c'est-à-dire, dans un tems où la doctrine étoit la plus pure, et où les passions ne pouvoient pas influer sur leur langage? Le Concile de Tolède défend *qu'on fasse violence à personne pour l'obliger à croire* (13). Ximenès enfreint les décrets du Concile pour étendre l'Inquisition. Ximenès suit un zèle aveugle; mais les décrets du Concile n'en sont pas moins respectables.

Voilà donc, Monsieur, la tolérance civile vengée des insultes de ceux qui imaginent que pour être chrétien il faut être persécuteur. Il ne me reste plus qu'à répondre aux difficultés qu'on peut faire, tant sur les principes déjà établis, que sur les conséquences que j'en ai tirées. « Quoi! dira-t-on, le salut des âmes » n'est-il pas une chose assez intéressante pour » mériter l'attention du Prince? Ne doit-il pas » employer toute son autorité pour remettre » ses sujets dans la voie du Ciel? Et comment » pourra-t-il remplir ce devoir, s'il est tolérant? »

---

(13) *Præcepit Synodus nemini deinceps ad credendum rem inferre.*

1°. Si l'utilité d'une chose rendoit légitimes tous les moyens de la procurer, chacun pourroit dire à son voisin : *sois Catholique, ou je te tue.* Inutilement observeroit-on qu'un particulier n'a aucun droit sur la vie d'un autre. Cet exemple démontre que l'utilité ne peut pas donner ce droit, même au Prince, qui ne l'a pas par sa dignité. Quelque avantageux que puissent être des droits, s'ils sont usurpés, ils sont injustes. Il n'y a point de principe plus pernicieux que celui qui autoriseroit à être utile aux autres malgré eux. Il est utile, sans doute, que tout le monde fasse son salut; mais il seroit impossible et même dangereux que le soin en fut remis à l'autorité humaine; impossible, puisque ce ne seroit pas être Chrétien, que de ne l'être que parce que le Prince le voudroit : dangereux, puisque ce seroit exposer les peuples à toutes sortes de vexations. De plus, si ce principe étoit vrai, le Prince auroit droit de punir ses sujets pour les fautes journalières, comme les mensonges, les excès dans le boire et dans le manger, etc., fautes qui ne sont pas moins contraires au salut que l'hérésie et l'infidélité. Il me semble qu'on est sur cet article d'une inconséquence extrême : on regarderoit comme un tyran celui qui pu-

niroit pour un mensonge; on loue quelquefois celui qui punit pour une erreur. Une faute contre la charité est-elle donc plus excusable, moins dangereuse à la société, moins nuisible au salut, qu'une faute contre la foi ?

« Ce n'est pas le Prince, dit-on, qui se mêle » de décider; il suit et fait exécuter les décisions » de l'Église. Le Concile de Trente a proscrit les » Protestans, la Constitution proscrit les Jansé- » nistes; le Prince a fait de ces décisions des » loix de l'État; ceux qui y contreviennent en- » freignent les loix du royaume; ils peuvent être » punis sans que pour cela le Roi soit regardé » comme s'étant mêlé des affaires de la religion. »

Mais le Roi a-t-il le droit de faire une loi de l'État, du Concile de Trente, ou de la Constitution ? Les premiers Pères de l'Église ne demandoient pas aux Princes payens de faire de l'Évangile une loi de l'Empire. Ils ne leur demandoient que la liberté de professer leur religion, et ils les remercioient lorsqu'ils avoient le bonheur de l'obtenir. C'est toujours à ces premiers tems qu'il faut remonter, pour fixer les bornes des deux puissances. Quand les Princes sont devenus chrétiens, les Évêques pour se mêler des affaires d'État ont demandé que leurs décisions fussent des loix du royaume.

Les Princes, ou par zèle, ou par intérêt, s'imaginant avoir par là plus d'autorité sur leurs sujets, ont cru devoir y condescendre : les uns et les autres se sont trompés ; ils ont perdu des deux parts en voulant usurper ; chacun s'est attribué des droits qu'il n'avoit pas, et par conséquent chacun a dérogé aux droits qu'il avoit ; car la même loi étant devenue loi de l'Église et de l'État, comment leurs prétentions auroient-elles pu être éclaircies ?

Mais remontons à l'origine des choses, nous verrons la religion telle qu'elle devroit toujours être, séparée du gouvernement ; l'Église occupée du salut des âmes, l'Empire occupé du bonheur des peuples ; l'un et l'autre ayant ses loix distinctes, comme les choses du Ciel doivent l'être de celles de la terre. Faire un édit d'une décision de l'Église, ce n'est pas à la vérité usurper vis-à-vis d'elle le droit de fixer les articles de foi ; mais c'est l'usurper vis-à-vis des peuples ; c'est les obliger à s'attacher à l'Église qu'on regarde comme la véritable ; c'est les contraindre à adopter un sentiment, parce qu'il nous paroît le plus vrai ; c'est, parce qu'on croit une chose, la vouloir faire croire aux autres : n'est-ce donc pas là dominer sur les consciences, et se mêler des affaires de la religion ? Si le Roi

de France peut faire du Concile de Trente et de la Constitution des loix de l'État, le Roi d'Angleterre n'en pourroit-il pas faire autant de la suprématie, le Turc de l'alcoran, chaque Prince de sa religion? Cette idée nous révolte, parce que dans les pays étrangers nous serions les persécutés : ne doit-elle pas nous révolter de même quand nous pouvons être les persécuteurs.

« Mais, ajoutera-t-on, le Prince sera donc » obligé de tolérer dans ses États toutes sortes » de religions, celles-là même qui seroient con- » traires au bien de la société, qui ordonne- » roient des sacrifices humains, etc.? » — A Dieu ne plaise que j'établisse jamais des principes si contraires au bonheur de la société! je ne cherche qu'à lui être utile. — Les actions sont la seule chose qui intéresse l'État dans la religion. Quant à la doctrine, et même à la morale, dans les objets de pure spéculation, elles doivent lui être indifférentes. Or, les actions sont contraires au bien de la société, ou ne le sont pas. Si elles n'y sont pas contraires, pourquoi défendroit-on d'en faire un acte de religion? Si elles le sont, elles sont déjà proscrites, et ne peuvent jamais être autorisées. Il est indifférent à l'État que chaque jour je purifie mon corps par différentes ablutions; cette

pratique peut être superflue, mais elle ne peut être dangereuse: les Rois n'ont pas droit de m'empêcher d'en faire une cérémonie religieuse, mais il est défendu de tremper ses mains dans le sang des autres. Si je prêche une religion qui le permet, le Prince peut, il doit même me proscrire; mais c'est moins l'action religieuse que l'action criminelle qui sera défendue; ce ne sera un crime d'immoler, que parce que c'en est déjà un de tuer. Les peuples ne sont pas indépendans des Rois dans leurs actions ; ils ne le sont que dans l'hommage qu'ils prétendent en faire à la Divinité.

« Si le Roi, poursuit-on, est obligé de per-
» mettre toutes les religions dont la doctrine
» n'est pas contraire au bien de l'État, quel
» assemblage monstrueux de sentimens allez-
» vous introduire? Croyez-vous que la paix
» puisse subsister dans des esprits remplis de
» principes si opposés? L'unité de religion
» n'est-elle pas nécessaire dans un gouverne-
» ment? Nos campagnes fument encore du sang
» répandu dans les guerres de religion. »

Je sais de combien de guerres les hérésies ont été la source ; mais n'est-ce point parce qu'on a voulu les persécuter? L'homme qui croit de bonne foi, croit encore avec plus de fermeté;

quand on veut le forcer de changer de croyance sans le convaincre ; il devient opiniâtre alors ; son opiniâtreté allume son zèle, son zèle l'enflamme ; on a voulu le convertir, on en a fait un fanatique, un furieux. Les hommes dans leurs opinions ne demandent que la liberté ; si vous voulez la leur ôter, vous leur mettez les armes à la main ; supportez-les, ils resteront tranquilles, comme les Luthériens le sont à Strasbourg. C'est donc l'unité de religion à laquelle on veut contraindre, et non la multiplicité d'opinions qu'on tolère, qui occasionne les troubles et les guerres civiles. Les payens permettoient toute opinion, les Chinois suivent les mêmes principes, la Prusse n'exclut aucune secte, la Hollande les réunit toutes, et ces peuples n'ont jamais eu de guerre de religion. L'Angleterre et la France ont voulu n'avoir qu'une religion ; Londres et Paris ont vu ruisseler le sang de leurs habitans.

« Mais les assemblées qui sont nécessaires » pour chaque religion, ne pourront-elles pas » devenir dangereuses ? » — Oui, sans doute, si vous les proscrivez, on n'y sera occupé alors que des moyens de se soutenir et de venger sa foi opprimée. Mais laissez aux hommes la liberté de se trouver dans les mêmes lieux, pour offrir

offrir à DIEU le culte qu'ils jugent lui être agréable ; et leurs assemblées, quel que soit ce culte, ne seront pas plus dangereuses que celles des catholiques. Toutes ont pu servir de prétexte à des esprits séditieux, aucune n'en servira lorsqu'elles seront libres ; et si quelqu'un mal intentionné venoit à en abuser, il seroit facile d'arrêter les progrès du mal. Les assemblées des Protestans sont secrettes, parce qu'elles sont défendues ; autorisées, elles seroient aussi publiques que les nôtres : pourquoi veut-on que l'assemblée d'une secte soit plus nuisible à l'État que l'assemblée d'une autre? Qu'en Angleterre ce soit celle des Catholiques, en France celle des Protestans, partout celle qui ne pense pas comme le Prince? Toute assemblée civile qui est séditieuse doit être interdite ; toute assemblée religieuse doit être permise, parce qu'elle est toujours indifférente.

« Mais, dira-t-on encore, n'y aura-t-il pas « un milieu entre la persécution et la tolérance ? » Sans employer les châtimens, le Prince ne » peut-il pas exclure des charges ceux qui ne » pensent pas comme lui, les punir par l'exil, » par, etc. ? »

Le Prince, en ces matières, n'est pas plus en droit d'infliger des peines légères, que d'en in-

fliger de considérables; il faut être juge pour punir. La liberté, l'honneur, la fortune des sujets, ne sont pas des biens dont le Prince puisse disposer plus que de leur vie. Si le Roi peut exiler un Janséniste, il peut lui enjoindre de ne l'être pas; car l'exil est une punition, une privation de la liberté. — Quant aux charges, autre chose est de ne les point donner aux individus que l'on n'en croit pas dignes, (ce qui est un droit, ou pour mieux dire un devoir incontestable des Princes et des Gouvernemens), autre chose d'en déclarer *incapable* toute une classe de citoyens, dans laquelle on peut rencontrer, et l'on sait même qu'il existe beaucoup d'hommes de capacité et de vertu. Alors c'est avilir cette classe. Mais peut-on, doit-on avilir en masse, des hommes qui n'ont commis aucun délit? Voulons-nous être de meilleure foi? Demandons-nous ce que nous pensons de la loi qui, en Angleterre, exclut des charges les Catholiques; et ce que nous nous répondrons en notre faveur, répondons-nous le en faveur de nos frères errans.

« Mais cette tolérance qu'on accorderoit aux » Protestans, seroit une véritable intolérance » contre les Evêques qu'on forceroit sans doute » à les marier. »

Je ne prétends pas obliger les Évêques à

donner un sacrement malgré eux ; c'est un bien dont je leur laisserai toujours l'administration : mais je voudrois que ce ne fût ni le sacrement de Baptême, ni celui de mariage qui fixât l'état des citoyens (14). J'en reviens toujours aux premiers tems de l'Eglise ; les enfans étoient légitimes, et jouissoient de l'héritage de leurs pères, sans l'un et l'autre de ces sacremens. Il est encore mille moyens de rendre leur état indépendant.

« Mais le Prince souffrira donc que ses sujets » soient vexés par les Evêques, que ceux-ci » dominent sur les consciences, et refusent les » Sacremens aux Jansénistes? »

Le Prince souffrira ce qu'il n'est pas en droit d'empêcher, ce qu'il ne peut empêcher qu'en commettant une injustice, c'est-à-dire en usurpant les droits de l'Église, et en tourmentant lui-même ses sujets. Je ne conçois pas comment on ne veut pas comprendre que le Roi ne peut enjoindre aux Évêques de donner les sacremens aux Jansénistes, qu'en s'arrogeant le

(14) On voit que M. *Turgot* désirait la belle loi moderne qui confie les registres de l'état civil à un Magistrat civil ; et pour la fonction purement civile de tenir et de conserver ces registres, ne distrait pas les Ecclésiastiques de leurs devoirs religieux. (*Note de l'Éditeur.*)

droit de décider qu'ils n'en sont pas indignes ; et en décidant en même tems qu'on ne peut jouir de l'état de citoyen, sans les avoir reçus : deux choses qui excèdent manifestement son autorité. Il suffit, pour en être persuadé, de considérer que toute autorité légitime a nécessairement le moyen de faire exécuter ce qu'elle ordonne : or, malgré tous les arrêts et les décrets, on ne pourra jamais obliger les Évêques à donner les sacremens aux Jansénistes. Le refus ne regarde donc pas l'autorité humaine. S'il est accompagné d'injures, le Prince peut punir le Prêtre qui insulte ; les injures ne sont pas plus permises dans l'Église que dans la rue. Mais le Roi ne peut connoître du refus, encore moins de ce qui l'occasionne (15).

(15) On m'a demandé en lisant cet Ouvrage, si le Roi au moins ne pourroit pas défendre les refus de sépulture, qui déshonorent et celui qui meurt et la famille qui lui survit. — Voici quelle a été ma réponse. On doit considérer la sépulture sous trois rapports : dans l'ordre naturel, dans l'ordre civil et dans l'ordre de la religion. — Dans l'ordre naturel, un homme meurt, son cadavre infecteroit l'air par des exhalaisons pestilentielles ; la sépulture est un moyen sûr de préserver les vivans. — Voici l'origine de son établissement dans l'ordre civil : les bienfaiteurs de la patrie, les grands-hommes ont été honorés même après leur mort ; on a respecté leurs cadavres : de là les

« Le Roi n'aura donc aucune inspection sur » tout ce qui peut concerner la religion; et si » par hasard il s'élève quelque dispute qui mette

---

tombeaux magnifiques, les pyramides d'Égypte, les urnes des Romains, l'honneur attaché à la sépulture, et par une suite nécessaire le déshonneur au refus.— La religion a élevé nos idées: l'humanité et la politique, dans la sépulture, n'ont eu proprement égard qu'aux vivans, qu'elles ont voulu préserver de la contagion, et encourager par l'honneur: la religion a plus considéré les morts, en faveur desquels elle s'efforce de calmer la colère du Seigneur par ses prières; ainsi dans la sépulture actuelle, dont les ministres sont ceux de la religion, il doit y avoir un rapport sous lequel elle intéresse le Magistrat, et un sur lequel il ne peut avoir d'inspection.

L'inhumation du corps, le plus ou moins de pompe, (je ne parle pas de pompe sacrée) voilà ce qui regarde le Magistrat. Les prières, les cérémonies, le lieu saint où doivent reposer les os des morts, voilà le patrimoine de l'Église: il faut donc la laisser maîtresse d'en disposer; elle ne peut accorder la sépulture qu'à ceux qu'elle regarde comme ses enfans; vouloir la forcer à le faire, c'est l'obliger à traiter comme un des siens celui qu'elle a toujours proscrit; c'est envier au véritable fidèle un droit que lui seul peut avoir sur les prières des ministres de sa religion. Mais pourquoi ce refus de sépulture ecclésiastique seroit-il déshonorant? Il ne prouve rien autre chose, sinon que celui dont on ne veut pas enterrer le cadavre, ne pensoit pas comme celui qui le refuse; et peut-on être déshonoré pour avoir eu une

» le trouble dans l'État, il ne pourra le répri-
» mer. » — Qu'entend-on par inspection sur ce qui concerne la religion? Est-ce inspection

---

opinion différente? Ce déshonneur ne vient donc que de ce que la sépulture a été confiée aux seuls Prêtres; le refus de sépulture ecclésiastique entraîne donc nécessairement le refus de sépulture civile. Celui qui ne pense pas comme son Curé, est traité comme celui que l'État a proscrit; l'hérétique comme le voleur qui meurt sur la potence. Voilà la seule source de l'atteinte que les refus de sépulture donnent à la réputation. Pour en préserver les sujets, il n'est pas nécessaire de forcer les Ecclésiastiques à enterrer les cadavres de tous ceux qui n'auront pas pensé comme eux: ce seroit une injustice de plus. La source du mal vient de ce que la sépulture civile et la sépulture ecclésiastique sont confondues; le remède est donc de les séparer. Pour que l'État remplît ses obligations envers le Maréchal de Saxe, il n'étoit pas nécessaire d'obliger son Évêque à l'enterrer; il a suffi de le faire transporter dans un lieu où l'on a pu lui rendre les honneurs qu'il avoit mérités. Quand il meurt un Calviniste en Normandie, la famille va demander au juge du lieu la permission de l'enlever, et ni le mort, ni la famille ne sont déshonorés. Une pareille liberté accordée à chacun remédieroit à tous les inconvéniens. Il n'est pas à craindre que les morts restent long-tems sans sépulture, et voilà le seul objet du Magistrat.

Cet article et celui des baptêmes et mariages demanderoient plus de discussion; mais ce ne sont ici que des principes. (*Note de l'Auteur.*)

sur le dogme? Les opinions sont par leur nature indépendantes de toute autorité, elles ne se commandent point, la persuasion seule peut les faire changer. — Est-ce inspection sur le culte? Mais le culte fait partie du dogme : les cérémonies, les pratiques sont toutes des articles essentiels de chaque religion : la messe et l'office divin ne nous séparent pas moins des Protestans, que la confession et la présence réelle. Ce seroit donc gêner les consciences et dominer sur les esprits, que de vouloir déterminer à chacun la manière dont il doit servir DIEU. D'ailleurs, les opinions purement spéculatives et le culte ne doivent pas être indifférens à chaque particulier; mais ils doivent l'être à l'État, puisque ce n'est ni le dogme, ni le culte qui rendent bon ou mauvais citoyen. Ce sera donc sur la morale d'une religion et sur ses Ministres que portera l'inspection que doit avoir le Prince; mais cette inspection, quelque étendue qu'elle puisse être, ne doit pas porter atteinte à la tolérance civile. Je l'ai déjà dit, toute doctrine, toute action contraire au bien de la société, doit être défendue. Pour la défendre, il est égal qu'elle soit ou ne soit pas un acte de religion; son rapport au bien public, voila la règle du Prince. S'il est sage, il proscrit tout ce qui s'y oppose,

il ordonne tout ce qui le favorise, il tolère tout ce qui est indifférent; mais dans ce qu'il permet et ce qu'il défend, il n'a égard qu'à l'utilité civile, et jamais au salut des âmes. L'opinion des sujets ne dépend pas de celle du Roi; mais leur opinion n'exempte pas leurs actions de ses loix. Le prince qui permettroit de croire en Mahomet, ne seroit pas obligé pour cela de permettre la polygamie: il ne forceroit personne à la croire mauvaise et condamnable; mais l'utilité de son État lui en feroit défendre la pratique: et sans attention à ce que l'alcoran autorise, ni à ce qu'il proscrit, l'opposition de la multiplicité des femmes au bien public, suffiroit pour qu'il l'empêchât de s'introduire. Dans le voleur qu'on punit, on n'a point d'égard à l'évangile; il est condamné, non comme mauvais chrétien, mais comme mauvais citoyen. A l'égard des Ministres du culte, qui peut douter de l'inspection que le Prince doit avoir sur eux? Le sacerdoce n'en rend personne exempt: les Évêques ne doivent qu'à DIEU compte de l'administration des choses spirituelles; mais dans l'ordre civil ils ne sont que sujets, et par conséquent pas plus indépendans que les autres. Si leurs disputes élèvent quelque trouble dans l'État, le Roi peut sans doute les réprimer; mais qu'il

prenne garde de se tromper sur les moyens: le seul, le véritable est de ne se jamais mêler de leurs divisions. Il n'y a eu des guerres de religions, que lorsqu'une secte a été favorisée préférablement à l'autre; le crédit qu'on lui donne enfle sa vanité, irrite celle des autres, et rend par là la réunion impossible. L'inspection du Prince se réduit donc à la tolérance des opinions, et à la vigilance contre *les actions* nuisibles.

« Mais vous anéantissez l'autorité des Parle-» mens, vous blâmez leur conduite. »

Il s'en faut beaucoup: j'admire la sagesse des Parlemens lorsqu'ils représentent au Roi le sort des malheureux sujets vexés pour leurs sentimens: je trouve que, puisqu'on a fait de la Constitution une loi de l'État, ils doivent être attentifs à son exécution et à ses suites; je crois même que si le Roi avoit quelque droit sur l'administration des sacremens, les Parlemens seroient plus à portée que le Conseil de l'exercer. Mais je voudrois que la Constitution ne fût pas une loi de l'État; que le Parlement, pour se défendre de la regarder comme telle, n'eût pas cherché à prouver qu'elle n'est pas loi de l'Église, comme si ces deux choses étoient liées et inséparables; je voudrois que le Roi laissât aux Évêques le soin de disposer des sa-

cremens et des choses spirituelles, sans faire dépendre de leur volonté l'état de ses sujets ; je voudrois, en un mot, qu'une déclaration, dictée par l'esprit de tolérance, laissât aux Magistrats la liberté d'être bons juges, sans les obliger à être persécuteurs.

« Cette déclaration, dira-t-on enfin, mécon-
» tentera tout le monde : les Évêques à qui le
» Prince paroîtra ne se plus intéresser au soin
» de la religion ; les Parlemens qui seront pri-
» vés d'un droit qu'ils s'attribuent ; et les Jansé-
» nistes qui verront continuer les refus de sa-
» cremens dont ils se plaignent. »

J'imagine bien que chaque parti sera d'abord fâché de se voir privé des droits qu'il vouloit usurper : mais comme il est encore plus doux de ne pas perdre ceux qu'on a et qu'on doit avoir, chaque parti remerciera bientôt le Prince de les avoir conservés.

Il y a eu un tems où on auroit pu craindre la façon de penser du Clergé ; celui d'aujourd'hui est trop éclairé pour se plaindre quand le Roi cessera, je ne dis pas de s'intéresser au sort de la religion qu'il doit respecter, mais de prétendre disposer des choses spirituelles.

Les Parlemens, qui ne désirent que la tranquillité des peuples et l'exercice de l'autorité

qui leur a été confiée, ne tendront plus à usurper le droit des Évêques, quand ceux-ci n'en pourront plus abuser.

Les Jansénistes ne demandent qu'à être tolérés; les louanges qu'ils donnent dans leurs écrits aux principes de la tolérance, celles qu'ils viennent de donner dans les Nouvelles Ecclésiastiques à l'édit de l'Impératrice-Reine, dont la sagesse, au lieu de nous détromper, n'excite en nous qu'une admiration stérile; tout nous assure que les anti-constitutionnaires ne demandent qu'à jouir tranquillement de l'état de citoyen; ils désirent moins d'être administrés, que de n'être pas persécutés; ils croient ne mériter aucun refus, et savent que la charité supplée à tout.

Ainsi, loin qu'aucun parti fût mécontent, les Évêques remercieroient le Roi de les avoir laissés maîtres dans la religion; les Parlemens, de leur avoir confié son autorité; les Jansénistes, de n'avoir plus à craindre ni peines, ni exils, ni prisons : tout le monde, enfin, béniroit un Gouvernement aussi sage, dont l'autorité ne seroit employée qu'à faire jouir chacun paisiblement des biens pour la conservation desquels elle est établie.

J'allois finir, Monsieur; mais comme il m'est

venu quelques réflexions capables de rendre toutes ces vérités plus sensibles, je crois ne devoir pas les omettre.

Première Réflexion.

Nous avons toujours proscrit en France l'Inquisition, ce tribunal odieux, qui a porté le fer et la flamme dans l'empire du DIEU DE PAIX et de charité: or, tout odieux qu'est ce tribunal, celui qu'établit l'intolérance ne le seroit pas moins. Si les prisons de l'Inquisition sont terribles, la France n'en a que trop qui ont souvent retenti des cris de la conscience opprimée; et si les unes sont injustes, les autres peuvent-elles être autorisées? Nous qui condamnons avec horreur le Ministre de l'Église qui veut forcer les esprits, donnerons-nous au Prince le droit de les subjuguer? Nous regardons avec indignation les vexations qui gênent en Italie et en Espagne les droits de la conscience; un peu de réflexion nous empêcheroit de regarder nos concitoyens avec moins de charité que les étrangers.

Deuxième Réflexion.

Vous avez déjà vu, Monsieur, que pour vous prouver la nécessité de la tolérance, et pour

vous faire sentir le peu d'autorité des Princes dans les affaires de la religion, je vous ai rappellé souvent les premiers tems de l'Église où les Princes n'étoient pas encore chrétiens. Pour justifier encore ce que j'ai avancé, supposons que des disputes actuelles fussent arrivées dans un pays où le Prince ne fût ni Janséniste, ni Constitutionnaire : à Berlin, par exemple, le Roi de Prusse, quoique Protestant, a permis aux Catholiques de bâtir une église dans sa capitale; si parmi eux il se trouvoit quelques Jansénistes auxquels ils prétendissent refuser les sacremens, ne serions-nous pas étonnés de voir entrer le Prince dans leurs disputes, et prétendre leur dicter des loix? Sans qu'il s'ingérât dans leurs divisions, ne se termineroient-elles pas? N'arriveroit-il pas, ou que, comme en Hollande, les Jansénistes feroient une Église à part, ou que, comme du tems des premiers hérétiques, leurs opinions viendroient à se confondre et à se réunir? Quelque chose qui arrivât, nous serions révoltés de voir le Prince Protestant se mêler des affaires catholiques. La foi du Prince change-t-elle donc quelque chose aux moyens que Dieu a établis pour maintenir sa religion? et ce que le Roi de Prusse devroit

faire, n'est-il pas la règle de ce que doivent faire nos Rois?

Troisième Réflexion.

Il y a long-tems qu'on a comparé le salut de l'âme à la santé du corps; les Évêques se sont qualifiés eux-mêmes de Médecins spirituels. Les erreurs sont des maladies qui infectent les esprits; ceux qui gouvernent les consciences, sont établis pour y appliquer les remèdes. Jugeons donc de la liberté qui doit régner dans l'ordre du salut, par celle que chacun doit avoir pour gouverner sa santé: quelque excellent que soit un remède, ne trouverions-nous pas de la dureté à un Prince qui voudroit obliger ses sujets à s'en servir préférablement à tout autre? Ne lui diroit-on pas que la confiance ne s'ordonne point, que chacun est maître de sa santé, et qu'on ne guérit personne malgré lui? Ne crierions-nous pas à l'injustice? Si le Roi faisoit plus, et si la confiance qu'il auroit à ce remède l'engageoit à ordonner que tous les médecins de son royaume eussent à s'en servir dans toutes les occasions, ne seroient-ils pas en droit de lui représenter que personne ne peut mieux connoître qu'eux l'utilité d'un remède; qu'elle

varie suivant les différens tempéramens, et suivant les différentes dispositions, dont eux seuls peuvent être juges; qu'ils ne peuvent pas avoir tous une conduite uniforme; qu'ils souffriront plustôt mille tourmens que de donner un remède qui peut être dangereux, et que jamais on ne pourra les contraindre à tuer quelqu'un avec connoissance de cause? Si, malgré ces justes représentations, le Roi persistoit à vouloir obliger tous ses sujets à prendre de ce remède, et tous les Médecins à en donner, même lorsqu'ils en croiroient l'application dangereuse, que penserions-nous d'une telle conduite? Ne nous paroîtroit-elle pas contraire aux premières lumières de la raison? Je laisse faire à chacun l'application de cette comparaison, pour ne pas paroître trop mêler les choses profanes avec les choses célestes.

Je crois, Monsieur, avoir assez justifié la tolérance. Il y a un siècle que ces principes auroient pu choquer bien des personnes; mais nous devenons tous les jours plus éclairés, et nous apprenons à distinguer dans la religion ce qui lui est essentiel, de ce que les hommes y ont ajouté. Nous détestons plus que jamais l'Inquisition; nous admirons l'édit de tolérance

de l'Impératrice-Reine: le Roi de Prusse nous paroît sage pour avoir, quoique Protestant, accordé aux Catholiques le libre exercice de leur religion. La révocation de l'édit de Nantes nous révolte; nos troupes gémissent lorsqu'elles sont employées contre les Protestans: enfin, on a soutenu dans quelques thèses de la Faculté de Théologie la tolérance civile; plusieurs écrits paroissent l'inspirer, tous les discours y tendent. Espérons donc, Monsieur, que dans peu les esprits, rendus à eux-mêmes, rougiront d'un aveuglement qui n'a que trop influé sur la conduite des Princes, et dont tant d'hommes ont été les victimes. Que nous serions heureux l'un et l'autre, Monsieur, si nous pouvions y contribuer!

J'ai l'honneur d'être, etc.

Fin du second Volume.

Digitized by Google